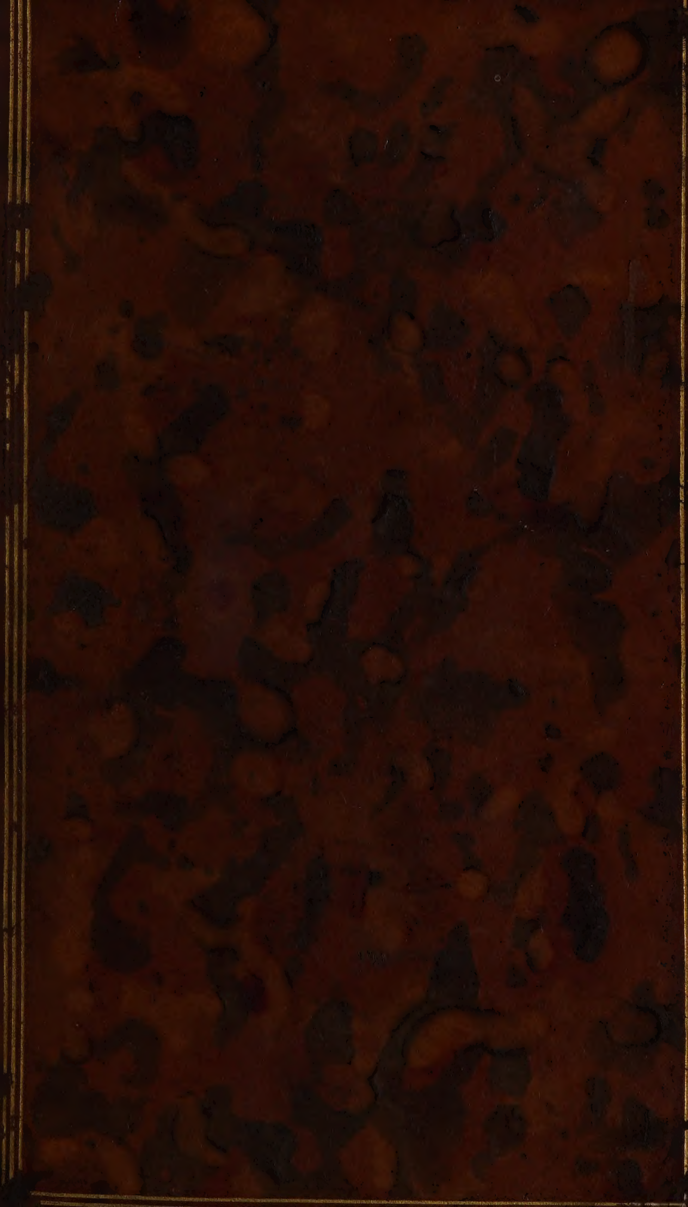
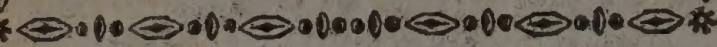
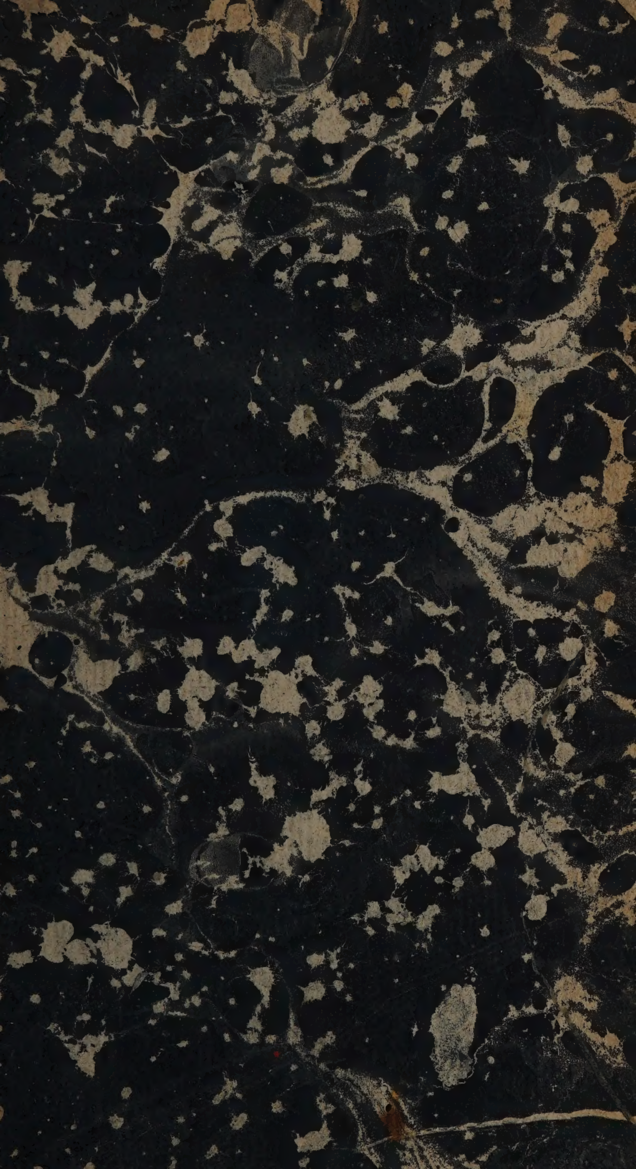






DELISLE DE SALES, Jean
Baptise ISOARD, dit

ESSAI PHILOSOPHIQUE

SUR

LE CORPS HUMAIN,

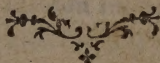
POUR SERVIR DE SUITE

A LA

PHILOSOPHIE DE LA NATURE.

Numquam aliud Natura, aliud Sapientia dicit.
Juvenal, Satyre XIV.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez ARKSTÉE & MERKUS.

M. DCC. LXXIII.



ÉCLAIRCISSEMENTS

Sur divers endroits de cet Ouvrage.

TOME I.

Difcours Préliminaire , page lvj *juf-qu'à* lx.

Il ne faut point perdre de vue ce qu'on a dit dans une Note de la page lv. de ce Difcours , qu'on n'a jamais vu d'êtres intelligents qui manquaffent effentiellement d'un organe ni de vrais hermaphrodites : la queftion qu'on traite ici eft donc une pure fpéculation métaphyfique ; encore fi elle bleffoit des ames honnêtes , on fe croiroit obligé de la défavouer.

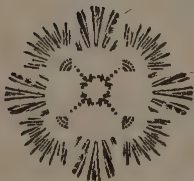
Pag. 246, 247, 248, 249, 250, & 251.

On lit ici une fortie vigoureufe contre les conquérans de l'Amérique ; des perfonnes prudentes auroient defiré qu'on en modérât du moins les expreffions ; mais je prie les hommes fans préjugé d'obferver :

D'abord que l'Efpagne moderne fait gloire de fon humanité, comme les brigands de l'ancienne Caftille faifoient gloire de leur intolérance.

Enfuite que le crime d'avoir exterminé en un demi-fiècle cinquante millions d'hommes, étant le plus grand dont les faftes du genre humain ayent encore fait mention, il n'y a point d'expreffion affez forte pour en faire fentir toute l'atrocité.

Enfin, que l'Auteur de cet Ouvrage étant le plus pacifique des hommes, il n'a point tonné contre les premiers tyrans du Nouveau-Monde afin de bleſſer la ſenſibilité de leurs concitoyens; mais uniquement afin de prévenir les nouvelles bleſſures que le fanatiſme & la rage des conquêtes pourroient faire au genre humain.



CORRECTIONS.

TOME I.

Difc. Prélim. pag. v, ligne 6, après le mot *repofent*, ajoutez en partie.

Ib. pag. vj, lig. 3. après le mot *dérive*, ajoutez par rapport à nous.

Ib. pag. lxj, lig. 15, après le mot *forme*, ajoutez en général.

Ib pag. cxlviij, lig. 14, au lieu *d'affaffinat juridique*, lifez du fupplice.

Pag. 93, lig. 8, au lieu de *Capucins*, lifez animaux à capuchons.

TOME II.

Pag. 132, lig. 7 & 8, *pour augmenter le nombre des rois*, lifez pour en augmenter le nombre.

Pag. 157, lig. 20, au lieu *de rois*, mettez maîtres.

Pag. 162, lig. 16, effacez *les conquérants.*

Pag. 164, lig. 14, effacez le mot *roi.*

Pag. 236, lig. 9, effacez *& Damiens à la grève.*

Pag. 240, lig. 15 & 16, au lieu de *fanctifiée par*, mettez au pouvoir des.

Pag 283, lig. 17 & 18, effacez *& des dieux.*

Pag. 330, lig. 15, au lieu du mot *dieu*, lifez l'homme.

Pag. 374, lig. 3, effacés *par une oftentation meurtriere.*

TOME III.

Pag. 371, lig. 3, effacez *de la part des Ce nfeurs.*



AVIS DES LIBRAIRES.

DES perſonnes mal-inſtruites ou mal-intentionnées ayant attribué à l'Auteur de la Philoſophie de la Nature, *divers Ouvrages qu'il déſavoue, nous déclarons de ſa part que les ſeuls qu'il ait compoſés ſont les* Mêlanges Philoſophiques, *de la traduction de Suétone par M.*

de la Pauſe ; un Eſſai ſur la Tragédie, *dont on n'a vu encore que trente exemplaires ; & une* Lettre de Brutus ſur les Chars, *dont nous allons donner une nouvelle édition avec quelques autres Opuſcules.*



DISCOURS



DISCOURS PRÉLIMINAIRE,

Sur la Morale de l'Homme-Physique.

ENTRAÎNÉ par la nature de mon ſujet à l'examen de queſtions Philoſophiques ſur le corps humain, qui, aux yeux du moins du vulgaire des Lecteurs, ne tiennent que par un fil

à la morale ; je ſaiſis l'occaſion qui ſe préſente d'être utile à mes pareils, & de faire ſervir un écrit foible, il eſt vrai, mais conſacré à la vérité, à étendre le culte de la vertu.

La morale peut être regardée comme l'art de guérir les paſſions déſordonnées des êtres intelligents ; mais graces aux Empyriques, cette ſcience, comme celle de la Médecine, eſt devenue l'art de conjecturer.

Tantôt des légiſlateurs préſomptueux ont plié à leur gré les inſtitutions primitives, ont

façonné l'homme dans un moule nouveau, & remplacé les mœurs par des loix.

Tantôt des despotes insolents du fond d'un serrail, où ils exécutoient orgueilleusement la volonté de leurs femmes & de leurs eunuques, ont fait un défi à la nature, & dicté aux peuples un code de meurtres, d'erreurs & d'extravagances.

Plus souvent des écrivains audacieux, dont les écarts font quelquefois calomnier le nom de Philosophe, ont porté le cynisme de leurs opinions jusqu'à

nier que les êtres intelligents fussent soumis à d'autres loix qu'à celles de la nécessité, & par-là ont sappé à la fois l'édifice de la morale par le faîte & par les fondements.

Enfin (car il ne faut point qu'une prudence pusillanime enchaîne mon cœur & ma plume), des écrivains droits, mais peu éclairés, à force de nous traiter comme de pures intelligences, ont fait perdre la trace d'une partie de nos devoirs, & nous ont égaré sur un océan Métaphysique, sans nous laisser l'usage de la

bouſſole & la vue des étoiles.

Cependant, & c'eſt le but particulier de ce diſcours, il me ſemble démontré que c'eſt ſur la baſe de l'homme-phyſique que repoſent la ſcience des mœurs & le principe de nos devoirs.

Morale, gage ſacré du bonheur de l'homme en ſociété, principe de l'harmonie entre les êtres intelligents, que ne puis-je faire ſervir ma plume à étendre ton empire, te faire adopter par les peuples qui t'ignorent, & te rendre chere à l'écrivain qui te blaſphême !

La diſtinction du juſte & de l'injuſte eſt antérieure à nos loix, parce qu'elle dérive de la nature de l'homme & de ſes rapports avec les êtres qui l'environnent; parce que l'idée de la fatalité eſt contradictoire avec celle de l'intelligence; parce qu'avant tout ſyſtême de légiſlation, il y a des choſes dont l'eſſence eſt de devoir être faites, comme il y en a d'autres dont l'eſſence eſt de devoir être crues (*a*).

(*a*) Puffendorff, qui ſans avoir beaucoup de Philoſophie, avoit du moins

Que m'importent les noms de Carnéade, de Lyſandre, de

---

beaucoup d'honnêteté, s'eſt trompé cependant quand il a voulu poſer les limites du juſte & de l'injuſte, & aſſigner leur origine : *Il faut reconnoître*, dit ce Sçavant, *que dans le fonds il n'y a point de mouvement ni d'acte de l'homme, qui en faiſant abſtraction de toute loi, ne ſoit entiérement indifférent ; c'eſt la loi qui attache aux actions humaines la moralité.* Droit de la Nat. & des Gens. *Liv.* 1. *Ch.* 2. Cette maxime eſt très-fauſſe, le parricide étoit un crime avant le code criminel : comme les planètes gravitoient les unes ſur les autres, avant que Newton eût découvert la gravitation de la matiere : la loi fait ſi peu le juſte, que la terre de

Hobbes (*a*), & de l'Auteur du ſyſtême de la Nature, que

---

tout temps a été inondée de loix iniques & atroces ; où en ſerions-nous, Grand Dieu ! s'il falloit qu'un Juſtinien fît des inſtituts pour nous apprendre qu'un deſpote n'a pas le droit de violer toutes les femmes, & de mettre le feu dans ſa capitale, afin de ſe faire une idée de l'incendie de Troye ! — Combien Platon, malgré toutes ſes rêveries Métaphyſiques, eſt ici ſupérieur à Puffendorff !

(*a*) Carnéade diſoit que la juſtice ne poûvoit être antérieure à la loi, ou que ſi elle l'étoit, on ne devoit la regarder que comme une ſouveraine extravagance. *Lactance*, Trait. des Inſtit. liv. 5. chap. 16.

l'Apôtre de l'indifférence morale des actions humaines allégue en faveur de cette atroce

---

Lyſandre ſoutenoit que la morale étoit une abſurdité, que la vérité ne valoit pas mieux que le menſonge ; & qu'il falloit amuſer les hommes avec des ſermens, comme on amuſe les enfants avec des oſſelets. *Plutarque*, Œuvres Morales, tom. 2. de l'édit, de Vaſcoſan, Apophtegm. des Lacédémoniens.

Hobbes compare la droite raiſon aux triomphes du jeu des cartes, qui doivent leur prééminence en partie au haſard, en partie aux caprices des joueurs. *Leviathan*, cap. 5.

Ces trois Sophiſtes ſont morts dans leur lit.

extravagance ? Carnéade étoit un Pyrrhonien orgueilleux qui doutoit de tout, excepté de la ſupériorité de ſa Logique : Hobbes a oſé faire un Livre contre les vérités éternelles de la Géométrie : Lyſandre, l'ennemi de la liberté de Sparte & le corrupteur des Oracles de Délos & d'Ammon, étoit une de ces ames de fiel & de fange, qui cherchent à ſe faire un nom en réduiſant la ſcélérateſſe en ſyſtême. Quant à l'Anonime, dont la plume effrénée vient d'écrire tant de blaſphêmes ſur la Nature; en

niant l'exiſtence de Dieu, il a acheté le droit de nier celle de la morale : il eſt tout ſimple que Salmonée en bravant la foudre, apprenne à étouffer les remords.

Il y a une morale commune à tous les hommes, blancs, noirs ou olivâtres ; nains ou géants ; faiſant des ſyſtêmes à Londres, déraiſonnant au Japon, ou végétant obſcurément aux Terres Auſtrales.

Cette morale univerſelle marche avec les inſtitutions ſociales, & s'appuye d'un côté

ſur Dieu, & de l'autre ſur l'idée de notre immortalité.

Dieu eſt la baſe de toute légiſlation ſociale : vérité éternelle que mon cœur m'a perſuadée, avant même qu'elle me fût démontrée par ma raiſon ; & que j'atteſterois encore avec courage, quand même l'athéïſme formeroit la profeſſion de foi de mes concitoyens, & que l'Europe entiere n'admettroit d'autres évangiles que le Poëme de Lucrèce, la Lettre de Thraſibule, le bon ſens & le ſyſtême de la Nature.

Dieu eſt l'unique frein des

délits ſecrets : lui ſeul quand le glaive des loix s'émouſſe, vient avec ſon tonnerre glacer à l'approche des grands crimes, les ames ſcélérates des Locuſte, des Borgia & des Brinvilliers.

Que des penſeurs audacieux ceſſent d'affirmer que le frein des crimes ſecrets peut être la connoiſſance des rapports éternels qui lient les êtres entr'eux : s'imagine-t-on que le Sauvage qui végète dans les ſables brûlants du Zaara, ou dans les glaces du Groënland, puiſſe jamais réfléchir ſur l'eſ-

ſence des êtres & ſur leurs rapports ? Se flatte-t-on de gouverner les neuf cents millions d'habitants qui peuplent ce globe avec des calculs Métaphyſiques, ainſi que Platon, Leibnitz & Monteſquieu.

Enfin, quel autre que Dieu peut être le légiſlateur ſuprême des êtres intelligents ? Eſt-ce à un homme qu'il appartient d'enchaîner les hommes, de ſoumettre les mouvements Phyſiques de notre corps à une moralité, & de créer le vice & la vertu ?

La morale eſt abſurde ſans

l'intervention de Dieu, & elle reſte inutile ſans le dogme de l'immortalité; ſi quand la frêle machine de mon corps ſe diſſout, tout mon être s'anéantit, pourquoi m'impoſerois-je la pénible néceſſité d'être vertueux? que m'importent des ſacrifices qui ne ſervent qu'à rendre malheureuſe la courte carriere d'exiſtence que je tiens de la Nature?

Si je ne ſuis qu'un membre obſcur de la ſociété, je travaillerai à dérober au flambeau de la loi les ſombres profondeurs de mon ame ſcéléra-

te ; & l'impunité ſuffira pour me dérober aux tourments des remords.

Le haſard m'a-t-il mis au rang des ſouverains ? toutes les loix que je n'aurai point faites ſe tairont devant moi ; j'opprimerai les nations étrangères avec mon épée, & la mienne avec mes édits ; & ſi je ſuis aſſez heureux pour mourir ſur le trône, mon ambition eſt ſatisfaite : que m'importe, quand je ne ſerai plus, que la poſtérité des hommes que j'aurai exterminés, flétriſſe ma mémoire ?

Je le demande aux Hiſtoriens de toutes les nations ; qu'ont fait pour la ſociété ces raiſonneurs triſtes & froids qui ont oſé entourer l'homme du néant ? ils ont glacé & perverti les citoyens deſtinés aux grandes choſes ; il ont remplacé les héros par des ſophiſtes.

Il n'a été donné de faire avec énergie le bien de l'eſpèce humaine, qu'à ces hommes ſenſibles qui ſçavent s'élancer au-delà des limites de leur exiſtence actuelle ; dont l'imagination ardente voit dans les ſervices

qu'ils rendent à leurs contemporains l'avantage qui en résultera pour les générations futures ; & qui sûrs de la vénération avec laquelle leur nom sera prononcé, sont flattés d'exercer un jour, du fonds même de leur tombe, un pouvoir que pendant leur vie ils ont rendu si utile aux hommes.

Oui, je le dis avec liberté, tous les législateurs qui ont donné un code de morale sans l'appuyer sur le dogme de notre immortalité, n'ont tissu qu'une toile futile qui ar-

rête quelque inſecte, mais que déchirent ſans peine les aigles & les vautours; ils ont flétri toutes les ames ſenſibles, & ont fait croire à l'homme de bien que la Nature l'avoit placé dans un déſert qui n'étoit habité que par des cadavres (*a*).

(*a*) Il faut bien que ce principe de l'immortalité ſoit le dogme de la Nature, puiſque l'Auteur effréné du ſyſtême eſt contraint de lui rendre hommage. Voici ſes propres expreſſions : » Impoſons un ſilence » éternel à ces ſuperſtitieux mélan-» choliques, qui ont l'audace de » blâmer un ſentiment dont il ré-

Dieu légiſlateur & l'homme immortel : voilà donc le double pivot ſur lequel roule le monde moral : achevons la conſtruction de la machine.

» ſulte tant d'avantage pour la ſo-
» ciété. N'écoutons point ces Phi-
» loſophes indifférents qui veulent
» que nous étouffions ce grand reſ-
» ſort de nos cœurs : ne nous laiſ-
» ſons point ſéduire par les ſarcaſ-
» mes de ces voluptueux qui mé-
» priſent une immortalité, vers la-
» quelle ils n'ont pas la force de
» s'acheminer. — Syſt. de la Nat. tom. I. pag. 298. — Ce texte eſt tiré d'un Chapitre deſtiné à prouver que l'immortalité eſt à la fois abſurde & impoſſible.

Il me ſemble que l'homme-phyſique doit être le premier but des inſtitutions ſociales : en effet, au berceau des empires, lorſque des pâtres & des barbares commencerent à ſe former en corps de peuple, ils ne ſongerent pas à analyſer le cœur humain & à diſſerter ſur le pouvoir des paſſions : ils ne s'occuperent que du ſoin de vivre, de faire des enfants & de ſe créer une patrie, malgré la rigueur des ſaiſons, la fureur de l'Océan & le glaive des uſurpateurs.

Telles furent auſſi les inſti-

tutions primitives des peuples de la Grèce ; persuadés que l'ame n'a jamais plus d'énergie que dans un corps vigoureux, & qui se déploie sans contrainte ; ils firent de leur gymnastique la base de l'éducation nationale : par-là le code des mœurs dériva des besoins de l'homme-physique : la premiere génération produisit des athlétes, & la seconde se trouva composée de grands hommes.

Je ne parle point ici de la législation de Lacédémone ; parce que Lycurgue, outra le

principe que j'expoſe ; il ſuppoſa qu'il n'y avoit dans l'homme que le phyſique de bon, & il oſa pour établir ſa morale publique, renverſer la morale intérieure des familles : ſous quelque face qu'on conſidère ſes loix, il faut les regarder comme une infraction des mœurs réduite en ſyſtême, & un outrage réflechi fait à la Nature.

Quant on lit avec quelqu'attention les fragments qui nous reſtent du poëme d'Orphée, du Yking de Congfutſée & du Zend de Zoroaſtre, on s'ap-

perçoit que presque tous les anciens législateurs se sont réunis à partir du principe suivant pour établir la morale de l'homme en société : *Nos sens nous instruisent de nos besoins, & nos besoins de ce qui est juste.*

De-là il suit que pour former l'homme de la Nature, il faut perfectionner ses organes & l'éclairer sur ses besoins.

Il ne s'agit pas de changer la structure organique de nos sens, mais de les élever au dernier degré d'énergie dont ils sont susceptibles : quand ils sont arrivés à ce période, c'est

à la morale à diriger leur activité, & à empêcher Cromwel ou Mahomet de les faire servir à embrâser la terre & à en faire le tombeau de ses habitants.

Ne disons point, avec notre éducation énervée & nos mœurs factices, que l'homme ne peut rien sur l'ouvrage de la Nature; à la naissance, il n'y a aucune différence entre Hercule enfant & le fils d'un duc & pair: c'est le physique de l'éducation, ce sont les exercices vigoureux de la gymnastique[1], c'est l'éloignement de toute jouissance prématurée, qui met

un ſi grand intervalle entre nos vieillards de vingt ans, & le héros qui le jour étouffe les lions entre ſes bras, & la nuit force cinquante vierges à devenir meres.

Ne dépend-il pas de nous de perfectionner le ſens du tact? Ne ſçait-on pas que les femmes des grandes villes, en qui la propreté & la coquetterie concourent à augmenter la fineſſe de cet organe, nous effacent en ſenſibilité? Cet ancien philoſophe qui ſe creva les yeux pour devenir le plus profond des méditatifs, dans la ſuite voyoit

tous les objets avec ſa main & ſon entendement.

Notre odorat deviendroit peut-être égal à celui des animaux, ſans la manie des parfums factices & l'uſage de cette poudre ammoniacale & corroſive que l'Europe entiere depuis un ſiècle ſemble avoir adoptée, & qui, comme les liqueurs fortes, ne donne un moment du reſſort à l'entendement que pour le conduire par degrés à la ſtupidité.

Nos capitales ſont pleines d'individus dégénérés, qui à trente ans ne ſavourent que les

liqueurs des isles, n'entendent qu'avec des cornets & ne voient qu'avec des lunettes; si suçant avec le lait la saine morale de l'homme-physique, ils se persuadoient de bonne-heure qu'il faut jouir peu pour jouir longtemps: croit-on qu'ils se résolussent ainsi à flétrir leurs organes, à mutiler leur entendement, & à mourir tout entiers long-temps avant d'entrer dans la tombe?

Ce que je dis des sens externes, porte le même caractère de vérité, quand on l'applique aux sens intérieurs, tels que la mé-

moire, le caractère, les habitudes, &c. espèce d'organes qui quoiqu'appartenants à l'homme-physique, lui ouvrent plus particulièrement l'entrée du monde moral, & par-là sont plus soumis à la raison sublime des législateurs.

Tel est le méchanisme du corps humain, que toutes les idées qui viennent des sens, doivent leur origine à l'ébranlement des petites cordes homogènes qui forment le tissu nerveux, & dont les racines sont attachées au *sensorium*; si donc des barbares voulant refaire

l'homme de la nature, détruiſent la configuration primitive du cerveau, le vrai ſiège du ſentiment ; il faut s'attendre que toute la ſtructure de la machine en ſera altérée, & qu'il ne réſultera de cet attentat que des monſtres, ſoit dans l'ordre phyſique, ſoit dans l'ordre moral.

C'eſt donc en partant de mes principes ſur la ſcience des mœurs, que je regarderai comme le plus grand des outrages qui aie encore été fait à la Nature, l'uſage de quelques Caſtes Américaines d'écraſer entre

deux planches la tête des enfants nouvellement nés pour lui donner la forme bisarre d'un cylindre (*a*), sorte de configu-

(*a*) Il est probable que c'est à la petitesse du cerveau, & par conséquent au peu d'étendue du *sensorium*, qu'il faut attribuer l'intervalle immense qui sépare l'intelligence de ce sauvage Américain, & celle d'un Philosophe tel que Montesquieu : Willis qui a trouvé le germe de cette idée dans Aristote, & qui ensuite l'a confirmée par ses expériences, prétend avoir prouvé par la dissection de plusieurs cadavres que le cerveau d'un imbécille étoit beaucoup plus petit que celui d'un homme de génie. *Anatom. Cerebr.*

ration qui affoiblit pour jamais le *ſenſorium*, détruit l'élaſticité des organes externes, & d'ordinaire fait périr l'individu avant le temps, après l'avoir rendu eunuque de corps & d'intelligence.

Mon ſyſtême forme un tronc immenſe, dont il me ſeroit aiſé

---

cap. XXVI. — Il eſt dit auſſi dans une Vie de Paſchal, que la Nature avoit accordé un cerveau d'une étendue extraordinaire à ce beau génie qui à treize ans inventa les Mathématiques, & qui dans un ſiècle où preſque perſonne ne ſçavoit écrire fit le chef-d'œuvre des Provinciales.

d'étendre au loin les ramifications ; mais je ne veux point prévenir les queſtions que je me propoſe de traiter dans le cours de cet Ouvrage ; l'unique but de ce Diſcours eſt de faire entrevoir la méthode que j'ai adoptée ; de raſſembler dans un foyer unique divers principes lumineux, que j'ai laiſſé épars, & de donner à l'homme de bien & à l'ami des mœurs, une idée favorable de ma Philoſophie.

L'art d'éclairer l'homme ſur ſes beſoins n'eſt point auſſi aiſé que le vulgaire des pen-

ſeurs ſe l'imagine ; parce que l'homme en ſociété s'eſt donné une foule de beſoins factices, qui tiennent moins à ſa conſtitution qu'à ſa dépravation : il faut donc remonter à ſon berceau, examiner avec ſoin le jeu de ſes organes, & diſtinguer les ſecours que demande la Nature pour perfectionner la machine, des jouiſſances ſtériles que l'imagination ſollicite : en un mot ; il faut décompoſer l'homme avec le priſme de la Philoſophie, pour le connoître à fond ; comme Newton avec le priſme des

artiſtes, décompoſa les rayons ſolaires pour connoître la lumiere.

Si le Fakir de l'Inde ou le Bonze du Japon étoient bien convaincus que le premier principe de la morale de l'homme-phyſique eſt de faire uſage de ſes facultés, ils ne travailleroient pas péniblement à entretenir l'inertie de leurs organes; ils laiſſeroient-là le couteau d'Origène; & devenus hommes, ils donneroient naiſſance à des hommes.

D'un autre côté, ſi l'habitant des grandes villes repliant

ſon ame ſur elle-même, ſoupçonnoit que le bonheur conſiſte dans l'uſage modéré de ſes facultés ; il ne chercheroit pas à faire avec cinq ſens, ce que l'habitant de Sirius ne tente peut-être pas avec douze ; il ne feroit pas ſervir à la deſtruction de la machine humaine, le plaiſir deſtiné à la conſerver ; & pour augmenter l'activité de quelques jouiſſances, il ne réuniroit pas dans ſa carrière douloureuſe le point de l'enfance & celui de la décrépitude.

Comment Seſoſtris, Alexan-

dre & Charles XII, au milieu de cette foule d'adulateurs qui déifioient leurs foibleſſes, n'ont-ils pas trouvé un Philoſophe qui leur perſuadât que la manie des conquêtes n'étoit pas, comme ils le penſoient, le beſoin des grandes ames ; mais le délire d'une imagination embrâſée, & un outrage réfléchi fait au genre humain ?

Des Ecrivains fanatiques ſe ſont flattés quelquefois que l'Europe avoit beſoin de leurs rêveries Métaphyſiques, de leurs paradoxes deſtructeurs & de leurs diatribes : ils ont ver-

ſé des flots d'encre & de fiel contre le ſage à tête froide, qui n'épouſoit ni leurs querelles, ni leurs préjugés; mais le bonheur de l'Europe éclairée dépend des dogmes pacifiques de ſa morale, & non des ſubtilités Ontologiques de ſes Sophiſtes, des injures raiſonnées de ſes déclamateurs, & des écrits emportés des enthouſiaſtes, qui défendent la religion avec des libelles, & la vérité avec des ſatyres.

Et toi, Sophiſte effréné, qui as oſé réduire le Roman de

la Nature en ſyſtême, quel beſoin avoit le genre humain que tu renversâs tous ſes autels ? l'intérêt des nations, la sûreté des rois, la probité, la décence, toutes les vertus ſociales repoſoient ſur les vérités éternelles que tu tentes de détruire : penſes-tu remplacer par ton néant générateur le dieu que tu viens me ravir ? tu appelles une douce illuſion ce dogme ſacré de la providence, qui remonte au berceau du monde, & qui ſurvivra à ſon embrâſement : pourquoi donc cherches-tu à l'anéantir ? hom-

me barbare, garde ton affreuſe lumiere pour ces ames de boue que la Nature a jettées dans le moule des Néron & des Borgia, & laiſſe-moi mon bonheur & mon bandeau (*a*).

(*a*) Au reſte, le ſyſtême de la Nature eſt tout entier, quoi qu'en diſent ſes enthouſiaſtes, un tiſſu de paralogiſmes & de contradictions.

Après une lecture très-réfléchie de ce Livre effréné, il m'a paru que l'Auteur ne s'étoit point propoſé pour but de faire un ouvrage utile, mais un ouvrage ſingulier; & que ne ſe ſentant point aſſez de génie pour élever à la vérité un monument qui fît époque, il avoit tenté

En général, c'eſt le rapport de nos ſens qui nous inſtruit

---

d'acheter la célébrité d'Eroſtrate, par le livre le plus hardi qui fût ſorti encore de la main des hommes.

Il m'a ſemblé que cet Ecrivain n'étoit ni Chymiſte, ni Phyſicien; & il n'y avoit cependant qu'un homme tel que Newton, Stalh ou Boerhaave qui eût le droit de décompoſer la matiere, & de faire un nouveau ſyſtême ſur la génération des êtres.

Je ſuis tenté de croire que le ſyſtême de la Nature eſt un recueil de chapitres faits ſans méthode, & dont des phraſes de Rhétorique forment ſeules la liaiſon; l'Auteur avoit aſſez d'eſprit pour écrire avec chaleur quelques pages de ſophiſmes;

de nos besoins ; mais le sage dès qu'il se voit bien organisé,

---

mais sa tête n'étoit pas assez bien organisée pour embrasser d'une vue générale un vaste systême d'erreurs, où toutes les idées s'enchaînassent, & dont rien ne trahît la foiblesse de l'architecte.

Voilà pourquoi il y a si peu de choix dans les matériaux qui forment ce tout monstrueux : tant de pensées foibles ou extravagantes à côté de quelques principes pleins de lumiere, & un enthousiasme si factice pour la vertu , après avoir répété le blasphême de Brutus & en avoir fait un être de raison.

Ces considérations donnent aussi la clef des contradictions sans nom-

étudie la morale en lui-même plutôt que dans les livres : cha-

---

bre qu'on trouve dans le ſyſtême : elles expliquent comment l'Auteur n'eſt conſéquent que dans l'idée primitive qu'il s'eſt propoſé de tout détruire.

Quand au mérite littéraire de l'ouvrage, il me ſemble encore bien au-deſſous de ſa réputation : il eſt aiſé de démontrer que l'Auteur n'a rien créé, & qu'il s'eſt contenté de raſſembler ſous un point de vue les opinions extravagantes qui ſont répandues dans le Traité Théologo-Politique de Spinoſa, dans la Lettre de Thraſibule, & dans les Œuvres de la Mettrie, de Bollingbroke & de Shaftesbury.

que inſtant de ſa vie eſt pour lui une expérience, & quand

Son unique mérite eſt d'avoir rajeuni par le ſtyle, des abſurdités qui commençoient à déplaire en vieilliſſant ; encore combien en général la maniere de l'Auteur eſt-elle lâche & traînante! on achète par une heure d'ennui quelques lignes écrites avec chaleur : un Philoſophe qui ſeroit le génie du mal, pourroit mettre en trente pages les deux volumes du ſyſtême, & il en feroit alors un miroir ardent qui embrâſeroit une partie de l'Europe.

Des femmes ont dit que ce livre étoit éloquent : je ne puis le croire; il n'y a point d'éloquence ſans vérité : voilà pourquoi les ſophiſtes

à l'exemple des Phyſiciens, il en a raſſemblé un certain nom-

---

ingénieux que foudroyoit Socrate, n'étoient point regardés à Athènes comme des hommes éloquents : voilà pourquoi dans le Roman d'Héloyſe, de deux lettres contradictoires ſur le ſuïcide, il n'y en a qu'une qui ſoit un chef-d'œuvre d'éloquence.

Je ne ſçais ſi je me trompe ; mais dans trente ans on ne lira pas plus le ſyſtême qu'on ne lit aujourd'hui les rapſodies Théologiques de Spinoſa, le Leviathan de Hobbes, & le livre apocryphe des Trois Impoſteurs ; la Phyſique, le Théiſme & la raiſon, auront ſappé alors les pieds d'argile de ce Coloſſe qui ſemble nous écraſer ; & malheur à nous ſi j'étois un faux prophète !

bre, il dreſſe ſon code; & voilà la maniere de Socrate.

Cependant, grace à la dépravation nationale, nous héritons quelqueſois de nos peres des organes viciés; nous ne pouvons guère alors nous inſtruire que par nos chûtes; ſemblables en cela à ces ſauvages des iſles Mariane, qui n'ayant point l'idée du feu, le prirent d'abord pour un animal domeſtique qui aimoit à ſe jouer, & qui ne furent inſtruits que par la douleur de l'activité funeſte de cet élément.

C'eſt ſur-tout à de pareils

individus que la morale du Philoſophe eſt néceſſaire ; trop heureux ſi les livres où elle eſt conſignée ſont l'expreſſion d'une ame ſenſible & honnête, & ſi attirés au pied du mancenilier par le luxe impoſant de ſes feuilles, ils ne vont pas s'empoiſonner ſous ſon ombrage !

L'art en morale de faire ſur ſoi des expériences, eſt peut-être parmi nous le chef-d'œuvre de la raiſon perfectionnée : parce que tout concourt à nous faire illuſion, que nos cœurs ne parlent pas la langue de la Grammaire, & que l'habitude

de l'erreur nous apprend à nous défier même de la vérité.

L'homme entraîné par une passion dominante, ne voit les objets qu'au travers d'un verre coloré qui les dénature ; sa mémoire l'égare, son imagination l'aveugle, son tempérament le trahit ; & le faisceau de ses fibres sensibles éprouvant une foule de vibrations en sens contraire, il se tourmente à chaque instant pour faire un choix, & n'est jamais qu'un automate dont les ressorts sont montés par l'habitude.

D'un

D'un autre côté, l'homme blaſé eſt incapable de ſe déterminer ; parce que l'appareil de ſes cordes fibrillaires ne peut ſe mouvoir que foiblement & avec lenteur : toutes ſes expériences ſont tardives, ſa liberté eſt anéantie, & il ne ſemble plus tenir que par un fil au monde moral & à la Nature.

Ce fil exiſte cependant, & il ſuffit pour que l'homme blaſé démérite ; car les mouvements phyſiques de la machine, quoique dirigés par une ame automate, ſont toujours ſuſceptibles de moralité.

Il eſt vrai que ſes organes viciés le trompent toujours ſur la nature de ſes beſoins ; mais c'eſt lui ſeul qui en a altéré le méchaniſme : dès-lors il eſt coupable de tous les déſordres, où l'entraînent ſes erreurs devenues néceſſaires ; & le légiſlateur doit le punir à la fois de faire des actions qui l'expoſent aux remords, & d'étouffer ſes remords.

En un mot, la morale ſous les rapports que j'enviſage convient à l'eſpèce humaine, & s'il ſe trouvoit un individu qui pût ſe dérober à ſon joug, c'eſt

qu'il ne feroit pas homme, ou qu'il feroit plus qu'homme.

L'enfant, dont les organes n'ont pas encore leur reffort, qui n'a que les idées de fes maîtres & une ame d'emprunt, n'eft point un homme : il eft même très-difficile de déterminer l'époque précife où il le devient : les Philofophes qui ont fait tant de calculs fur des objets frivoles, ont juftement oublié le feul qui pût fervir de bafe au code des légiflateurs, & à la morale du genre humain.

La différence de l'organifa-

tion ſuffit pour varier cette époque ; un enfant dont les ſens ſont obſtrués, peut encore à vingt ans ſe jouer avec le hochet ; mais Paſchal qui à douze ans devine Euclide & Archimède, étoit probablement, à neuf, capable de mériter & de démériter, de ſe choiſir une patrie & d'avoir des remords.

L'éducation eſt encore une cauſe qui retarde ou accélère cette époque ; l'enfant de la campagne ſe développe lentement & en ſilence ſous l'œil de la Nature ; mais l'enfant des grandes villes, environné de

tant d'objets qui concourent à donner de l'élasticité à ses organes, acquiert une intelligence prématurée & devient homme long-temps avant que d'avoir la faculté de les produire.

Enfin, le climat seul suffit pour faire entrer plutôt ou plus tard les enfants dans le monde moral; l'habitant des régions voisines du pôle incapable à vingt ans de devenir pere, n'a de l'intelligence à cet âge que pour se défendre contre les ours blancs, les insectes & l'hiver éternel de son pays: il n'en est pas de même des nègres & de

quelques insulaires des mers d'Afrique ; très-souvent à dix ans ils sçavent engendrer, deshonorer les femmes, & vendre leur pere à l'Européen avide qui a l'infamie de les acheter.

L'individu dont la foiblesse originelle des organes perpétue la stupidité, le frénétique qui doit à des maladies le dérangement de son *sensorium*, & le vieillard, dont les sens oblitérés n'ont de force que pour appeller la mort, ne sont pas des hommes : les avenues du monde moral leur sont

fermeés, non par leur crime, mais par la Nature.

S'il naiſſoit ſur ce globe des êtres intelligents qui manquaſſent de quelques-uns de nos ſens (*a*), on ne devroit pas

(*a*) Mon hypothèſe tombe ſur un individu qui manque eſſentiellement d'un organe, & qui ne trouve point dans la perfection des autres la facilité d'y ſuppléer; de pareils êtres n'ont point encore paru ſur ce globe, & il en eſt d'eux comme des vrais hermaphrodites; il y a un art de faire parler & entendre nos ſourds & muets; nos aveugles nés liſent avec la main : ce n'eſt pas l'organe qui manque à tous ces gens-là,

non plus les ranger dans la classe des hommes ; il leur fau-

---

c'est seulement son usage : aussi ils sont hommes, & ne peuvent se dérober à notre morale & à nos loix.

Cependant l'organisation influe si fort sur la morale, qu'on a vu des hommes nés simplement avec un sens vicié, différer de nous sur des dogmes qui remontent au berceau du genre humain : le célèbre aveugle-né de Puyseaux ne croyoit point à la pudeur, & son cynisme sur ce point égaloit celui de Diogène.

Le Philosophe qui nous l'a fait connoître, aussi-bien que le Géomètre Saunderson, laisse même à entendre qu'il se croyoit en droit de décliner nos Tribunaux & nos Loix :

droit un code de morale particulier qui les éclairât ſur le petit nombre de leurs beſoins, & qui ſervît à les défendre

---

quelques déſordres de ſa jeuneſſe le firent appeller à la Police de Paris; mais les ſignes extérieurs de la puiſſance qui nous affectent ſi vivement, dit l'Auteur que j'analyſe, n'en impoſent point aux aveugles : Celui-ci comparut devant le Magiſtrat comme devant ſon ſemblable : les memaces ne l'intimiderent point : *Que me ferez-vous*, dit-il à M. Héraut? *Je vous jetterai dans un cachot*, lui répondit le Magiſtrat. *Eh, Monſieur !* lui répliqua l'aveugle, *il y a vingt-cinq ans que j'y ſuis. — Lettr. ſur les Aveugles, pag.* 28.

contre l'étonnante ſupériorité que nous donneroit ſur eux l'uſage d'un plus grand nombre d'organes.

Ajoutons encore (car il ne nous appartient pas de circonſcrire dans les limites de notre petit entendement la marche de la Nature) ; ajoutons, dis-je, qu'un être intelligent peut naître avec plus de cinq ſens : un tel individu doit être regardé comme au-deſſus de l'homme, il lui conviendroit de protéger notre morale ; mais non de s'y ſoumettre ; s'il paroiſſoit ſur ce globe, il devroit

le gouverner ; & s'il exigeoit de nous un culte, la ſupériorité d'intelligence qu'il tireroit de la multitude de ſes organes, juſtifieroit bien plus notre idolatrie, que celle des polythéiſtes n'a été juſtifiée par les crimes impunis de Jupiter.

Je vais encore plus loin : il me ſemble qu'un degré de perfection extraordinaire dans nos organes, ſuffiroit peut-être pour changer quelques-uns de nos rapports avec les êtres qui nous environnent : je ſuppoſe qu'il naiſſe un vrai hermaphrodite, c'eſt-à-dire un individu

qui ait la faculté de donner le jour à des êtres qu'il aura lui-même engendré. Il eſt certain qu'un homme ainſi organiſé, peut rompre le contrat ſocial : pourquoi ſe laiſſeroit-il enchaîner par nos loix, lui qui ſe ſuffit à lui-même, qui ſatisfait ſes beſoins au moment qu'il les voit naître, & qui ſans le concours de cauſes étrangères, remplit toutes les vues de la Nature ?

Mais je me laſſe de parler d'êtres Métaphyſiques : revenons à l'homme, que je n'aurois peut-être pas dû quitter.

La morale de l'homme physique dépend beaucoup du climat qu'il habite ; j'en excepte cependant les devoirs essentiels qui le lient à Dieu, à ses pareils & à lui-même : devoirs invariables, gravés non sur des tables d'airain, mais dans les cœurs ; & qui sont faits, moins pour l'individu que pour l'espèce humaine.

Les Annales des deux Continents nous démontrent que le caractère des peuples se forme sur le sol qu'ils habitent : un Caraïbe, né & vivant dans les bois, n'aura jamais

l'urbanité & l'atticiſme du Pariſien ; l'Africain énervé par l'air brûlant qu'il reſpire , ne ſçauroit avoir la vigueur de ces nations du Nord qu'on a regardé long-temps comme la pépiniere du genre humain. Toutes ces conſidérations doivent faire varier , à certains égard , les codes des légiſlateurs ; & j'aurois bien mauvaiſe idée de ces bienfaiteurs de la terre, ſi toutes leurs inſtitutions ſe reſſembloient ; s'il n'y avoit que le langage de différent entre les inſtitutions qu'Anacharſes donna aux Scythes , & celles

que Zoroaſtre donna à la Bactriane ; entre le code Ruſſe de Pierre-le-Grand , & le code Anglois du Solon de la Penſylvanie.

Le climat change ſi bien les mœurs , qu'un peuple tranſplanté d'une contrée dans une autre , perd peu-à-peu ſes manieres , ſa façon de penſer & ſon tempérament : les Tartares qui ont conquis la Chine ſont actuellement preſqu'auſſi polis que la nation qu'ils ont ſubjuguée : les Hollandois même, dont le travail ſemble l'élément & qui en Europe ont

créé leur patrie, tranſportés à Batavia adoptent les mœurs Aſiatiques, ſubſtituent des ſerrails à leurs forterelles, & remplacent leurs ſoldats par des eunuques.

Quelquefois un fleuve ou la poſition d'une montagne, ſuffiſent pour établir cette variété de mœurs & de climats entre deux contrées limitrophes ; le Piémontois qui habite Turin, n'eſt point le même que celui qui vit dans les Alpes : Platon remercioit le ciel d'être né à Athènes, non à Thébes ; & il n'y avoit guère que le fleuve

Aſope qui ſéparât la patrie de Socrate de celle d'Epaminondas.

Le climat lui-même varie, ſoit par quelque grande révolution du globe, ſoit par d'autres cauſes ſecondaires ; la mer en ſe retirant a tellement changé la nature de quelques plages Africaines, que le ſol de l'ancienne Carthage n'eſt plus le même que celui où ſont ſes ruines : s'il en falloit croire le Voyage de Maupertuis au monument de Windſo, un peuple nombreux auroit autrefois habité ce cercle polaire,

où l'on ne voit plus que des ſapins, des rennes & des ours blancs.

Hyppocrate a dit que les Scythes de ſon temps n'étoient pas propres aux femmes, ce qui ſuppoſoit un défaut de population; dans la ſuite cependant, ſous le nom d'Alains, de Vandales & d'Hérules, ils ont inondé l'Europe & renverſé ſur lui-même ce coloſſe de Rome, qui après avoir longtemps preſſé le globe, ſe trouvoit réduit à diſputer aux Papes une vaine ſouveraineté dans les murs du Capitole.

L'Italie elle-même a éprouvée des viciſſitudes phyſiques & morales ; les marais Pontins qui ne ſont plus deſſéchés, des mines d'arſenic qui ont percé, les éruptions de quelques nouveaux volcans ont corrompu l'atmoſphère qui environne cette belle contrée : on n'y éprouve plus ces hivers rigoureux dont parle Tite-Live, & qui donnoient du reſſort, ſoit aux organes des habitants, ſoit à leur courage : ils ont perdu avec leur ciel l'énergie de leur caractère ; & il ſeroit peut-être auſſi abſurde à un

légiſlateur d'exiger des Italiens modernes qu'ils devinſſent tout-à-coup des Romains, que de demander des Harangues Académiques aux barbares du Kamſatka, & des Opéra aux ſauvages de la Baye d'Hudſon.

En général, les peuples qui habitent un climat riant & favoriſé de la Nature, doivent avoir des inſtitutions auſſi douces que leur ciel; leurs annales ne doivent point être ſouillées de ces crimes réfléchis qui laiſſent une trace profonde dans la mémoire; & le légiſlateur qui les gouverne, doit

prendre une bonne idée de l'efpèce humaine.

Ces peuples fe nourriffent d'ordinaire de fruits & de végétaux (*a*). Or la Médecine

(*a*) On a écrit que l'Agriculture étoit le premier des Arts ; c'eft à mon gré un des paradoxes les plus abfurdes que la manie des fyftêmes ait ofé produire.

Les premiers habitants de la terre ont dû être libres ; ainfi il a dû s'écouler un grand nombre de fiècles avant qu'un homme dît *ce champ eft à moi ;* & un plus grand nombre encore avant qu'il tentât de le cultiver.

Varron, Pline, Lucrèce & Horace affurent que l'homme fauvage vécut

qui dans toute autre occasion ne fait que conjecturer, affir-

---

d'abord de gland : mais, comme l'a très-bien observé le Jurisconsulte Tribonien, le mot latin *Glans* désigne tous les fruits qu'un arbre peut produire : *Glandis appellatione fructus omnes percipiuntur.* La raison & la Grammaire se réunissent donc pour faire l'homme primitif frugivore : quand en dégénérant il est devenu pourceau, ce n'a été, sans doute, qu'à la façon d'Epicure.

L'agriculture est par elle-même un art si compliqué, que si le bled eût été essentiel à notre nourriture, le genre humain auroit probablement péri à son berceau.

Il falloit d'abord deviner que des

me que c'eſt à de pareils aliments qu'on doit en partie la

---

grains, naturellement inſipides, à force de préparations & de métamorphoſes, deviendroient un aliment digne de l'homme.

Il falloit dompter des animaux ſauvages pour les aſſocier à ſes travaux.

Il falloit entr'ouvrir la terre pour en tirer le fer deſtiné aux inſtrumens du labourage, & faire ſervir enſuite ce même fer à déchirer cette terre qu'on venoit d'entr'ouvrir.

Il falloit moiſſonner à propos ces végétaux inconnus; il falloit inventer des machines pour broyer le grain; il falloit pétrir, faire lever & cuire la pâte qui en étoit le réſul-

pureté de ſon ſang, la ſérénité de l'ame & la vivacité brillante de l'imagination. Pour la Philoſophie, qui de toutes les ſciences eſt peut-être la moins conjecturale; elle démontre aiſément que les mœurs s'épurent par le régime de Pythagore & de Newton; tout étant égal d'ailleurs, j'aimerois beaucoup mieux la morale d'un

---

tat : que de travaux préliminaires pour parvenir à la découverte du pain ! Il en fallut peut-être moins à Archimède pour inventer ſon miroir brûlant, & pour réſoudre ſon problême de la couronne.

peuple frugivore, que celle d'un peuple ichthyophage, & celle d'un peuple ichthyophage que celle d'un peuple carnivore.

Les mœurs doivent ſe dépraver quand on approche de la ligne, ou qu'on s'avance vers le pôle.

Ceux des Orientaux dont le ſang eſt brûlé par le ſoleil, doivent avoir une imagination vive, un caractère léger & une ame ſans énergie; auſſi leurs inſtitutions ſe reſſentent des vices de leur ſang & de leur climat; il ont des Romanciers

pour Hiſtoriens, des Métaphyſiciens pour Philoſophes & des Poëtes pour Théologiens.

Les maladies mêmes qui favoriſent ces vices, doivent devenir ſacrées pour un Aſiatique : Mahomet s'évanouit, & le fanatiſme dit qu'il eſt en extaſe ; il a des convulſions épileptiques, & on ſuppoſe qu'il eſt obſédé de la divinité qui l'inſpire ; il eſt probable que malgré ſon génie & ſes victoires, Mahomet ſans ſon délire prophétique n'eût pu réuſſir à être le légiſlateur des Arabes, & que ſans le mal-

caduc il n'eût pû devenir Prophète.

Un peuple comme les Arabes, doit être entraîné impétueusement à l'amour ; parce que la chaleur du climat multiplie ces particules ignées qui s'exhalent des végétaux, circulent dans les veines avec l'air qu'on respire, & se portent avec force dans les réservoirs de la génération : or comme les plaisirs des sens sont dans de telles contrées la passion dominante de chaque individu, il me semble que les législateurs devroient s'appliquer par-

ticulièrement à en réprimer la licence ; c'eſt-là que la pudeur doit être la baſe des loix ſociales, que le phyſique de l'amour doit être modifié par le ſentiment qui l'épure, & que la morale doit tonner à la fois contre l'opprobre des ſerrails, & contre les jouiſſances ſtériles & infâmes des célibataires.

Mahomet n'étoit point fait pour être le légiſlateur de l'Aſie ; il avoit un tempérament trop ardent : ce n'étoit point du ſang, c'étoit l'élément même du phlogiſtique qui circuloit dans ſes veines : il ne combattoit,

il n'écrivoit, il ne prophétifoit que pour fervir le penchant effréné qu'il avoit pour les femmes ; il compofa fon Alcoran pour déguifer fes foibleffes, & il imagina fon paradis pour en faire l'apothéofe.

Il me femble que c'eft à un homme froid qu'il appartient de régir les paffions ardentes des Orientaux ; & à une imagination ardente à donner des loix aux peuples du Nord ; Fontenelle, à certains égards, pouvoit être le législateur des Arabes, & Mahomet celui des Samojedes & des Lapons.

Les hommes qui habitent les plaines brûlantes de la Zône Torride ou les glaces éternelles du Pôle, tourmentés par les feux du ſoleil ou par ſon abſence, & ayant ſans ceſſe autour d'eux la Nature morte ou inanimée, ont preſque toujours des loix dures & une morale atroce : ils ſe repréſentent Dieu comme un tyran ; & pour l'honorer, ils l'imitent (*a*).

(*a*) C'eſt ſur-tout dans ces climats que le ſyſtême ingénieux de l'Optimiſme paroîtroit le dernier période de l'extravagance Philoſophique : je ſuppoſe que le livre d'E-

Il en eſt de même des peuples dont le pays eſt ſujet aux

---

mile parvint au Sénégal, & qu'on lût le morceau ſuivant à un nègre récemment fait eſclave.

» Homme ne cherche plus l'au-
» teur du mal, cet auteur c'eſt toi-
» même : il n'exiſte point d'autre
» mal que celui que tu fais ou
» que tu ſouffres, & l'un & l'autre
» te vient de toi : le mal général ne
» peut être que dans le déſordre, &
» je vois dans le ſyſtême du monde
» un ordre qui ne ſe dément point :
» le mal particulier n'eſt que dans le
» ſentiment de l'être qui ſouffre ; &
» ce ſentiment l'homme ne l'a pas
» reçu de la Nature, il ſe l'eſt don-
» né. La douleur a peu de priſe ſur

inondations extraordinaires,

» quiconque ayant peu réfléchi, n'a
» ni souvenir, ni prévoyance : ôtez
» nos funestes progrès, ôtez nos er-
» reurs & nos vices, ôtez l'ouvrage
» de l'homme, & tout est bien. «
Emile, tom. 3. édit. *in*-12. pag. 81.

Croyez-vous que les sophismes de ce Philosophe, justement célèbre, restassent sans réponse ?

Homme ne cherche plus l'auteur du mal, cet auteur c'est toi-même : il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais & que tu souffres, & l'un & l'autre te vient de toi.

Laissons-là l'homme en général, c'est un être Métaphysique que je ne suis pas à portée d'atteindre : tu vois en moi un malheureux individu de l'espèce humaine, qui ne connoit

aux ouragans ou aux tremble-

l'exiſtence que par le ſentiment de la douleur, que la Nature maltraite, que l'homme perſécute & que la Philoſophie vient tourmenter encore par ſes ſophiſmes.

Je n'ai point fait le mal moral qui exiſte : ce n'eſt pas moi qui me ſuis donné le deſpote nègre qui me vend à des Européens ; ce n'eſt pas moi qui ai engagé des brigands Européens à trafiquer de mon ſang & de ma vie, pour donner un prix au ſucre & à la cochenille.

Comment oſe-t-on dire que j'ai fait le mal phyſique que je ſouffre ; eſt-ce ma faute ſi je ſuis né ſur les ſables embrâſés de l'Afrique, plutôt que dans les plaines riantes & fertiles de l'Indoſtan ? eſt-ce moi qui ai

ments de terre ; dévorés par

---

allumé dans les entrailles de ce volcan ces flammes qui ont dévoré ma famille ? est-ce moi qui ai forgé les chaînes dont on vient de charger mes mains, les mains de cet être que tu dis né pour la liberté & l'indépendance ?

Le mal général ne peut être que dans le désordre, & je vois dans le systême du monde un ordre qui ne se dément point.

Ce n'est pas moi qui vais te répondre, ce sont tes monuments Astronomiques & tes histoires.

On s'accorde dans ton Europe à dire qu'il y eut un temps où l'angle d'inclinaison de l'équateur sur le plan de l'écliptique étoit effacé : le monde physique étoit sûrement alors

une ſombre miſantropie, ils ne

---

bien plus heureux qu'il ne l'eſt aujourd'hui. Quoi le globe a ſubi une révolution qui a fait à jamais le mal de la moitié des hommes qui l'habitent, & l'ordre ne s'eſt pas démenti ?

Laiſſe-là ce globe où je ſouffre, & où tant de Sophiſtes déraiſonnent ; mais crois-tu que l'ordre des mondes ne ſe démente jamais ? pourquoi donc ce ſoleil, en s'encroûtant, fait-il le mal général de tant de planètes ? pourquoi y a-t-il dans les régions du firmament des mondes entiers qui s'anéantiſſent ?

Si on examine enſuite cet ordre par rapport aux intelligences qui habitent ces mondes, croit-on les con-

connoiſſent l'Etre ſuprême que

ſoler par de vains ſophiſmes ? par exemple, eſt-il dans l'ordre que les êtres qui vivent dans la comète de 1680, éprouvent dans ſon apogée un froid mille fois plus grand que celui de notre pôle, & dans ſon périgée une chaleur mille fois plus vive que celle de la zône torride ?

Le mal particulier n'eſt que dans le ſentiment de l'être qui ſouffre, & ce ſentiment l'homme ne l'a pas reçu de la Nature, il ſe l'eſt donné.

Quoi ! l'homme n'a pas reçu de la Nature le ſentiment de la douleur ? pourquoi donc le premier inſtant où je vois la lumiere, eſt-il un ſentiment pénible d'exiſtence, que j'exprime par mes gémiſſements ? quel eſt l'être intelligent qui n'a jamais

par la ſuperſtition qui le dé-

ſouffert ? & comment un ſentiment que tous les individus de l'eſpèce humaine partage, ne ſeroit-il pas l'ouvrage de la Nature ?

La douleur a peu de priſe ſur quiconque ayant un peu réfléchi, n'a ni ſouvenir, ni prévoyance.

La douleur a peu de priſe ; mais quand elle en auroit encore moins, ce peu ſuffit encore pour que tout le ſyſtême de l'Optimiſme ſoit renverſé de fond en comble.

Ajoutons, qu'il n'eſt pas prouvé que l'homme qui ne réfléchit pas ſoit l'homme de la Nature.

Otez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme & tout eſt bien.

Encore une fois, nos erreurs &

grade, ou par le fanatiſme qui l'outrage; il ſemble que ce ſoit

---

nos vices n'ont point produit le mal phyſique; pour nos progrès, ils ont ſervi ſouvent à nous en montrer le remède.

Si nous examinons la balance du bien & du mal, nous trouverons que l'homme a mis un poids égal dans les deux baſſins.

Non, tout n'eſt pas bien; puiſque tout peut être mieux.

Le ſoleil allume dans mes veines une fièvre ardente, & je la guéris en exprimant dans ma boiſſon le ſuc des végétaux.

L'ignorance des nègres, eſt une maladie nationale; mais j'ai éprouvé qu'on pouvoit la faire diſparoître en

le mauvais principe qui leur ait donné une religion, des loix & une morale (*a*).

étudiant les arts de l'Europe, en lisant ses livres, & en interrogeant la Nature.

Les monstres dont je suis esclave, ont une morale atroce; mais mon cœur mieux instruit s'en indigne & la désavoue.

Je suis mal sur ce globe avec mon soleil, ma couleur noire, mes maladies & mes chaînes; mais je m'en console : car je suis immortel, & je serai mieux.

(*a*) L'Histoire s'accorde ici parfaitement avec la Philosophie : ouvrez les Annales de l'Egypte, du Mexique & du Japon, vous y ver-

C'eſt ſur-tout de pareils peuples dont le caractère a beſoin d'être réformé par les inſtitutions les plus pacifiques ; le légiſlateur doit s'appliquer à juſtifier à leur entendement cette nature, dont l'aſpect ſauvage effrayoit leur ſenſibilité : il doit les faire lutter par des mœurs douces contre l'aſpérité du climat qu'ils habitent, & donner à leur ame une ſérénité qui n'eſt point dans le ciel qui les éclaire.

---

rez toujours la férocité dans le peuple, le déſpotiſme dans les rois & la tyrannie dans les Dieux.

La guerre ne doit point être leur élément : la guerre eſt un fléau factice de l'homme en ſociété, qu'il ne faut point ajouter à tant de fléaux qui déſolent l'homme de la Nature.

Il faut ſur-tout conſoler ces victimes des révolutions du globe par la douce perſpective de l'immortalité ; il ſeroit trop affreux qu'après avoir traîné une exiſtence malheureuſe, elles ne viſſent que le néant au bout de leur carriere.

Je ne me laſſe point d'examiner les maux que les légiſlateurs ont fait aux hommes, &

le bien qu'ils pouvoient leur faire ; il me ſemble qu'en général leurs codes de morale n'ont pas aſſez remédié aux vices des climats & des tempéramens : le prophète Odin étoit plus Scythe que les Scythes mêmes qu'il vouloit éclairer : comment Sommonacodom déguiſé en femme ſe flatta-t-il de donner du reſſort à l'ame efféminée des Siamois ? comment les Druides, qui étoient la raiſon vivante de nos peres, ſe perſuaderent-ils qu'ils civiliſeroient des barbares en inſtituant le point-d'honneur, en formant

un code juridique de maſſacres, & en adorant un Dieu antropophage ?

Il y a dans l'ordre moral un eſpèce de tact particulier, fruit de l'habitude de réfléchir dans une tête heureuſement organiſée ; ce tact eſt dans la ſcience des mœurs , ce que le goût eſt dans l'étude des arts ; il ſemble agir en inſpirant comme le génie de Socrate.

Ce tact moral eſt l'application rapide des réflexions & des expériences ; il combine en un inſtant les effets & les cauſes ; il ſaiſit les rapports des loix

faites & de celles qui ſont à faire ; & de la diſcordance des paſſions particulieres de chaque individu, il tire l'harmonie générale de la ſociété.

Ce tact n'a été donné qu'à un petit nombre de légiſlateurs ; voilà pourquoi la terre a été inondée de loix ſtupides ou féroces, de loix qu'on croiroit combinées dans l'entendement d'un eunuque ou dans la caverne d'un antropophage.

Le grand défaut des fondateurs des empires, eſt d'avoir créé un art de tromper les hommes, qu'ils ont décoré du

nom de politique ; cet art funeste commence par empoisonner les mœurs ; l'épidémie de-là se communique aux loix, & l'Etat gangrèné s'anéantit enfin par les moyens qu'on destinoit à lui procurer une durée éternelle.

Cette politique, le fléau de la morale, consiste à sacrifier sans cesse les individus de la société, à ce qu'on nomme le bien général (*a*). Elle n'a-

---

(*a*) Je trouve à ce sujet dàns un ouvrage justement estimé, une pensée digne de Hobbes & de Machiavel. La voici :

git qu'en armant les paſſions des hommes les unes contre les

» La vue générale de la Nature-» Phyſique paroît être de conſerver » les eſpèces, ſans s'inquiéter des » individus : ainſi la politique mo-» rale veut faire le bien du plus » grand nombre qu'il eſt poſſible, » ſans s'inquiéter de quelques parti-» culiers, & même à leurs dépens, ſi » l'on y eſt forcé. « Voyez *La Philoſophie applicable à tous les objets de l'eſprit & de la raiſon*, pag. 37.

Il me ſemble que l'Abbé Terraſſon ſe trompe, & comme Philoſophe, & comme Naturaliſte.

Il eſt faux que la Nature ne s'inquiète pas des individus : chaque être apporte en naiſſant un principe

autres, pour en faire résulter la tranquillité d'un despote qui

---

vital qui tend à prolonger son existence.

Le mot espèce est un terme Technique, que nous avons inventé pour suppléer à la foiblesse de notre mémoire & de notre entendement : la Nature ne fait réellement point d'espèces, elle ne forme que des individus.

Ce vil Machiavelisme, qui consiste à faire un mal réel pour travailler à un bien incertain, convient à de petits tyrans, tels que Philippe II, Tibère & Louis XI ; il n'est pas digne de la Nature.

Tout gouvernement où on s'inquiète peu des particuliers est essen-

alors devient heureux par l'infortune de tous.

C'eſt à ce Machiavelifme qu'on doit ces manœuvres obſcures & cruelles, appellées par de vils adulateurs *coups d'Etat*,

---

tiellement mauvais ; c'eſt un ſol embrâſé qui dévore ſes habitants : le crime de la patrie rompt alors le pacte ſocial entre elle & les citoyens.

Malheur à un être qui ſe trouve forcé à faire le bien du grand nombre de ſes membres aux dépens des autres ! c'eſt un malade que la Médecine ne conſerve qu'en le mutilant : de pareils ſacrifices annoncent ſa gangrène & ſa décadence.

tat , droits de bienſéance , ef-fets du malheur des temps ; & que le Philoſophe appelle des attentats contre les peuples.

C'eſt dans les Etats où circulent ces maximes empoiſonnées que s'introduiſent d'ordinaire les maux d'opinion , le féroce préjugé des duels (*a*) ;

(*a*) Le point d'honneur naquit du délire des peuples ſauvages , qui ſans ceſſe occupés à attaquer ou à ſe défendre , n'eſtimant que la force phyſique & n'ayant d'autre loix que leur épée , mirent une eſpèce de grandeur d'ame à ſe faire juſ-

& en général toutes ces institutions barbares, ou pour avoir de l'honneur il faut être sans vertu.

C'est-là que se trament sour-

---

tice des insultes qu'on faisoit à leur vanité. Par quelle bisarrerie, nous dont la paix semble l'élément, nous qui nous flattons de n'être plus sauvages, nous qui avons des loix, avons-nous adopté ce préjugé frénétique de nos ancêtres ? Le nom de Gaulois est-il assez respectable pour consacrer des usages stupides ou féroces ? irons-nous brûler des victimes humaines dans des paniers d'osier, parce que nous descendons des adorateurs de Teutates.

dement les grandes conſpirations contre le genre humain ; on y voit fermenter ces haînes nationales qui ſe terminent à des Vêpres Siciliennes ; on y voit le fanatiſme honorer un Dieu de paix par des maſſacres d'Irlande & des journées de Saint-Barthélemi.

La vraie politique ou l'art de gouverner les hommes réunis en ſociété, n'eſt que la morale appliquée à la légiſlation.

Je ne vois ſur toute la ſurface du globe que le ſeul Empire de la Chine où la politique, de temps immémorial,

ait été essentiellement liée à la morale : c'est-là qu'un souverain est un pere ; c'est-là que les vices de l'ame dégradent & que les mœurs sont le complément des loix : législation sublime créée par un Philosophe, & que le Tartare farouche, qui a subjugué la Chine, a eu la grandeur d'ame d'adopter.

L'homme physique ne fut point négligé dans la législation de Congfutsée : ce Sage, si justement célèbre, éclaira les peuples sur leurs vrais besoins : il voulut qu'ils rendissent la terre qu'ils cultivoient, & non

les étrangers, tributaires de leur induſtrie ; il leur apprit à jouir peu pour jouir long-temps, & à faire dépendre de la force de leurs organes la vigueur de leur intelligence.

Les rois reconnurent par ſes inſtitutions qu'ils étoient hommes ; & sûrs de mourir comme le dernier de leurs adulateurs, ils ne tenterent point de ſe faire décerner les honneurs de l'apothéoſe (*a*).

(*a*) Ce fut une ſinguliere manie à Alexandre, qui étoit d'ailleurs le premier des rois de ſon ſiècle, de renier ſon pere pour ſe faire le fils

Je ne veux point m'appesantir ſur l'éloge de la Chine, éloge qui ſembleroit une ſatyre de l'Europe : continuons à parcourir cet Océan de loix

---

de Jupiter : il en coûta cher à Calliſthène pour n'avoir pas voulu mettre à côté du ſuprême Ordonnateur des mondes ce jeune inſenſé, qui corrompoit les prêtreſſes des temples, qui s'enyvroit avec Clitus & qui ſe faiſoit le mari d'Epheſtion. Lacédémone obligée d'aduler ce conquérant, ſe tira d'affaire par un décret conçu en ces termes : *Puiſqu'Alexandre veut être Dieu, qu'il ſoit Dieu. Ælian. var. hiſtor. libr.* 2. *cap.* 19. Le Dieu mourut à Babylone avant d'avoir pu ſe venger.

crées par les hommes, & non par la Nature ; & ne laiſſons jamais échapper de nos mains la ſonde de la Philoſophie.

En général les loix n'ont preſque jamais été faites pour le pays qui les obſerve ; d'ordinaire c'eſt le peuple ſubjugué qui adopte les inſtitutions de ſes conquérants, ou les conquérants qui ſe ſoumettent à celles des peuples ſubjugués : voilà pourquoi le phyſique de l'homme & celui du climat qu'il habite ont été ſi peu conſultés ; voilà pourquoi l'eſpèce humaine gémit ſous l'eſclavage

des loix, qui étoient faites pour assurer son bonheur & son indépendance.

Les Tartares qui ont adopté un code Sybarite se sont dans la suite apperçus de son insuffisance : alors ils en ont formé un autre ; mais sans détruire le premier, qui de jour en jour leur devenoit plus cher ; non parce qu'il renfermoit des loix sages, mais parce qu'il renfermoit des loix anciennes.

Il y a un siècle que ce mélange absurde de loix humaines & d'usages féroces, excita une grande réclamation en An-

gleterre; le Chancelier Bacon, un des premiers qui ait fixé ſur cet objet les regards de la politique, diſoit que dans ſon pays les loix vivantes mouroient à côté de celles qui devoient n'être plus : c'eſt le fameux ſupplice inventé par Mezence.

Dans d'autres Etats on n'a pas oſé toucher à l'édifice gothique & barbare des anciennes loix; mais chaque Docteur s'eſt permis de les interpréter à ſon gré; de-là cette foule de commentaires qui rendent ſi pénible l'étude de la Juriſprudence:

chacun s'occupe, non à examiner la loi, mais à voir ce qu'a penſé en tout temps l'homme de loi : tel ſeroit le navigateur qui ne ſe conduiroit que par le ſillage du vaiſſeau qui le précède ; la nuit ſurvient & le guide diſparoit : il valoit mieux règler ſa route ſur le cours du ciel. — Le ciel d'un grand Juriſconſulte eſt la morale de la Nature.

Ce n'eſt point l'étendue d'un code qui démontre les lumieres d'un peuple ; d'ordinaire plus il y a de loix dans un Etat & moins il y a de mœurs : ſi

on en doute, qu'on compare Rome ſous Juſtinien, & Rome ſous les Scipions n'ayant que ſes douze tables.

Pourquoi a-t-on rendu ſi compliquée la machine de notre légiſlation ? le Gouvernement tremble à chaque inſtant pour ma vie & pour ma fortune ; une Police défiante m'entoure de ſatellites inviſibles ; la loi juſques dans le bien que je fais ſoupçonne le mal que le méchant médite : Grand Dieu ! ſuis-je donc dans une caverne de brigands, & la loi n'eſt-elle pour moi que cette

épée de Denis le Tiran, ſuſpendue par un fil ſur ma tête, moins pour me protéger que pour m'empêcher de vivre?

Oh! combien les mœurs ſeules, ſans cet appareil formidable de loix, contribueroient plus à mon bonheur! Temps heureux de la franchiſe douce & honnête de nos peres, vous n'êtes plus que dans la mémoire de leurs deſcendants! Qu'eſt devenue cette parole plus ſacrée pour les citoyens, que nos ſerments faits ſur des autels entourés du parjure? Ne vaudroit-il pas mieux avoir

affaire à des hommes juſtes, que de ſe repoſer ſans ceſſe ſur la Juſtice du ſoin de nous défendre ? Je voudrois vivre avec mes amis, & la loi inquiète ne me montre autour de moi que des tyrans puiſſans qui la bravent, ou des ſcélérats obſcurs qu'elle punit.

Des mœurs ſans loix annoncent une nature ſauvage : des loix ſans mœurs prouvent un Etat dépravé & qui touche à ſa décadence ; le chef-d'œuvre des Gouvernements eſt celui où on trouve à la fois des mœurs & des loix.

C'eſt aux loix à maintenir les mœurs : voilà pourquoi les Anciens, nos maîtres peut-être en tout genre, s'occupoient tant à la culture des arts eſſentiels, veilloient à l'éducation nationale, avoient un ſi grand nombre de loix ſomptuaires ; ils ſentoient aſſez qu'un légiſlateur ne donne à ſes monuments qu'une baſe de ſable, quand il ne bâtit pas ſur la Nature.

Pour nos Inſtituteurs modernes, on diroit qu'ils ont tenté de refondre l'homme ; mais au lieu de le vivifier com-

me Prométhée, ils en ont fait une ſtatue froide, & dont les reſſorts ne ſe montent que pour ſe détruire : l'Europe preſque entiere ne s'occupe que de commerce, d'arts ſomptueux & d'induſtrie ; le mot de finance eſt le ſeul que la politique prononce ; l'élément dévorant du luxe eſt le ſeul où le citoyen puiſſe reſpirer (*a*) ; pour les

---

(*a*) De nos jours un Avocat ingénieux a plaidé en faveur du Luxe, plus ſérieuſement que quelques Sçavants du ſiècle dernier n'ont loué la Folie ou la Fièvre. Son factum eſt en deux volumes *in*-8°. dont voici

mœurs, on les a reléguées dans les ouvrages des Philoſophes;

---

le titre : *Théorie du Luxe, ou Traité dans lequel on entreprend d'établir que le Luxe eſt un reſſort, non-ſeulement utile, mais même indiſpenſablement néceſſaire à la proſpérité des Etats.* J'ai lu cet Ouvrage, j'ai trouvé un ordre admirable dans l'enchaînement de ſes ſophiſmes; mais quelque ſpécieux que fût ce paradoxe, ayant ramené mes idées vers ma patrie, avant que mon eſprit y eût répondu, mon cœur l'avoit réfuté.

Preſque tous les principes de ce Livre ſont faux aux yeux de la ſaine Philoſophie; & ſi l'Auteur les avoit conſidérés d'abord parfaitement iſolés, peut-être que ſon ame honnête les auroit déſavoué.

& puiſque la choſe eſt bannie de nos cœurs, je ne vois pas

Le goût du Luxe eſt de l'eſſence de l'homme. Tom. I. pag. 46. Ce qui eſt eſſentiel à un être, eſt ce qui ne peut être ſéparé de l'idée que nous nous en formons ; dans ce ſens la gravitation eſt eſſentielle à la matiere ; l'éternité eſt un attribut eſſentiel de l'Ordonnateur des mondes : mais comment le goût du luxe feroit-il eſſentiel à l'homme comme la ſenſibilité & l'intelligence ; puiſque la moitié de la terre en ignore juſqu'au nom, & n'en eſt que plus heureuſe ? Le goût du luxe n'eſt qu'un beſoin factice de l'homme en ſociété, né de l'activité de ſon imagination, & de la facilité avec la-

pourquoi le mot ſubſiſte dans nos Grammaires.

---

quelle il ſatisfait les beſoins de la Nature.

Le bonheur conſiſte dans l'étendue des jouiſſances. Ibid. pag. 72. Voilà encore une erreur du Philoſophiſme : le bonheur conſiſte dans l'uſage modéré de ſes organes ; l'homme dépravé par le luxe concentre dans un intervalle de quelques années les jouiſſances de toute ſa vie, & meurt avant le temps ſans avoir connu le bonheur ; l'homme de la Nature qui crée ſes déſirs & ſes beſoins, jouit encore au bout de ſa carrière, lorſque ſa machine ſe diſſout & que ſon être ſe décompoſe.

Le Luxe produit la puiſſance des

Oh! que la Nature s'eſt cruellement vengée en abandonnant

Etats & leur bonheur ; ôtez ce reſſort, la ſociété ſe diſſoudra ; reſtreignez ſon intenſité dans une certaine proportion, la ſociété perdra de ſa force & de ſon bonheur dans la même proportion : car en fait de nation, le bonheur & le pouvoir ſont tellement liés qu'on ne trouvera pas une nation foible, eu égard à ſon territoire, qui ſoit heureuſe. Ibid. pag. 70.

Je ne diſpute point, je ne fais point de factum, je ne hais perſonne ; mais j'aurois un beau champ pour contrarier mon adverſaire, ſi je voulois combattre, pour la vérité, avec les armes que le fanatiſme emploie à la défenſe de l'erreur : il n'y

les hommes qui la blaſphêment ! Un vil & froid intérêt

---

a preſque pas de mot dans le texte que je viens d'expoſer, qui ne prête à la critique du Philoſophe de la Nature.

Le luxe n'a jamais produit la puiſſance d'un Etat; mais ordinairement il en eſt la production : Rome pauvre avec le fer de Scipion & de Paul Emile a conquis le monde ; Rome ſubjuguée à ſon tour par l'or des nations, eſt devenue d'abord l'eſclave de ſes deſpotes, & enſuite la conquête des barbares.

Puiſque le luxe ne fait pas le bonheur des individus, il ne ſçauroit faire celui des Etats : l'idée que l'homme ſocial eſt heureux de ce

a achevé d'éteindre en nous la flamme déja expirante de la

---

qui fait l'infortune de l'homme physique est du Machiavelisme & non de la Nature.

Comment ose-t-on dire qu'on ne trouve pas une nation foible eu égard à son territoire qui soit heureuse ? Il faut donc pour adopter la *Théorie du Luxe*, fermer les yeux & les livres : quoi ! ni Sparte, ni Venise n'ont été heureuses ; & ce bonheur que la Nature a refusé à des Etats qui sçavent se borner, se trouveroit dans ce vaste empire de la Russie, qui hier étoit encore barbare, & dans ces contrées immenses de la Pologne, mutilées par trois Puissances & sur le point de devenir un désert !

ſenſibilité ; les liens ſacrés des familles ſe ſont relâchés : l'habitant des villes, iſolé au milieu de ſes concitoyens, ſourit de pitié au nom de patriotiſme ; & ce ſentiment noble & généreux, qui fait embraſſer le genre humain dans ſa bienveil-

---

On a beau écrire avec eſprit en faveur du luxe, il n'en eſt pas moins vrai que c'eſt un poiſon lent qui altère peu à peu toutes les facultés politiques d'un Etat : il eſt bien triſte qu'un peuple ainſi gangréné ne prévoie pas ſa ruine ; que dirois-je, des Ecrivains qui ne lui montrent que l'éclat paſſager du feu qui le dévore ?

lance, on le renvoie avec la chimere du bien poſſible dans la république de Platon.

A la place des mœurs nous avons mis une politeſſe féroce, qui à force de nous rendre uniformes anéantit notre caractère; un homme aimable ſe croiroit déshonoré ſi le nom ſacré de pere ou d'épouſe abordoit ſur ſes lèvres; incapable de ſentir d'autres plaiſirs que ceux qu'il achete, il abandonne ſa femme, ou quelquefois même oſe la vendre au premier ſéducteur qui entreprend ſa conquête, trafiquant ainſi avec des cour-

tiſannes, & des amis plus vils encore, de crimes, d'opprobres & de remords.

Et toi, Amour, lien ſacré des êtres, pur élément de la Nature; toi, qui montes dans les ames ſenſibles tous les reſſorts de la vertu, qui te reconnoîtra chez un peuple qui ſe joue de la morale? On donnera ton nom à ce ſentiment factice né du beſoin de jouir, & de la vanité d'être préféré; & l'homme de bien te voyant dans la bouche de l'être vil, qui ſubjugue toutes les femmes, les trahit & les déshonore, te bannira

bannira de ſon cœur & rougira d'aimer.

Il ne ſuffit pas que les loix maintiennent les mœurs ; il faut que les mœurs, à leur tour, maintiennent les loix : car quel bien peuvent faire à un Etat les meilleures inſtitutions, quand le ſcélérat puiſſant s'en joue, que la mauvaiſe foi les interprète, & que le cœur des méchants conſpire pour tenir lieu lui ſeul de toute légiſlation ?

La plus légère atteinte portée aux bonnes mœurs peut entraîner la diſſolution du corps

politique ; mais on peut & on doit quelquefois changer les bonnes loix : les inſtitutions des hommes ſont variables, il n'y a que la morale de la Nature qui doit être éternelle.

Quand Locke donna des loix à la Caroline, il voulut qu'elles n'euſſent de force que pour cent ans : ce grand homme, qui avoit fait une étude profonde du cœur humain, ſentoit qu'il ne faut pas un ſiècle à une nation pour que les mœurs s'altèrent : or dès que les mœurs dans un Etat ſe dépravent d'une maniere ſenſible,

la machine politique a beſoin d'être remontée par la légiſlation.

Je trouve dans les anciennes légiſlations un ſecret admirable pour éloigner la décadence des mœurs, c'eſt l'établiſſement de la cenſure : à Rome un ſimple Magiſtrat ſon tableau à la main, & armé du fouet de l'opprobre, forçoit les citoyens à être honnêtes ; bien plus redoutable aux corrupteurs de la morale publique, que les inſtitutions de Numa gravées en airain au Capitole ; parce que la loi ne parle qu'une fois, &

qu'un homme tel que Caton agit toujours.

Je cite ſouvent Rome, & j'en rougis pour l'Europe moderne ; mais mon enthouſiaſme pour cette premiere des Républiques, eſt trop réfléchi pour être aveugle ; je ſuis loin d'approuver les inſtitutions qu'elle fit pour le malheur du monde : ſon patriotiſme étoit preſque toujours un attentat contre le repos des nations ; & Caton terminant toutes les délibérations du Sénat par le conſeil de détruire Carthage, n'eſt plus à mes yeux la loi vivante

de Rome, mais l'ennemi du genre humain.

Nous, qui avons ſous les yeux les codes divers des nations, qui pouvons nous inſtruire par leurs loix, & nous éclairer par leurs fautes; comment n'avons-nous jamais adopté que les mœurs des Etats énervés, & les inſtitutions des barbares? C'étoit la Rome des Scipion & non celle de Juſtinien qui devoit nous donner ſon code & ſes mœurs: au lieu d'adopter le farouche point d'honneur des Welches, il falloit faire cenſeurs de la

nation les Sulli, les Catinat & les Montaufier ; mais fans leur permettre d'opiner au Parlement, pour rendre Londres efclave, ou pour brûler Warfovie.

Je defirerois auffi pour la perfection de la morale des Etats, qu'il y eût un opprobre légal attaché à ces vices du cœur, fur lefquels le Magiftrat fe tait, & qui ne font punis que par les remords : il y avoit dans l'ancienne Perfe des loix contre l'ingratitude ; Xénophon obferve qu'elles préparerent la grandeur des fuc-

ceſſeurs de Cyrus : mais lorſque cette digue, qui arrêtoit le débordement des mœurs, commença à s'écrouler ; lorſque le deſpotiſme dans les grandes familles de l'Etat eût ſubſtitué au nom de pere celui de maître, alors l'empire fermé à la Nature, s'ouvrit de toutes parts à l'épée d'Alexandre.

Le défaut le plus grand des légiſlations eſt peut-être de n'avoir attaché aucune récompenſe à la vertu : on diroit qu'elles ne croyent pas les bonnes actions compatibles avec la vie ſociale ; elles ne ſuppo-

ſent pas plus la poſſibilité des citoyens vertueux, que Rome ne ſuppoſoit la poſſibilité des parricides.

Et qu'on ne diſe pas que la vertu eſt aſſez récompenſée par l'eſtime tacite des gens de bien ; qu'eſt-ce que la froide bienveillance d'une centaine de ſages obſcurs, auprès de la confédération formidable de tant d'hommes méchants par caractère ou par foibleſſe, qui occupent toutes les avenues de la ſociété, qui diſtribuent en deſpotes le mépris ou la conſidération, qui réuniſſent à l'art de

L'apathie eſt en général le fléau de la morale ; parce que les paſſions ſont les vents dont la loi ſe ſert pour diriger la nacelle fragile de l'homme à la vertu.

Il y a des états dans la ſociété qui conduiſent naturellement à cette apathie fatale, qui éteint dans le cœur tout ſentiment d'humanité : à cet égard on diroit que la Nature a jetté dans le même moule l'homme riche, le deſpote, le philoſophiſte, les conquérants & les bourreaux.

Il y auſſi des manieres de vivre, qui, en émouſſant la

finesse des organes, détruisent peu-à-peu cette douce sensibilité qui est la base de la vertu; à tempérament égal, le paisible habitant des villes doit avoir plus d'humanité que ce marin, qui, presque toujours éloigné de la société des femmes, vit sans cesse dans un élément orageux & en contracte bientôt la dureté.

Le climat où l'on vit influe si fort sur la sensibilité, que le changement des saisons suffit quelquefois pour en apporter dans le caractère. Montesquieu avouoit à ses amis que dans

donner aux vices les couleurs de l'honnête, celui d'imprimer ſur l'honnête le burin du ridicule ?

J'en appelle à la bonne-foi : penſe-t-on, par exemple, que le ſuffrage d'une douzaine de Philoſophes pratiques, fût un encouragement ſuffiſant pour les bonnes mœurs dans une ville immenſe où la jeuneſſe s'inſtruit à jouir, comme les anciens Spartiates s'inſtruiſoient à voler ; où l'épidémie du libertinage à gagné le Théâtre (*a*),

(*a*) Comment la Scène Françoiſe,

la bonne compagnie & juſqu'aux livres de morale ; où dans la foule des attentats contre l'union conjugale, le Public ne ſe joue que du mari qui ſe plaint, de la femme qui rougit,

---

conſacrée au génie & à la vertu, conſerve-t-elle George Dandin, cette nouvelle farce des Nuées, deſtinée à jouer, non la Philoſophie, mais le nœud ſacré du Mariage ? Et toi, immortel Moliere, comment as-tu fait ſervir quelquefois à ſapper la morale, la plume que le goût t'avoit donné pour jouer les ridicules ? Tu étois ſi grand par toi-même ; pourquoi te faire le rival d'Ariſtophane ?

& de l'amant adultere qui ne s'en vante pas.

Dans une ſociété naiſſante, un crime tel que l'adultere entraîne peut-être avec ſoi ſon ſupplice ; mais auſſi dans une ſociété naiſſante il n'y a point d'adultere.

C'eſt lorſqu'un Etat affaiſſé par le luxe penche vers ſa décadence, qu'il faut le remettre debout, en encourageant les bonnes mœurs ; c'eſt alors que le légiſlateur doit choiſir le théâtre le plus élevé pour y placer la vertu ; c'eſt alors qu'on doit renouveller les mariages

Samnites, & multiplier les fêtes de la Rosiere de Salency.

Je pourrois m'étendre encore sur la morale des Etats; mais le germe de toute ma politique est déja dans le cœur de l'honnête homme, & dans le roman immortel de Télémaque (*a*).

(*a*) *Le Télémaque*, dit un Magistrat éloquent, *cette protestation immortelle de la raison humaine contre les erreurs de la politique; ce Livre des mœurs des rois & des hommes, où la Poësie est devenue la Sagesse, & la Fiction la Vérité sublime: ce Livre instructif & consolant où l'ame*

Les nations ne sont que des individus de la société univer-

---

entiere se repose avec délices dans le sein des Graces & des Vertus : ce Livre qui plaît tant, & qui fait qu'on se plaît tant à soi-même ; parce qu'on se trouve meilleur après l'avoir lu. Discours sur les Mœurs, par M. Servan, pag. 58.

Personne n'étoit plus en état de peindre Fénélon, & peut-être de le remplacer que cet Orateur même, qui dans tous ses plaidoyers s'est montré l'Apôtre des mœurs; qui né avec le génie de Démosthêne y a réuni l'ame de Montausier, & à qui il n'a manqué peut-être que de respirer l'air & l'atticisme de la Capitale, pour consoler la France de la perte de d'Aguesseau.

ſelle ; ainſi la morale des Etats eſt eſſentiellement la même que celle des particuliers, & donner des mœurs à l'homme phyſique, c'eſt en donner au genre humain.

J'ai dit qu'il y avoit un ordre moral pour l'eſpèce humaine ; mais tous les individus ne ſe prêtent pas de même à ſes loix, & cette différence qui dépend de leur organiſation,

---

Je n'ai jamais vu ce Magiſtrat, je ne le connois en aucune ſorte ; mais j'ai lu ſes Ouvrages, & ſon éloge déja placé dans mon cœur, s'eſt trouvé naturellement ſous ma plume.

doit en mettre auſſi dans la maniere de les gouverner.

Il y a des hommes dont l'inſenſibilité fait la baſe du caractère : ces froides ſtatues ne ſe vivifient jamais au feu du patriotiſme, la douce amitié fermente rarement dans leur ame, l'impétueux amour n'y cauſe aucune exploſion ; de pareils êtres, que les Naturaliſtes devroient ranger dans la claſſe des zoophytes plutôt que dans celle des hommes, ont beſoin d'efforts violents pour ſortir de cet anéantiſſement : il faut que le légiſlateur les ſe-

coue, & ce n'eſt que par des coups de tonnerre qu'on peut interrompre en eux le ſommeil de la Nature.

S'il ſe trouvoit un peuple auſſi malheureuſement organiſé, il ſeroit peut-être utile d'effrayer ſes ſcélérats par l'appareil des ſupplices extraordinaires, & d'y introduire la légiſlation Japonoiſe, malgré ſon atrocité : ſi ce peuple avoit un théâtre, ſes Sophocles ne devroient être que des Shakeſpear ; & le gouvernement ne devroit y tolérer d'autres drames qu'Atrée, Barnevelt & Beverley.

les ardeurs de la Canicule, ſon ame & ſon intelligence lui paroiſſoient uſées, & qu'il ne pouvoit alors ni faire une action de vigueur, ni travailler à l'Eſprit des Loix. Henri III. aux approches de l'hiver renvoyoit ſes mignons, s'appliquoit aux affaires; & Paris étonné retrouvoit ſon roi (*a*).

(*a*) M. de Saint-Lambert, qui paroît avoir étudié profondément l'homme phyſique, dans une note de ſon *Poème des Saiſons*, obſerve d'après pluſieurs autorités reſpectables, que des grands crimes dont l'hiſtoire fait mention, la plupart

Le principal objet de l'attention des législateurs en mo-

---

ont été commis dans le temps des fortes gelées.

» Alors, dit ce Philosophe sensi-
» ble, les fibres raccourcies & plus
» arrosées d'esprits & de sang dans
» l'étendue qui leur reste, ont plus
» de force & de ressort : l'ame agit
» plus sur elle-même, & les pen-
» sées ont plus de suite & de pro-
» fondeur : alors on se trouve plus
» disposé à la colère, à la vengean-
» ce, à la haîne & à tous ces crimes
» atroces, dont l'homme foible ou
» heureux n'est jamais capable «.

Voilà de quelle façon ont observé des hommes, tels que Pythagore, Tacite, Montagne & le Président

rale doit regarder la diverſité des tempéraments (*a*) : il eſt certain que les paſſions qui naiſſent d'une combinaiſon particuliere des principes dont le

---

de Monteſquieu : par-là on lie la Phyſique à la Morale, & on fait ſervir au bonheur de la terre les ſpéculations ſtériles des Académies.

(*a*) Les gens de goût ſentent aſſez qu'un Diſcours Philoſophique de la nature de celui-ci, n'étant qu'une ſérie de faits liés entr'eux par des idées neuves ou utiles, ne peut comporter cette unité dramatique qu'on exige d'un diſcours d'apparat, qui ne roulant que ſur un ſeul objet ſe trouve ſi aiſément lié par des phraſes.

corps eſt compoſé, ſont de la plus grande activité, & ſubjuguent tôt ou tard l'entendement; quand le tempérament eſt bien dirigé, l'homme eſt un héros; mais auſſi quand il eſt vicieux, il devient un monſtre: le miſantrope qui propoſe alors le couteau d'Origène pour éteindre une paſſion fondamentale; n'eſt qu'un empyrique parmi les Médecins de l'ame; il ne ſçait pas que le tempérament tient à l'organiſation, comme le tiſſu fibrillaire qui en eſt le ſiége, & qu'on ne peut le détruire ſans

détruire la machine elle-même.

Hyppocrate, Sydenham & Boerhaave, établiſſent quatre tempéraments primitifs, ſur leſquels doivent repoſer les principes de la morale de l'homme phyſique.

L'homme phlegmatique dont les fibres ſont ſans ceſſe abreuvées par une ſéroſité qui leur ôte leur reſſort, avec ſes organes délicats, ſon imagination froide, & ſon ame ſans énergie, eſt l'enfant, ou, ſi l'on veut, le vieillard de la Nature.

Un tel être n'éclaire le monde, ni ne le bouleverse ; comme il a rarement une ame à lui, il faut l'empêcher de s'isoler, l'entourer d'hommes actifs qui lui donnent un caractère, & vivifient ainsi, pour la société, l'automate de la Nature.

Ce principe de l'organisation & de la vie, qu'on peut appeller le feu élémentaire, est d'ordinaire très-foible dans l'homme phlegmatique ; il conviendroit donc de remonter sa machine par l'usage de ces aliments pleins de sucs & de ces boissons

boiſſons ignées qui procurent de la tenſion aux nerfs, de la rapidité aux fluides, & des eſprits générateurs au cerveau; ce qui tue l'homme à imagination ardente, ſerviroit alors à multiplier l'exiſtence de l'homme phlegmatique : & voilà comme la morale, à l'exemple de la Médecine, tire des remèdes du ſein même des poiſons.

L'organiſation du mélancolique n'eſt peut-être pas dans la Nature; c'eſt un eſpèce de tempérament factice, né d'une vie ſédentaire, de l'éloignement de

la ſociété & quelquefois de l'abus des plaiſirs, qui ſe manifeſte d'ordinaire vers l'âge de trente ans, & qui conduit par une vie malheureuſe à une mort prématurée, & ſouvent au ſuicide (*a*).

(*a*) Un Naturaliſte moderne qui a travaillé ſur la génération, prétend qu'on ne trouve guères les mélancoliques dans les petites villes, encore moins dans les campagnes; mais il en a rencontré à chaque pas dans ces capitales de l'Europe, où les hommes, preſſés étroitement les uns contre les autres, ſemblent ſe diſputer l'air qu'ils reſpirent: — Il eſt bien ſingulier que des hommes,

Un homme d'une telle conſtitution eſt naturellement porté à la rêverie ; ſon imagination ſe concentre ſur un objet & l'épuiſe : lui ſeul peut concevoir ces haînes réfléchies, qui conduiſent à des crimes qui étonnent la Nature : & l'Hiſtoire, en effet, a rangé dans la claſſe des mélancoliques Atrée, Tibère, & cette Marie de Médicis, qui fit ſigner à Charles IX. le maſſacre de la Saint-Barthélemi.

---

ennemis de la ſociété, ne puiſſent vivre que dans les grandes ſociétés.

Quand on réfléchit ſur les déſordres que cet affreux tempérament a fait naître, on eſt tenté de s'indigner contre la nature humaine ; le mélancolique porte tout à l'excès, & ſur-tout la dépravation : s'il eſt né ambitieux, il ſera régicide comme Cromwel ; s'il eſt amoureux & jaloux, il fera boire le ſang de ſon rival à ſa maitreſſe ; s'il écrit contre les Philoſophes, il fera l'apologie de l'aſſaſſinat juridique des Calas & du maſſacre d'Irlande.

Il eſt donc de la derniere

importance pour la ſûreté des Etats que les Médecins & les Moraliſtes ſe réuniſſent, pour affoiblir dans les citoyens malheureuſement organiſés le poiſon lent de la mélancolie : leur imagination a beſoin non de grands ſpectacles, mais de ſpectacles variés ; il faut ſubſtituer à la doctrine attrabilaire, qu'ils ont adoptée, la morale douce & riante de la Nature ; le cénobiſme ſur-tout doit leur être interdit, à moins que leur état ne ſoit déſeſpéré ; car alors il peut être utile à la ſociété qu'ils entrent tout vi-

vants dans la tombe ; comme il eſt bon qu'un peſtiféré ſe tue pour ſauver la vie à cent mille hommes.

L'être le plus ſocial eſt ſans doute celui qui a un tempérament ſanguin : cette chaleur douce qui circule avec ſon ſang dans ſes veines, cette vive ſenſibilité que produit en lui l'abondance du phlogiſtique, cette gaieté charmante que fait naître le libre uſage de tous ſes organes, tout concourt à augmenter l'aménité de ſon commerce ; mais comme tant de qualités phyſiques ſont tou-

jours réunies à l'inconſtance, le moraliſte ne doit point ſe laiſſer impoſer par cette apparence brillante; & ſous le marbre extérieur du tombeau, il doit preſſentir le vuide qu'il renferme

Il eſt certain que l'homme ſanguin n'a d'ordinaire que les idées du moment; ſans ceſſe entraîné par le flux & le reflux des paſſions contraires, tous les grands ſpectacles gliſſent ſur lui, & ne font qu'effleurer la ſuperficie de ſon ame; incapable également de grands crimes & de grandes vertus, il

acquiert l'amitié plutôt que l'eſtime de tout ce qui l'environne, & meurt enfin regretté, mais ſans faire époque.

Pour que cet être ſenſible, mais léger, fût le modèle des peres & le héros de l'amitié ou du patriotiſme, il ſuffiroit donc de fixer toutes les facultés de ſon ame par une paſſion dominante : donnez-lui un caractère, & il deviendra le chef-d'œuvre de la Nature.

L'homme bilieux ſe fait tout ſeul : né avec un tempérament

vigoureux & une tête fortement organisée, il imprime néceſſairement à tout ce qu'il fait un grand caractère : ſon ambition eſt celle de Mahomet, ſon patriotiſme celui de Caton, & ſa haîne celle de Coriolan.

Quand il aime, il a tout le délire des Sappho ; l'objet aimé & ſon cœur ſont les ſeuls êtres qui exiſtent dans la Nature, & le reſte de l'univers s'anéantit devant lui.

S'il écrit, ſes ouvrages ſont profondément penſés ; il épuiſe ſon ſujet, & lui ſeul ou-

vre & ferme la carriere (*a*).

Voilà l'homme ſur lequel la loi doit veiller ſans ceſſe ; comme ſon eſprit n'eſt point fait

---

(*a*) Les oracles de l'ancienne Médecine ont obſervé que les plus célèbres athlètes de la Grèce furent bilieux : l'hiſtoire fait la même remarque de quelques-uns de ces Philoſophes qui ont fait ſecte : cependant il n'y a rien de commun entre la bile & la gymnaſtique ou l'art de faire des ſyſtêmes : ce n'eſt donc que par la vigueur des organes, que ſuppoſe la bile, qu'il ſe trouve quelque rapport entre Milon qui tue un taureau d'un coup de poing, & Newton qui indique aux planètes l'ellipſe où elles doivent faire leur cours.

pour le repos, il faut que ce ſoit elle qui fourniſſe de l'aliment à ſon activité : le génie réunit deux hommes bilieux tels que Cromwel & Marc-Aurele, il n'y a que la morale qui les ſépare.

Il ſuit de ces obſervations Philoſophiques, qu'on pourroit faire un code moral, diviſé ſuivant l'échelle graduée des tempéraments.

Le citoyen apprendroit par ce code à ſe donner un caractère, ou à diriger celui qu'il a, ſur le plan de la vertu.

Perſuadé que le premier be-

ſoin de l'homme eſt l'homme même, il regarderoit le pacte social comme une loi ſacrée de la Nature.

Il ſçauroit que la baſe de toute légiſlation eſt l'utilité particuliere de chaque individu; mais il diſtingueroit avec ſoin cet intérêt aveugle & momentané qui ne procure que des jouiſſances deſtructives, de cet intérêt éclairé & permanent qui conduit au bonheur par des ſacrifices.

En réfléchiſſant ſur ce code, il apprendroit que l'héroïſme de la vertu conſiſte à exiger

peu des hommes, & à leur faire tout le bien possible ; à ambitionner la gloire de faire à la fois des heureux & des ingrats.

Il simplifieroit les principes de ses devoirs, & reconnoîtroit que toutes les vertus humaines reposent sur la double base de la justice & de la tempérance : la tempérance qui nous fait abstenir de ce qui peut nuire aux autres & à nous-mêmes : la justice qui nous porte à faire jouir chacun de l'être & du bien-être (*a*).

(*a*) On compte d'ordinaire quatre

Ce code, s'il étoit bien fait, préviendroit en quelques pays les difficultés inombrables que les têtes mal-organiſées ont fait naître de tout temps contre la morale ; il prêteroit des armes pour couper à la fois toutes les têtes de l'hydre du fanatiſme, & pour rendre

---

Vertus primitives ; mais pourquoi mettre en ce rang la Force qui ne ſe donne point, & la Prudence qui n'eſt point diſtinguée de la Raiſon? Le nombre de quatre eſt-il ſacré pour nos Moraliſtes, comme celui de trois l'étoit pour les Diſciples de Pythagore?

inutiles les cent mille bras du deſpotiſme ; il ſe liroit avec fruit à Londres, à la Mecque & à Iſpahan ; & le ſeul culte qui aie ſa racine dans le ciel y reconnoîtroit ſes principes, en même-temps que les Orphée, les Numa & les Zoroaſtre, y puiſeroient les dogmes ſacrés de la Nature.

Me ſera-t-il permis en finiſſant ce Diſcours, de faire connoître dans quelles diſpoſitions il a été écrit, ainſi que mes autres ouvrages, & dans quel eſprit il faut les lire.

La Nature m'a fait auſſi pa-

cifique que Socrate ; jamais ma plume n'a flétri les hommes, ni attaqué les vérités éternelles de la morale ; il n'y a point de liens ſacrés que je n'aye tenté de reſſerrer : j'ai ſçu reſpecter juſqu'à ces erreurs douces qui bleſſent, il eſt vrai, l'œil ſévère du Philoſophe ; mais qui peuvent contribuer au bonheur du vulgaire des hommes.

Quand j'ai parlé de Dieu & de notre immortalité, je me ſuis exprimé avec vigueur, & ma plume s'eſt trouvé quelqu'énergie ; lorſque j'ai preſ-

ſenti dans l'Hiſtoire de la Nature quelque vérité inconnue, j'ai adopté le ſcepticiſme, & je n'ai demandé que lui à mes Lecteurs.

S'il m'étoit échappé, dans mes ouvrages, quelque principe qui pût contriſter une ame ſenſible & honnête, je le déſavoue hautement; & je prie qu'on pardonne aux erreurs de mon eſprit, en faveur de la pureté de mon cœur.

Je n'aſpire point à la gloire d'Eroſtrate; une ſeule larme que j'aurois fait verſer à un Lecteur ſenſible, un ſeul re-

mord que j'aurois arraché à l'ennemi de la morale ; voilà le but de mes travaux & leur récompenſe.



DE



DE LA PHILOSOPHIE DE LA NATURE.

SECONDE PARTIE DU LIVRE III.

DU CORPS HUMAIN.

Je vais traiter du Corps Humain : ainſi j'examinerai ce qui conſtitue la beauté ; comment la Nature ſe varie dans les diverſes claſſes d'êtres in-

telligents répandus ſur la terre, & ce que les hommes ont fait pour dégrader l'ouvrage de la Nature.

Je rechercherai comment on peut travailler à la perfection de ſon être phyſique, augmenter ſa vigueur, entretenir ſa ſanté, & reculer, autant qu'il eſt en nous, le terme fatal de ſa deſtruction.

Puiſque l'homme paroît un être mixte, il a des perfections qui tiennent à la fois au corps & à l'intelligence : telles ſont celles qui dérivent des principes ſur les mœurs : principes admirables, qui ajoutent le charme de l'intérêt à celui de la beauté, qui n'apprennent à s'abſtenir que pour multiplier les plaiſirs de la jouiſſance ; & contre leſquels l'homme dépravé ne reclame, que parce que la Nature lui a défendu d'être heureux.

Il eſt encore d'autres perfections phyſico-morales, telles que le courage, la patience, &c, que j'ai en vue d'examiner : ces objets ont toujours une face nouvelle pour qui les conſidere, non avec le microſcope du vulgaire des Naturaliſtes, mais avec les yeux de la Nature.

Enfin les hommes ſe ſont faits des perfections de préjugé qui dépendent des beſoins factices de la ſociété, de la diverſité du climat qui les a vu naître, des lumieres de leurs Légiſlateurs, & ſouvent de leurs caprices. L'honneur, les avantages qu'on retire de la nobleſſe, de l'opulence, &c. Toutes ces perfections émanent plutôt du rafinement des hommes policés, que des loix invariables de la Nature ; peut-être auſſi ne fait-on par-là que dégrader l'être qu'on veut relever au-

delà de ſa juſte hauteur ; comme les Artiſtes blaſés, qui ont voulu créer un nouvel ordre compoſite, ont dégradé l'Architecture.

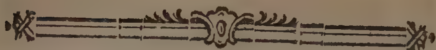
Ces réflexions philoſophiques ſur la beauté naturelle & ſur la beauté de convention, conduiſent à diſcuter quelle eſt celle que nous avons le droit d'altérer, & ſi nous avons le pouvoir légitime de nous retrancher nous-mêmes de la claſſe des êtres & de faire divorce avec Dieu, l'homme & la Nature.

Cette queſtion importante du Suicide terminera le troiſieme Livre de cet Ouvrage, & completera ainſi ce qui regarde les devoirs de l'homme envers lui-même.

Parmi les recherches d'une utilité généralement reconnue où m'a entraîné le ſujet que je traite, il en eſt dont le but ne peut être apperçu que

par ces Lecteurs d'un ordre ſupérieur qui ſont accoutumés à embraſſer d'un coup-d'œil tout l'enſemble d'un grand Ouvrage, & à faire eux-mêmes les Livres qu'ils liſent : tels ſont les queſtions ſur l'analogie entre les Sexes, ſur le mêlange des Eſpèces, &c. Au reſte, les diſcuſſions de ce genre ſeront courtes : dans certaines matieres, dès qu'on eſt entendu, on a tout approfondi.





CHAPITRE I.

De l'origine des Corps animés.

Si jamais les hommes de génie eurent l'occaſion de produire des ſyſtêmes, & les tyrans de l'eſprit humain de perſécuter pour des ſophiſmes, c'eſt lorſque les Philoſophes ſe demanderent d'où viennent les êtres ſenſibles : les uns dirent que le cahos s'étoit débrouillé ; mais le cahos des Mythologiſtes n'a jamais été que dans la tête des hommes qui déraiſonnent ; d'autres plus éclairés ont voulu décompoſer la matiere pour trouver les éléments primitifs qui

ont ſervi à la génération univerſelle; mais a-t-on réellement trouvé le corps ſimple qui eſt le principe des mixtes, & dans lequel ils ſe réſolvent? Si cette découverte avoit été faite, le grand voile qui couvre l'eſſence des choſes ſeroit déchiré, & l'homme pourroit peut-être créer comme la Nature.

L'embarras des Philoſophes dans tous les ſiecles fut extrême; l'un diſoit: L'air qui nous fait vivre, nous a engendrés; l'autre recouroit au principe humide, c'eſt-à-dire à l'eau; un troiſieme ſoutenoit que notre feu groſſier, qui dévore tout, avoit tout produit. Le Sage rioit de toutes ces déciſions; il ne pouvoit ſe perſuader qu'il eût été originairement Sylphe, Salamandre ou Poiſſon.

Les Dévots aſſuroient que Deucalion avoit réellement métamor-

phoſé les pierres en hommes ; mais on les embarraſſoit beaucoup quand on leur demandoit qui avoit fait Deucalion.

Un des Philoſophes qui a le plus mérité du genre humain, rêva enfin que des points ſans étendue, avoient formé l'étendue ; mais depuis que les Sçavants ne ſont plus ſectaires, on a abandonné le point Mathématique de Leibnitz, ſes viſions & ſes monades.

Au milieu de toutes ces diſputes, qui tourmentoient beaucoup les Sophiſtes, mais qui n'éclairoient perſonne, Moyſe eſt venu ; il a dit : *Tout a été créé il y a un petit nombre de ſiecles*, & le nœud gordien a été coupé.

Cependant il ne m'eſt pas défendu de rechercher parmi les erreurs des Philoſophes quelle eſt celle qui fa-

tisfait davantage l'eſprit humain. Deſcartes, le ſiecle dernier, ſubſtitua aux principes reçus de ſon temps, ſa matiere ſubtile, ſa matiere cannelée & ſes cubes : cependant l'homme de bien ne fut point allarmé de le voir créer un autre monde que celui de la Géneſe : c'eſt que les eſprits droits n'intéreſſent jamais la Religion dans les recherches d'Hiſtoire Naturelle.





ARTICLE PREMIER.

Erreurs anciennes & modernes ſur les êtres élémentaires.

QUAND un Obſervateur veut ſurprendre la Nature dans le myſtère de la génération des êtres, il ne rencontre qu'un abyſme dont ſon œil même frémit de meſurer la profondeur; il faudroit, en effet, pour y réuſſir, qu'il décompoſât la matiere juſqu'à ce qu'il parvînt aux éléments qui conſtituent ſon eſſence; & ſoit faute d'yeux, ſoit faute d'inſtruments, il ſe trouve arrêté dès les premiers pas.

La matiere eſt diviſible juſqu'à un point qui peut pour nous être égal à

l'infini : un ſeul des calculs de Leuwenhoeck ſuffira pour porter cette vérité à la démonſtration : on a compté dans la femelle d'un poiſſon de mer, que les Anglois nomment Yack, 9, 334, 000 œufs, & pour féconder chacun de ſes œufs, il faut au mâle dix mille animaux ſpermatiques ; ainſi il s'enſuit qu'un ſeul Yack mâle en renferme dans ſa ſemence 90, 334, 000, 000 ; c'eſt-à-dire, au moins quatre-vingt fois plus de poiſſons qu'il n'y a d'hommes vivants ſur la ſurface de la terre (*a*). Qu'on juge par-là de la pro-

---

(*a*) On a fait d'autres calculs auſſi étonnants ſur la prodigieuſe diviſibilité de la matiere. — *Muſchenbroeck* a prouvé qu'un grain d'or pouvoit acquérir une ſuperficie de trois pieds en quarré, & ſe partager ſous les inſtruments de nos Artiſtes en 1, 399,

digieuſe fineſſe des ouvrages de la Nature ; le Mathématicien Baker les compara un jour à des chefs-

---

680, 000, parties. — Mais les inſtruments de nos Artiſtes ne ſont pas ceux de la Nature, & un autre calcul en fera la preuve. — Faites diſſoudre un grain de cuivre jaune dans de l'eſprit volatil de ſel ammoniac : après la diſſolution le diſſolvant deviendra azuré : ſi vous le jettez alors dans un cylindre de verre, haut de quarante pouces & de cinq de diametre, & qui par conſéquent étant plein d'eau contiendroit 785 pouces d'eau ; toute cette liqueur deviendra ſenſiblement colorée, & il n'y en aura aucune particule qui ne contienne du cuivre, ce qu'on reconnoîtra aiſément à la ſenſation qu'excitera ſur l'organe du goût, la goutte la plus imperceptible de ce fluide placé ſur la langue ; or un pouce cubique d'eſpace peut contenir un million de grains de ſable aſſez gros : ainſi le cylindre de verre & par conſéquent le grain de métal ſe partage en 785, 000, 000 de

d'œuvres de la patience & de l'induſtrie humaine : c'étoient une chaîne d'or composée de deux cents anneaux, qu'on avoit faite ſi légère, qu'elle étoit traînée par une mouche ; une autre de cuivre, ayant le même nombre de chaînons, qui avec ſon crochet, ſon cadenat & ſa clef ne peſoit pas un grain ; enfin, une table, un buffet, un miroir, douze chaiſes & trois figures qu'on renfermoit dans un noyau de ceriſe (*a*).

---

parties ; on ſent aſſez que cette diviſion eſt encore très-foible, qu'on peut allonger le cylindre, porter à un plus grand point de ténuité l'eſpace qu'il renferme, & laiſſer étendre à l'imagination ce procédé chymique ſans tomber dans le paradoxe.

(*a*) De nos jours un Artiſte de Londres a exécuté un monument non moins étonnant de l'induſtrie humaine : c'eſt un Vaiſſeau de Guerre en or, qui n'a qu'un pouce

Tous ces ouvrages préſentés au microſcope, parurent difformes & monſtrueux : tandis que les cent ſoixante

---

& cinq huitiemes : on y voit une batterie de dix-huit canons d'or à bouches d'argent, des ancres d'acier garnis d'or avec des anneaux d'argent, des voiles, des mâts, des vergues, des cordages & un gouvernail d'or, &c. *Voyez* Journal Encyclopédique, Janvier 1772.

Les Anciens, au reſte, ne le cédent point en ce genre de travail à nos Méchaniciens ; Elien parle d'un Callicrate de Lacédémone, qui écrivit en lettres d'or un Diſtique Elégiaque ſur un grain de ſéſame. *Hiſt. Div. Lib. I, Cap. XVII.* & Pline d'un Théodore de Samos, qui avoit fait en bronze ſa propre Statue parfaitement reſſemblante, qui tenoit de la main droite un livre, & de la gauche un char à quatre chevaux, le tout d'une telle petiteſſe qu'une mouche de bronze, faite par le même Sculpteur, couvroit le char & le cocher. *Hiſt. Natur. Lib. I, Cap. VIII.*

globules de ſang obſervés par Jurin, dans l'étendue d'une ligne, étoient du poli le plus achevé, & qu'on voyoit le parallélisme le plus exact dans les quatorze mille miroirs que la lentille de Hoock a trouvé ſur l'œil d'un bourdon.

Les Anciens qui ne connoiſſoient pas le microſcope, étoient bien plus éloignés que nous du point où l'on peut deviner le ſecret de la génération des êtres. Il n'y avoit que leur imagination qui pût pénétrer dans ce monde inviſible ; mais les Sages s'en défioient, & reſtoient dans le ſcepticiſme ; en effet pour étudier la Nature, l'imagination ne vaut pas un microſcope.

A Dieu ne plaiſe cependant que je conclue de toutes ces obſervations que la matiere ſoit phyſiquement diviſible à l'infini, & que dans

la Nature il n'y ait point d'éléments : cette hypothèſe, née du délire philoſophique des Géomètres, ſe ſoutint le ſiecle dernier, par de frivoles calculs d'algébre, & aujourd'hui ſe trouve renverſée par ceux de la raiſon : je demande aux ſucceſſeurs des L'Hôpital & des Bernouilli, ce que c'eſt que l'infini ? s'il eſt poſſible qu'il s'éleve au quarré ou au cube, comme le fini ? ſi une grandeur infinie admet un ſeul terme dans ſes principes (*a*) ? Oui, la ma-

(*a*) Les preuves de cette théorie, qui ſont appuyées ſur la Géométrie, ne ſont pas plus exactes que celles qui ſont fondées ſur l'Algébre : le point, la ligne & la ſurface ſur leſquels opérent les Mathématiciens ſont des êtres imaginaires, & des calculs faits ſur des grandeurs impoſſibles, ne peuvent ſervir à démontrer un principe impoſſible.

tiere a un terme qui échappe, il eſt vrai, à nos microſcopes, mais qui exiſte réellement : ſi elle n'en avoit point, l'étendue ſeroit Dieu, ce qui ſeroit un blaſphême, & chaque partie de cette étendue qui eſt ſuſceptible d'être diviſée à l'infini, ſeroit auſſi Dieu, ce qui eſt à la fois un blaſphême & une abſurdité.

Il y a donc des éléments, mais quels ſont-ils ? La matiere eſt-elle originairement homogêne, ou bien y a-t-il des corps eſſentiellement différens ? & les claſſes dans leſquelles les Naturaliſtes partagent les êtres, ſont-elles l'ouvrage de la Nature ?

Les Philoſophes qui ont prétendu que ces premiers principes devoient être parfaitement durs & immobiles, n'en ont-ils pas fait des êtres Métaphyſiques ? Il n'y a pas plus de

corps parfaitement durs que de corps parfaitement élaſtiques, le repos parfait eſt impoſſible; un corps dur & immobile n'exiſte que dans les romans de Deſcartes, & non dans la Nature.

Un Philoſophe démontra, il y a trois mille ans, que l'élément principe devoit être fluide, & cette vérité a conduit à une conſéquence abſurde; Thalès chez les anciens, Boyle, Eller & Vanhelmont chez les modernes, en ont conclu que l'eau étoit le premier principe des corps: mais l'eau n'eſt pas le premier des fluides, il en admet même deux autres dans ſa compoſition; c'eſt l'air & le phlogiſtique.

L'idée ſinguliere que l'eau dans l'univers a tout fait, eſt cependant une des plus ingénieuſes rêveries qui aye occupé le loiſir des Philo-

ſophes ; on n'en donnera point la grande preuve de Thalès, qui eſt qu'Homere a dit que l'Océan eſt le Pere des Dieux & des Hommes ; car un raiſonnement & une expérience, valent mieux, en Phyſique, que l'autorité des vingt-quatre chants de l'Iliade.

Mais d'abord, n'étoit-il pas pardonnable aux Anciens qui n'avoient point nos inſtruments, & qui n'avoient pas acheté, par pluſieurs ſiecles d'erreurs, le droit d'arriver à la vérité ; ne leur étoit-il pas pardonnable, dis-je, de faire de l'eau le premier agent de la Nature ?

L'eau paroît un fluide ſimple & homogêne à ceux qui ne ſçavent pas en tirer l'air & le phlogiſtique qui y ſont renfermés.

Elle entretient la vie des animaux, en ſervant de véhicule à

leurs aliments, & en faiſant circuler le ſang qui eſt le principe de la vie.

Elle fait naître, nourrit, & multiplie les végétaux.

En faiſant fermenter divers corps dans le ſein de la terre, elle produit les foſſiles ?

Puiſqu'il étoit démontré que l'eau nourrit tout, l'analogie ne conduiſoit-elle pas à penſer qu'elle produit tont ? Pourquoi détruire le ſublime des opérations de la Nature, en les rendant compliquées ; pourquoi créer deux mobiles pour faire mouvoir la grande machine de l'univers ?

Cependant la Chymie & la Raiſon démontrent aujourd'hui la fauſſeté de ce ſyſtême : ce qui ne doit pas nous donner du mépris pour les idées des Anciens ; mais nous in-

ſpirer de la défiance pour les nôtres.

Une des hypothèſes les plus évidemment abſurdes que la Philoſophie aye produite ſur les premiers éléments de la matiere, eſt celle de Pythagore. Ce Sage, qui aimoit beaucoup à calculer, tiroit de la ſcience des nombres l'origine de l'univers (*a*). Si l'on eſt curieux de voir comment il s'y prenoit pour donner à cette rêverie métaphyſique un air de vraiſemblance, on peut conſulter Alcmæon, dont un Sçavant a réduit la doctrine à quelques ſyllogiſmes. » Ce qui précède les corps » dans l'ordre de la nature, diſoit

---

(*a*) *Pythagoras magno ſtudio circa numeros verſatus eſt adquos & animalium ortus & ſiderum circuitus retulit.* — *Stob. Eclog. lib. I, cap. 2.*

» ce Pythagorien, doît être le prin-
» cipe des corps; or les nombres
» ont précédé, &c; donc, &c. (*a*) «
On ne s'avisa pas de demander au Disciple du Législateur de l'Inde, ce qui pouvoit précéder les corps: ainsi on le laissa tranquille sur la majeure; mais comme on lui contesta la seconde partie de son syllogisme, il la justifia ainsi: » De
» deux choses, la premiere est celle
» qui peut se concevoir sans l'autre,
» quand l'autre au contraire ne peut
» être conçue sans elle; or les nom-
» bres peuvent être conçus indépen-
» damment des corps, mais les corps
» ne peuvent être conçus sans les
» nombres; donc les nombres sont

(*a*) Voyez *Scipio Aquilian. de Placitis Philosoph. ante Aristot.* édit. de Leipsick, donné par Brucker, cap. XX.

» antérieurs aux corps dans l'ordre » de la nature (*a*). « Le grand nom de Pythagore n'autoriſe pas à réfuter ſérieuſement de telles rêveries : on ſent aſſez que l'Arithmétique n'a rien de commun avec l'orbite elliptique des Planetes, & que les êtres ne s'organiſent pas avec une régle de trois.

L'immortel Leibnitz, avec ſes points Mathématiques, a fait de ſon côté une ſecte auſſi durable que celle de Pythagore : pendant longtemps perſonne n'oſa répondre à cet argument, auquel peut ſe réduire tout le ſyſtême de la Monadologie. *Il y a des êtres compoſés & étendus ; donc il y a des êtres ſimples & inétendus.* C'étoit avec le même ſophiſme

---

(*a*) *Scip. Aquil. loc. cit.*

que Defcartes prolongeoit les limites de notre intelligence. *Nous avons*, difoit-il, *l'idée du fini; donc nous avons celle de l'infini.* Il a fallu un demi-fiecle d'erreurs & de réflexions fur les erreurs anciennes, pour répondre au Philofophe de Leypfick & à celui de Stockolm : pour diftinguer les êtres de notre imagination de ceux de la Nature, & pour pulvérifer le fyftême des abftractions, les rêveries métaphyfiques & les monades.

Un admirateur de Leibnitz, qui vouloit concilier ce grand homme & la Raifon, a dit que les premiers éléments des corps devoient être fimples & matériels, mais inétendus & privés des forces de la perception & de l'activité des monades (*a*) :

(*a*) Differtation de M. Eller; dans les

comme ſi on pouvoit concevoir la matiere ſans étendue, comme ſi des éléments ſans activité pouvoient jouer quelque rôle ſur la ſcène de la Nature.

Le célèbre Mathématicien Euler conſtruit, de ſon côté, le monde avec deux matieres, d'une nature différente; l'une fournit l'étoffe à tous les corps ſenſibles, & ſes particules ſurpaſſent de beaucoup l'or en denſité; l'autre eſt un fluide rare, qui ſemble conſtituer l'intervalle entre ce qui eſt corps, & ce qui ne l'eſt pas: c'eſt l'éther, le principe de la génération, ſuivant ce Géomètre (*a*); mais qu'eſt-ce qu'une

---

Mém. de l'Acad. de Berlin, pour l'année 1746.

(*b*) Mémoires de l'Académie de Berlin, ann. 1755.

matiere morte & paſſive, qui fournit l'étoffe aux êtres organiſés ? Qu'eſt-ce qu'un éther qui n'eſt ni eſprit, ni matiere, & avec lequel on crée l'eſprit & la matiere ? Au reſte, ce ſont des calculs inſidieux qui ont conduit notre Navigateur-Géomètre dans les terres Auſtrales de l'Ontologie.

C'étoit probablement dans le même moule où Pythagore avoit jetté ſes nombres, & Leibnitz ſes monades, que le ſubtil Cudworth créa ſes natures plaſtiques : » Prenez & liſez, diſoit le Théologien » de Cambridge ; voici une idée ſi » ſimple ſur le ſyſtême intellectuel » de l'univers, que je l'ai miſe en » deux volumes *in-folio* ; une na» ture plaſtique eſt une ſubſtance » immatérielle, qui n'agit, ni ne » ſent, ni ne végète, ni ne raiſon-

» ne : mais par une merveille ſin-
» guliere, elle donne à tous les êtres
» les facultés qu'elle n'a pas : le feu
» a la nature plaſtique qui le fait
» agir, la roſe a la ſienne qui la fait
» végéter, & l'homme la ſienne qui
» le fait raiſonner, tant bien que
» mal. — Fort bien, docte Cudworth ; me voilà, grace à votre analyſe, auſſi ignorant que vous ſur les premiers principes des choſes, & je n'ai plus beſoin de lire vos deux *in-folio*.

Les Philoſophes qui ont imaginé que tous les êtres devoient leur production à la combinaiſon d'un peu de matiere active avec la matiere indifférente que vient s'y aſſimiler, ont rendu un peu plus vraiſemblable le roman de la Nature. Willis, de nos jours, a étayé ce ſyſtême de ſes expériences ſur la fermentation ;

alors quelques Sceptiques, voyant qu'il ſe prêtoit à tout, ont ceſſé de douter, & ſont devenus non-ſeulement ſectaires, mais enthouſiaſtes.

Il eſt certain que tous les êtres organiſés recèlent dans leur ſein un eſprit de fermentation ; rendez humide le ſol qui renferme une graine deſtinée à végéter, elle s'atténuera & acquérera la plus grande activité en ſe développant dans le fluide, avec lequel elle s'aſſimile : ce développement n'eſt dû qu'au mouvement fermentatif, & dès qu'il ceſſe, la plante ſe détruit, & la matiere dont elle eſt formée ſemble acquérir, non ſa premiere exiſtence, mais ſa premiere indifférence.

La fermentation ſemble ſi bien la premiere loi de la Nature, que par un procédé Chymique, fondé

ſur elle, nous faiſons végéter juſqu'à des métaux. Qu'on mêle de l'argent & de l'eſprit de nitre avec de l'eau & du mercure, il ſe formera de ce mêlange une végétation artificielle, connue ſous le nom d'*Arbre de Diane*. Les Mémoires de l'Académie des Sciences font mention d'une autre merveille de ce genre; le fer eſt la baſe de cette végétation, & elle imite ſi bien un arbuſte, qu'on y voit, non-ſeulement un tronc, des racines & des branches, mais juſqu'à des feuilles & des fruits *(a)*. Encore un pas de plus, & Fontenelle pouvoit dire des Chymiſtes, *qu'ils avoient pris la Nature ſur le fait*.

(*a*) On peut voir un plus grand détail ſur cette expérience, dans un des Mémoires de l'année 1706.

Je ſuis bien loin de nier que tout ne fermente dans la Nature : cette grande vérité eſt dépoſée dans l'hiſtoire des trois régnes, & dans celle des êtres intermédiaires, qui en rempliſſent les intervalles ; mais je demanderai toujours à Willis quel fut le principe de cette fermentation dans les premiers corps qui s'organiſerent ? Quelles ſont les limites qui ſéparent une matiere active d'une matiere indifférente ? Ce que c'eſt qu'une matiere paſſive, qui n'a d'autre propriété qu'une parfaite indifférence, &c. &c. &c. Ce Philoſophe Anglois ne me répondra point ; ou s'il le fait, j'ai droit de révoquer en doute juſqu'à ſes expériences.

Si avec deux claſſes d'éléments primitifs on ne peut rencontrer la Nature dans la ſimplicité ſublime de

ſes opérations, à plus forte raiſon doit-on ſe défier des Chymiſtes qui en admettent cinq pour la compoſition des corps organiſés ; le mercure, le phlegme, le ſel, le ſoufre & la terre.

Paracelſe, le prince des Chymiſtes du moyen âge, varie beaucoup dans la définition de ces éléments ; il eſt problable que ſous le nom de *mercure* il entendit la partie volatile des corps qui affecte le goût & l'odorat, quand on les analyſe, & ſous celui de *phlegme*, l'eau ou le fluide non-inflammable : pour ſa terre, c'étoit ſans doute ce qui reſte de fixe quand un mixte eſt décompoſé ; il déſignoit ſous le nom de ſoufre, non-ſeulement les matieres ſulphureuſes, mais encore les huiles. Quant à ſon ſel, ſoit qu'il devînt tartareux par

la coction, lixiviel par l'incinération, & acide par la diſtillation; il le reconnoiſſoit toujours pour un être ſimple, qui ne changeoit de forme qu'en s'amalgamant avec des êtres hétérogênes. Au reſte, je n'expoſe mes idées ſur ce ſujet, que comme des conjectures; Paracelſe, comme la plupart des Chymiſtes, avoit un langage hyérogliphique, dont il ne réſervoit l'explication qu'à ſes adeptes; un Naturaliſte, à qui probablement il avoit laiſſé ſa clef, diſoit un jour en voyant un Médecin analyſer une terre imbibée d'eau minérale: » J'y vois les trois autres principes de la Chymie. J'y vois du » ſoufre, quoiqu'il ne s'enflamme » point; j'y vois du ſel, quoiqu'il » ne ſe diſſolve point; j'y vois du » mercure, quoiqu'il ne ſe volatiliſe

» point (*a*). « Quand on voit ainſi, on n'eſt pas fait pour analyſer les corps de la Nature ; mais pour commenter les Centuries de Noſtradamus.

Paracelſe & les Chymiſtes de ſon temps, n'ont créé cette théorie que parce qu'elle étoit le réſultat de leurs expériences : mais ont-ils réuſſi à ſimplifier les êtres, en derniere analyſe ? Leurs cinq éléments ne ſont encore que des compoſés, & leurs réſultats le ſeront toujours, tant qu'ils n'opéreront qu'avec les inſtruments des Artiſtes, & non avec le ſcalpel de la raiſon.

Becher qui, grace aux Commentaires de l'illuſtre Stalh, eſt devenu

(*a*) *Voyez* récit de Slare ſur les Eaux de Pyrmont, pag. 43.

le Descartes de la Chymie, substitua aux principes arbitraires de Paracelse, la terre & l'eau; mais comme avec cette double clef il ne pouvoit ouvrir toutes les portes de la Nature, il divisa la terre primitive en trois terres également élémentaires; la premiere, qu'il nommoit vitrescible, étoit le principe de la dureté des corps; la seconde, qu'il désignoit sous le nom de terre inflammable, étoit le phlogistique; & la troisieme, qu'il appelloit terre mercurielle, servoit, avec les deux autres, à la composition des métaux (*a*). Mais Stalh lui-même, l'enthousiaste de Becher, a jetté des doutes sur l'existence de la terre

---

(*a*) Vid. *Physic. subterr. sect.* 3, *cap.* 2, 3. 4. & 5.

mercurielle (*a*). D'un autre côté, des Physiciens on dit, qu'un élément principe ne pouvoit se diviser en trois terres élémentaires. Enfin, l'eau & la terre ne sont eux-mêmes que des principes du second ordre, & non les premiers agents de la Nature.

Il n'y a plus que le peuple qui reconnoisse quatre éléments essentiellement distingués dans l'eau, l'air, la terre & le feu (*b*). Cette division

---

(*a*) Vid. *Specim. Becherian.*

(*b*) Cette erreur est originairement d'Aristote. La seule réfutation qu'elle méritoit est la plaisanterie de la sçavante Schurmannin, qui écrivit ce Distique au bas de la Physique du Précepteur d'Alexandre :

Cuncta elementa gero ; sum terra, est ossibus ignis ;
Æther inest natibus, vulva ministrat aquam.

ſi commode pour les hommes accoutumés à tout effleurer, mais ſi abſurde aux yeux de l'homme de génie, ne mérite pas d'être examinée par le Philoſophe; ce n'eſt point au peuple qui entend mal, qui ne raiſonne pas, qui ne décompoſe rien, à établir des claſſes dans la Nature, & à former les degrés de la grande échelle des êtres.

Les Philoſophes qui n'ont reconnu qu'un ſeul élément ſont les plus conſéquens de tous; à la tête de ceux qui ont admis ce grand principe, mais qui en ont abuſé, on peut mettre Leucippe, le pere des atômes, qu'Epicure immortaliſa par ſes ſophiſmes, & Lucrèce par ſes vers; ces hommes célèbres bâtirent les mondes, formerent les êtres intelligens & créérent les Dieux mêmes avec ces corpuſcules; l'idée étoit grande,

mais le Coloſſe d'or ne ſe trouva avoir que des pieds d'argile.

Qu'eſt-ce que des molécules qui n'ont d'autres qualités que la figure & le tranſport local, & qui compoſent l'eſſence de la divinité?

Comment a-t-on pu déſigner Dieu par un réſeau délié & terminé par un ſimple trait, comme les figures monogrammes ?

A-t-on quelque idée du mouvement des atômes dans un vuide infini, où il n'y a ni centre, ni circonférence?

Comment deux atômes inſenſibles, peuvent-ils, en ſe courbant, former un être ſenſible, &c ? — Pour admettre la Doctrine de Leucippe & d'Epicure, il faut dévorer toutes ces abſurdités : délire qu'on tolere tout au plus dans l'homme de génie qui crée des ſyſtêmes, & non

dans l'eſprit étroit qui ſe contente de les adopter.

D'ingénieux modernes ont tenté de rectifier la doctrine des atômes : tels ont été Gaſſendi, Boerhaave, Newton, Deſaguilliers & Maclaurin. Mais comme tous en font des êtres paſſifs, il eſt évident que ces corpuſcules ne peuvent entrer dans la compoſition des êtres actifs & intelligents.

Le détail des erreurs anciennes & modernes ſur les corps élémentaires, formeroit ſeul un énorme volume ; ce ſeroit d'étranges Mémoires pour la connoiſſance de l'eſprit humain ; mais ils ne devroient point décourager un Obſervateur : je vais donc auſſi haſarder quelques idées ſur ce ſujet, duſſai-je ajoûter de nouvelles pages à cette hiſtoire.



ARTICLE II.

Conjectures ſur l'Elément-principe.

Il eſt bien plus aiſé de dire de l'élément-principe ce qu'il n'eſt pas, que ce qu'il eſt ; nous ſommes donc réduits à des probabilités ; mais les probabilités dans l'Hiſtoire Naturelle ſont plus utiles que la plupart des axiômes en Métaphyſique.

Il me ſemble d'abord qu'il ne peut y avoir qu'un ſeul élément ; car la matiere eſt eſſentiellement la même ; elle ne differe que par les modifications ſans nombre dont elle eſt ſuſceptible ; les divers éléments déſignés par les Philoſophes, n'ont probablement été inventés que pour

fixet dans la mémoire la nomenclature des êtres. Les Naturaliſtes ont fait des claſſes, mais la Nature ne fait peut-être que des individus.

Les Chymiſtes s'accordent aſſez à dire que les premiers éléments de la matiere ſe caractériſent par leur indifférence à s'unir à un corps ou à un autre ; mais cette théorie me paroît mal fondée ; l'acide vitriolique eſt abſolument indifférent pour la formation d'une pyrite, d'un gypſe, ou d'un quartz, puiſqu'il ſe combine auſſi aiſément avec une terre vitrifiable & une terre calcaire, qu'avec des végétaux enfouis : cependant Paracelſe & Vanhelmont ne me feroient pas croire que l'acide vitriolique eſt le principe des corps organiſés (*a*). Cet acide eſt

(*a*) Tel étoit cependant le ſentiment du

composé, & cette considération seule l'empêche de devenir l'agent de la Nature.

Cette remarque doit aussi faire naître de doutes sur un être métaphysique, inventé par les Cabalistes, pour donner aux causes obscures des phénomènes de la génération, une explication encore plus

---

célebre Becker : il en faisoit un acide universel, qui entroit dans la composition de tous les êtres, comme s'il y avoit un acide vraiment isolé & qui subsistât indépendamment des corps ! comme si l'acide vitriolique devoit être l'agent de la nature, plutôt que l'acide marin ! comme si un être que la Chymie décompose & réduit en terre & en eau, étoit assez simple pour entrer dans la constitution primitive de tous les êtres organisés. — Chymistes, étudiés Becker, Staalh, & Boerhaave ; mais ayez le courage de juger ces grands hommes.

obſcure : j'entends cet acide univerſel qui règne aſſez conſtamment dans l'atmoſphere, & qu'ils croyoient le principe général de la production dans les trois règnes de la Nature. Pour rendre plus reſpectable cette idole Philoſophique, ils lui donnerent le titre de Demogorgon; & le peuple, toujours porté à adorer ce qu'il n'entend pas, ſe laiſſa engager par ſon nom ſeul à croire ſon exiſtence.

Au lieu de dire avec les Chymiſtes que l'élément-primitif doit être indifférent à s'unir à un corps ou à un autre, ce qui ſuppoſe une exiſtence de la matiere antérieure aux éléments qui la conſtituent, ne ſeroit-il pas plus exact de dire qu'il doit être indifférent à compoſer un corps ou un autre? Cette propoſition ainſi énoncée ne renferme du moins

aucune contradiction, & peut ſervir à jetter quelques lumieres dans l'abîme de l'eſſence des choſes.

Il me ſemble que l'élément primitif des corps doit encore être ſimple & inacceſſible à toute eſpèce de décompoſition : ce qui ne tend pas à en faire un corps inétendu & parfaitement indiviſible, mais ſeulement un être homogêne : car la Nature a ſes éléments, mais il n'y a que le ſyſtême de Leibnitz qui aye ſes monades.

L'élément-principe doit auſſi être fluide, ce qui eſt une ſuite de ſa grande ténuité ; & qu'on n'objecte pas qu'il n'y a point dans la Nature de fluides ſimples. Il y en a eu néceſſairement dans l'origine des êtres : c'eſt d'abord en fermentant enſemble, enſuite en ſervant, ſoit de véhicule, ſoit de diſſolvant aux corps,

qu'ils ſont devenus compoſés ; ainſi ne jugeons jamais de l'exiſtence primitive des êtres par leur exiſtence actuelle, & ſçachons décompoſer avec l'imaginarion cette chryſalide, pour y trouver à la fois les débris d'un ver & le germe d'un papillon.

Je ſuis tenté de croire encore, que l'élément par ſa nature doit être inaltérable ; les modifications de la matiere varient à chaque inſtant ; les corps mixtes ſe diſſolvent, les êtres ſubiſſent des métamorphoſes, les exiſtences changent ; mais les eſſencès ſont éternelles.

Pour la figure des corps élémentaires, elle eſt inacceſſible à l'inſtrument des Artiſtes, & peut-être même à l'œil de l'imagination : ſi originairement ils formoient une maſſe pleine & ſolide, on peut les conſidérer comme un aſſemblage de

parallélipipèdes égaux, ou comme le résultat de la combinaison des corps réguliers ; tels que les tetraëdes, les exaëdres, les dodecaëdres & les icosaëdres : si, comme il est infiniment plus probable, ils ont toujours fait usage de l'activité qui leur est essentielle, il faut les supposer ronds ; car en multipliant les interstices, on favorise le mouvement.

Il me semble que tous les caractères que je viens de tracer, conviennent au feu élémentaire ; ainsi il est probablement l'être principe qui a servi à la composition des corps : cette hypothèse n'est pas susceptible d'une rigoureuse démonstration, car le sentier qui y mène est à peine frayé, & n'ayant pas pour s'y conduire le bâton de l'expérience, on n'y peut marcher qu'en tâtonnant : cependant cette théorie

eſt appuyée d'une foule de probabilités, & les probabilités ſont à-peu-près l'unique preuve dont on étaye les principes de l'Ontologie.

J'appelle le feu qui ſert à la compoſition des êtres, feu élémentaire, pour le diſtinguer du feu ordinaire qui eſt toujours impregné, plus ou moins, de molécules de matiere, & qui ne s'offre à nos yeux qu'avec l'enveloppe groſſiere qui le défigure. Le feu des rayons du ſoleil eſt le plus pur que l'on connoiſſe, encore ſa ſubſtance eſt-elle probablement altérée par l'athmoſphere qu'il pénètre & par les corps étrangers qui le réfléchiſſent; ainſi il n'y a guère que l'imagination qui puiſſe avoir une idée du feu de la Nature.

Tous les êtres ſont pénétrés du feu élémentaire; peut-être même qu'il exerce ſon activité dans tous

les points de l'eſpace : ſi quelque corps étoit à l'épreuve de ſon action, il ſeroit totalement dépourvu des principes de vie ; ce qui eſt une abſurdité, car il eſt démontré en Philoſophie que le mot de vie eſt ſynonime à celui d'exiſtence (*a*).

Ce feu élémentaire, plus pur dans les animaux que dans les végétaux & les foſſiles, donne du reſſort à leurs nerfs, de l'activité à leurs fibres, & un mouvement rapide aux fluides qui circulent dans leurs canaux ; comme par ſa nature il s'évapore aiſément, les aliments ſont deſtinés à rétablir, & à remonter ainſi toute la machine. Lorſque ce feu étranger ne peut plus s'aſſimiler

(*a*) *Voyez* toute la fin du Tome II, de la Philoſophie de la Nature.

avec la ſubſtance de l'animal, le tout ſe décompoſe, & cette décompoſition dans nos langues ſtériles s'appelle l'anéantiſſement ou la mort.

Si l'on vouloit démonter la machine humaine, & analyſer ce fluide nerveux qui, ſuivant les oracles de la Médecine, avertit le cerveau de toutes nos ſenſations, & devient ainſi le mobile de nos facultés intellectuelles, il ſeroit aiſé de prouver que la matiere mobile qui le compoſe eſt fortement impregnée de ce feu élémentaire; telle ſeroit peut-être l'origine de ces expreſſions: *ame ardente, imagination embrâſée, flamme de génie*, qu'on trouve dans toutes les langues primitives, & qui ne ſont des métaphores que pour l'homme du peuple qui n'eſt pas initié dans les myſteres de la Nature.

Le feu élémentaire eſt l'agent de la Nature ; il tend les reſſorts des ballons élaſtiques dont l'air eſt compoſé , & ſon activité plus ou moins grande ſur cet élément de la ſeconde claſſe en explique la condenſation & la raréfaction. L'air eſt ſi fortement impregné des particules du feu élémentaire , que lorſqu'il ceſſe d'être humide , il ceſſe auſſi d'être conducteur d'électricité ; & en effet c'eſt un corps originairement électrique , comme l'a très-bien prouvé le Phyſicien législateur , de Philadelphie (*a*).

(*a*) L'air ſec ne peut recevoir l'électricité des corps , ni leur donner la ſienne ; autrement aucun corps environné d'air ne pourroit être électriſé poſitivement & négativement : car ſi on eſſayoit de l'électriſer poſitivement , l'air emporteroit auſſi-tôt le ſur-

C'eſt lui qui donne à l'eau ce caractère de fluidité qui la rend propre à développer l'organiſation des végétaux. Sans l'action des molécules ignées, qui ſéparent ſes parties primitives, elle ſe coaguleroit, & ne formeroit plus qu'un froid cryſtal inutile à la génération des êtres.

Sans le feu élémentaire, la terre privée des fluides qui circulent dans ſon ſein, des végétaux qui parent ſa ſurface, & des êtres animés qui

---

plus, ou ſi c'étoit négativement, l'air ſuppléeroit à ce qui manqueroit; ainſi la célebre expérience de Leyde ſeroit impoſſible. — Telle eſt la théorie de ce Franklin, que l'Abbé Nollet a tant critiquée par la ſeule raiſon que lui-même avoit fait un ſyſtême; mais que tous nos bons Phyſiciens adoptent, parce qu'il leur importe fort peu que la vérité leur vienne de Paris ou de Philadelphie?

l'habitent, ne feroit plus que le cahos d'Héfiode, & le tombeau de la Nature.

Les Phyficiens, qui ont fait les plus profondes recherches fur l'élément du fecond ordre, qu'on appelle terre primitive, s'accordent à donner ce titre au verre. Il réfulte des principes de Stalh, de la Lithogeognefie de Pott & de l'Hiftoire Naturelle de Buffon, que ce corps eft la véritable terre élémentaire, & que tous les mixtes ne font qu'un verre déguifé : or il n'y a peut-être point fur ce globe d'être plus impregné de matiere ignée que le verre (*a*). On feroit tenté de croire

(*a*) J'ai fait l'expérience de Leyde avec une bouteille de dix lignes feulement de diamètre, dont la partie fulminante ne pefoit fûrement pas deux grains ; le feu

que le feu électrique fait partie de ſon eſſence : *Je conjecture*, dit le Deſcartes de l'Electricité, *que ſi on trouvoit le moyen de l'en retirer, il ceſſeroit d'être verre* (*a*) ; *on épuiſeroit la ſubſtance, & le mode ſeroit anéanti.*

La plus parfaite des pierres vitrées eſt, ſans doute, le diamant, qui expoſé le jour au ſoleil étincelle dans l'ombre de la nuit ; brille lors même qu'il eſt brut quand on le rougit au feu, & devient par le ſimple frottement le plus beau des

---

électrique qui réſidoit dans ce petit eſpace étoit cependant en telle quantité, qu'un gros moineau que j'expoſai à la commotion fut tué d'un ſeul coup.

(*a*) Expér. ſur l'Electricité faite à Philadelphie, par Franklin, Tom. I, Lettr. V, édit. deM. Dalibard.

phoſphores (*a*) : il recèle probablement dans ſon ſein encore plus de feu élémentaire que le verre, & le Naturaliſte n'a pas beſoin pour en être convaincu des inſtruments qui le décompoſent.

Le peuple des Phyſiciens a dit pendant long-temps, & le peuple des gens du monde a répété, que le diamant étant le plus parfait des verres, étoit apyre, c'eſt-à-dire inaltérable au feu le plus actif : cependant les hommes de goût, qui obſervent, trouvoient fort ſingulier qu'il y eût un corps inacceſſible à toute eſpèce de décompoſition, & que ce corps impregné de feu,

(*a*) *Voyez* Leſſer. Lithothéologie, p. 308, & Mém. de l'Acad. des Sciences, an. 1707 & 1735.

ne tendît pas à ſe réunir à ſon principe ; mais heureuſement l'expérience vint renverſer le ſyſtême, comme cela arrive toujours. L'Empereur François premier, fit mettre des diamants dans un creuſet, & après vingt-quatre heures d'un feu très-violent, ces pierres précieuſes furent totalement diſſipées & volatiliſées (*a*). Le rubis, il eſt vrai, réſiſta à cette épreuve violente, & ne perdit rien de ſa forme, de ſa couleur & de ſon poids ; mais on ſçait que le dernier des Médicis, qui fut Grand-Duc de Toſcane,

(*a*) Dans le moment où l'on imprime cet Ouvrage, de bons Chymiſtes répètent à Paris la belle expérience de l'Empereur François I, & la vieille erreur qui ſuppoſoit le diamant apyre ne ſubſiſte plus, même parmi les gens du monde.

en ayant exposé un au miroir ardent de Tschirnaus, il se couvrit d'une espèce de graisse, laissa échapper quelques bulles, & se fondit au bout de quelques secondes. Il n'y a donc rien d'apyre sur la terre, & il faut reléguer les rêveries des Physiciens, sur ce sujet, avec l'ancienne fable de la Salamandre.

Ce n'est point dans un écrit de la nature de celui-ci qu'il faut s'étendre sur des principes assez étrangers à la morale de l'homme, & qui font d'un Livre un ouvrage singulier, sans en faire un ouvrage utile. Aussi je prie de regarder mes conjectures comme les plus vraisemblables, jusqu'à ce qu'il en vienne de plus heureuses qui les fasse oublier ; car dans une pareille matiere, on ne raisonnera jamais que par conjectures.



ARTICLE III.

Digreſſion ſur le Manuſcrit de la Théorie de l'Univers.

Un autre motif m'engage à borner mes détails ſur l'élément-principe ; un Homme de Lettres de mes amis (*a*), s'eſt rencontré avec moi dans le ſyſtême du feu élémentaire, & il a fait un ouvrage ſur ce ſujet,

(*a*) H. OP, D. L. P. Auteur d'un Ouvrage déja connu & eſtimé, qui vit dans une tranquille obſcurité, loin des villes & des Académies, étudiant la Nature plus que les Livres, & ſe rendant utile aux hommes, ſans rechercher leur eſtime & ſans la mépriſer.

deſtiné à faire la plus grande ſenſation : car c'eſt le fruit de quinze ans de recherches, de raiſonnemens & d'expériences; ſon Livre deviendra donc la baſe de ce Volume, & les hommes droits ne me jugeront qu'après l'avoir jugé; — ce qui me promet quelqu'indulgence.

Ce Livre a pour titre *Théorie de l'Univers*; ce n'eſt point à l'amitié à prévenir ſur la grandeur de ſon plan & ſur l'intérêt de ſes détails : je me contenterai d'obſerver que l'Auteur préſente ſon ſyſtême avec toutes les preuves Phyſiques, & cependant tout le ſcepticiſme qui peut le faire adopter.

Il a cru devoir remonter à l'eſſence de la matiere & au principe du mouvement, & ſi ſes conjectures ſur leur identité ſont vraies, il a ſimplifié les loix du Monde, &

ôté une roue à la grande machine de la Nature.

Ses recherches ſur le feu élémentaire me ſemblent originales à bien des égards ; il démontre autant qu'il eſt poſſible, dans une ſcience encore neuve, que tous les corps en ſont intimément pénétrés, qu'il ne dévore qu'en aſſimilant à ſa ſubſtance, & qu'il eſt le principe de la génération des êtres, de leur palingenéſie & de leur deſtruction.

Il ſoupçonne que le feu élémentaire n'eſt pur nulle part ; que celui qui eſt le moins altéré eſt le feu ſolaire, & enſuite celui de l'électricité, & au dernier degré de l'échelle celui du creuſet des Chymiſtes.

Il faut voir dans ce Livre combien il y a de probabilités que le feu principe ne pèſe point, & ſuppoſé qu'il pèſe, avec quelle facilité on

pourroit en conclure qu'il est le principe de la gravitation.

L'Auteur analyse tout d'après les Stalh, les Pott & les Boerhaave, & souvent d'après lui-même ; mais il ne décompose les êtres avec les instruments de la Chymie, que pour les recomposer ensuite avec le feu élémentaire.

Il a rencontré de nouvelles traces d'analogie entre les trois règnes, & il a ajoûté quelques preuves à cette grande vérité, que tout est lié dans l'échelle de la Nature.

Il est vrai qu'il tire de tous ces principes des conséquences hardies, que je ne prétends point autoriser : après avoir expliqué la génération des êtres qui remplissent l'intervale de l'échelle jusqu'à l'homme, il examine par quels développements successifs la Pierre de Deucalion a pu

recevoir l'organiſation, la ſenſibilité & l'intelligence ; & quoiqu'il ne donne cette hypothèſe que comme une rêverie Philoſophique, je ſens que des eſprits foibles peuvent en abuſer pour infirmer des dogmes que leur antiquité a rendus reſpectables.

Au reſte, l'Auteur de la *Théorie de l'Univers* a l'ame ſi honnête, il a ſi peu d'envie de détruire, ſon bon eſprit perce ſi fort à travers quelques paradoxes où ſon imagination l'entraîne, qu'en ſuppoſant même que l'ouvrage parût ſans tempéraments, il eſt à croire qu'il ne nuiroit qu'à ceux qui étoient déja empoiſonnés avant d'entreprendre ſa lecture.





ARTICLE IV.

Histoire des Opinions anciennes & modernes sur la Génération de l'Homme.

POURQUOI ne m'occuperois-je pas quelques moments des erreurs de nos Ancêtres & de celles de nos Contemporains, sur-tout si ces erreurs intéressent le Philosophe, si elles portent l'empreinte du génie, & si elles donnent lieu d'admirer encore plus l'esprit humain ?

Ce que les anciens & les modernes ont dit de la genération de l'homme, pourroit s'entendre dans le sens le plus étendu de la génération de tous les êtres organisés :

car ils ne ſont tous que les anneaux de la même chaîne ; de plus, la Nature n'a probablement qu'une loi avec laquelle elle régit l'univers; elle produit par la voie la plus ſimple des phénomènes les plus extraordinaires, tandis que nous, avec nos machines compliquées, nous ne produiſons rien.



Char subtil de Pythagore.

Il est inutile de percer le nuage des siècles qui ont précédé Pythagore, & d'examiner ce que des Ecrivains tels que Manethon & Sanchoniaton ont pu penser de la génération de l'homme ; les fragmens qui nous en restent sont si peu autentiques, leur opinion est si fort enveloppée des nuages Mythologiques de la Théogonie, que leur doctrine appartiendroit bien moins à eux qu'à leur Interprètes.

Pythagore intéresse bien plus les Philosophes, parce que ce législateur de l'Asie a fait une secte en Europe, & que son nom a encore subsisté avec gloire, lorsque ses Livres & ses Disciples n'étoient plus.

Cependant il ne faut pas trop juger de Pythagore par ce qu'en ont écrit Diogène Laërce, Porphyre, Jamblique & Hiéroclès ! *La doctrine du maître*, à force d'être commentée par ces enthousiastes, ne nous est parvenue que défigurée ; comme un rayon de soleil, qui parcourt l'athmosphère, ne parvient qu'altéré au prisme qui le décompose.

Ce Sage qui, persuadé de la sublimité de la science des nombres, avoit construit l'univers avec quelques règles d'Arithmétique (*a*), étoit moins visionnaire quand il parloit de la génération des animaux ;

(*a*) *Pythagorei ex numeris & Mathematicorum initiis proficisci volunt omnia.* — *Cicer. Academ. Quest. lib. II.* — Voyez aussi *Aristote*, *Metaphys. lib. XII, cap.* 3.

il disoit que tout ce qui a vie, naît d'une semence. Ainsi on peut le regarder comme le premier Apôtre de la doctrine des germes préexistants.

Il est vrai que cette grande idée étoit défigurée par les paradoxes qui l'accompagnoient. Pythagore assuroit que l'homme est une substance qui descend du cerveau de son pere, & qui est développée par une vapeur ignée. La substance formoit le corps de l'enfant, & son ame devoit son origine à la vapeur. Pour comble de singularité, cette ame étoit double; l'une constituoit l'entendement, & l'autre la sensibilité : cette derniere dans la langue du Philosophe s'appelloit *le char subtil de l'ame*; ainsi pour rendre ce système avec son appareil oriental, quand le fœtus étoit développé, l'entendement montoit sur la sensibilité, & les rênes

à la maiu gouvernoit la machine.

Des Rabbins, jaloux de la gloire de Pythagore, ont prétendu que ce Philoſophe avoit puiſé dans le Pentateuque ſa diviſion des deux ames, & qu'il l'avoit altérée en faiſant de l'une un char ſubtil, au lieu d'en faire un vaiſſeau, commme il eſt clairement démontré dans les Livres myſtiques de la Cabale, qu'on a tant cités & ſi peu lûs.

Sans entrer avec les Rabbins dans leur *vaiſſeau*; ſans monter avec Pythagore dans ſon *char ſubtil*, pour faire des hommes avec des *vapeurs*, je me contenterai d'obſerver que le Légiſlateur de l'Inde a rendu un grand ſervice à la Philoſophie, en avançant que le néant ne pouvoit produire l'être : ce premier pas vers la lumiere, peut conduire le Phyſicien à entr'ouvrir le voile de la Na-

ture ; & Pythagore a plus mérité du genre humain par cette grande idée, qu'il ne s'en eſt joué par les rêveries qui l'accompagnent.

Hyppocrate, dans la ſuite, ne fit que rectifier l'idée de Pythagore ſur les germes préexiſtants ; il ſuppoſoit que ces êtres inviſibles flottoient dans l'air, s'introduiſoient dans les animaux par la reſpiration, & ſubiſſoient un premier développement dans le ſang, & un ſecond dans l'utérus (*a*). Il eſt vrai que ſuivant ce principe la femelle pouvoit concevoir ſans le ſecours du mâle ; mais peu importoit au docte Médecin, pourvû qu'il établît un ſyſtême, & qu'il fît ſecte.

(*a*) *De Diætâ, lib. I.*



Homœomerie d'Anaxagore.

ANAXAGORE, un des oracles de la Grèce & qui y mourut de faim, ne pouvant expliquer le myſtère de la génération, bâtit un ſyſtême fort ingénieux ſur les débris de celui de Pythagore ; il prétendit que rien proprement ne naiſſoit & ne périſſoit ; mais que les eſſences des êtres conſiſtoient dans un principe actif d'où elles étoient émanées, & dans lequel elles ſe réduiſoient ; car, ajoûtoit-il, il y a dans la Nature une matiere commune aux animaux & aux végétaux, qui ſert au développement de tous les êtres organiſés : cette matiere toujours active s'aſſimile ſans ceſſe avec des corps

homogènes, & c'eſt en s'aſſimilant avec eux qu'elle paroît engendrer; il ſuit de cette théorie que les eſpèces animales ne ſçauroient jamais s'épuiſer; tant qu'il y aura des individus, l'eſpèce ſera dans ſa force; le genre humain eſt auſſi neuf aujourd'hui qu'il l'étoit lorſque Prométhée vivifia ſon argile avec un rayon du ſoleil, & il ſubſiſtera de lui-même bien plus long-temps que les Dieux; car les Dieux ne ſont rien quand on les met en parallèle avec la Nature (*a*).

(*a*) Le fond de cette doctrine eſt aſſez développé dans Lucrèce, le plus hardi des Poëtes Philoſophes, — Voici ce qu'il en dit au Livre I de ſon Poëme, traduct. de M. de la Grange — Tom. I, pag. 77, &c.

» Approfondiſſons maintenant l'homœ-
» merie d'Anaxagore; c'eſt le nom que

On voit dans ce ſyſtême, nommé par les Grecs *Homœomerie*, le

---

» lui donnent les Grecs, & la diſette de
» notre langue ne nous en fournit point.....
» Les os, ſuivant lui, ſont formés d'un
» certain nombre de petits os, les viſcères
» d'un certain nombre de petits viſcères :
» pluſieurs gouttes de ſang réunies donnent
» naiſſance au fluide qui coule dans nos
» veines ; pluſieurs molécules d'or compo-
» ſent ce métal précieux : le feu & l'eau
» naiſſent de particules de feu & d'eau, &
» tous les corps, en un mot, de l'aſſemblage
» d'éléments ſimilaires.

» Il prétend encore que les corps renfer-
» ment en eux-mêmes les éléments de mille
» autres ; mais que ceux là ſeuls paroiſſent
» à l'œil, qui répandus en plus grand nom-
» bre dans les corps & placés à la ſurface,
» ſont par cette raiſon expoſés à la vue. «
— Lucrèce réfute les principes d'Anaxagore, à meſure qu'il les expoſe ; mais comme c'eſt avec la mauvaiſe Phyſique de ſon ſiècle, il eſt inutile de s'y arrêter.

germe des molécules organiques que M. de Buffon a rendues ſi célèbres ; au reſte, ſi Anaxagore avoit le génie de notre Pline, il n'avoit pas ſon microſcope ; loin de faire comme lui de belles expériences ſur la génération, il enſeignoit publiquement que le ſoleil n'étoit qu'une maſſe de feu, un peu plus groſſe que le Péloponèſe.



Simulacres de Platon.

PLATON, le plus ſublime rêveur dont l'Europe s'honore, avoit une trop haute idée de ſon génie, pour ſuivre d'autres ſyſtêmes que ceux qu'il avoit créés. » O Athéniens, di-
» ſoit-il, on vous trompe quand on
» explique la génération des êtres
» par des molécules organiſées, ou
» par des germes préexiſtans ; laiſ-
» ſez-là les Sophiſtes & écoutez les
» Géomètres. — Tous les corps de
» l'univers ſont des ſimulacres réflé-
» chis & des types de Demiurgos....
» Vous ne m'entendez pas, je vais
» m'expliquer davantage. — L'eſ-
» ſence de toute génération conſiſte
» dans l'unité de l'harmonie trian-
» gulaire ; le ſimulacre du pere qui
» engendre,

» engendre, & celui de la mere dans » lequel on engendre, peuvent bien » conſtituer deux côtés du triangle; » mais pour le rendre parfait, il faut » y joindre le troiſieme côté de la » figure Mathématique, c'eſt-à-dire » le ſimulacre de l'enfant qui eſt en- » gendré. Voilà la clef du ſyſtême » de la Nature : tout s'explique, » comme vous le voyez, avec de » l'harmonie, des ſimulacres & des » triangles. «

Les diſciples de Platon ne l'entendoient guères; mais ils l'en admiroient davantage: pour les femmes d'Athènes, qui ſe faiſoient initier dans ces myſtères Philoſophiques, elles feignoient d'entendre, & pour preuve de leur intelligence, elles alloient, en quittant Platon, eſſayer de mettre de l'harmonie entre leurs

ſimulacres & ceux de quelques Grecs jeunes & aimables, tels qu'Alcibiade.



Faculté génératrice d'Ariſtote.

Les Grecs n'étoient guères plus avancés, quand ils quittoient Platon pour écouter Ariſtote. Il n'y a rien de plus ſimple, diſoit ce dernier, que l'acte de la génération : la liqueur ſéminale du mâle ſe mêle avec celle de la femelle, alors la matiere prend une forme particuliere, & de-là s'enſuit un animal. — Fort bien : mais quel eſt le principe de ce réſultat ? — C'eſt la faculté génératrice. — Encore mieux : mais qu'eſt-ce qu'une faculté génératrice ? — Ici ſe taiſoit le précepteur d'Alexandre.

Depuis Ariſtote juſqu'à Deſcartes aucun Phyſicien ne s'aviſa d'avoir un

ſentiment à lui, ſur la génération : on ſe borna pendant tant de ſiècles à commenter les Ouvrages de ce grand homme ou à les flétrir, à les mettre ſur l'autel ou à les brûler.



Loix méchaniques de Descartes.

DESCARTES lui-même adopta le premier principe d'Ariſtote, & n'oſa différer de lui que par l'explication qu'il en donnoit : ce Philoſophe ſuppoſoit donc que le fœtus ſe formoit du mêlange des deux ſemences ; mais au lieu d'attribuer la génération à la *faculté génératrice*, il diſoit que ce phénomène s'opéroit par les loix du mouvement. Les molécules des deux ſpermes fermentoient enſemble, & il s'en formoit auſſitôt un cœur, un nez & des oreilles ; une ſeconde loi méchanique empêchoit qu'il n'y eût deux nez & deux cœurs dans le même individu, & une troiſieme arrangeoit chaque moule, de

maniere que le cœur ne fût pas ſur la tête, & le nez ſous les pieds. Si on avoit fait quelqu'autre objection à Deſcartes, il en auroit été quitte pour en créer une quatrieme. Ainſi avec ſa fabrique des loix du mouvement, il eût été difficile au Philoſophe, je ne dis pas d'être battu, mais de reſter court.



Ovaires d'Harvey.

ENFIN, on s'apperçut vers le renouvellement des Sciences, que des ſyſtêmes en Phyſique ne prouvoient rien, ſi ce n'eſt l'eſprit du Philoſophe; on fit donc des expériences, & les myſteres de la Nature furent ſur le point d'être dévoilés par les Anatomiſtes.

Le Médecin d'Aquapendente qui apprit, dit-on, à Harvey le ſecret de la circulation du ſang, fut le premier qui tenta des expériences relatives à la génération, attendant pour juger la Nature, qu'il l'eût aſſez obſervée; mais ſoit qu'il ne fût pas encore aſſez dépouillé des anciens préjugés ſur les premieres cauſes,

ſoit faute d'yeux, ſoit faute d'inſtruments, il n'ajoûta rien à la maſſe des vérités reçues ſur le principe de la génération.

Harvey eſt le premier des modernes dont les idées méritent quelqu'attention ; on ſçait que le Roi d'Angleterre, Charles I, lui abandonna toutes les bêtes fauves de ſes parcs pour faire ſes expériences, & que ce Médecin en fit un maſſacre ſçavant : à force de diſſéquer des matrices de biches, le Phyſicien apperçut un point animé s'agiter dans la liqueur cryſtalline qui l'envelop-poit ; ce point animé eſt l'origine du fœtus : on le voit bientôt ſe développer par degré, juſqu'à ce que l'être organiſé paroiſſe à la lumiere (*a*) ; ainſi

(*a*) *Guillel. Harvey, de Cervarum & Damarum coïtu exercit. LXVI.*

c'eſt de l'examen de ce point qu'il faudroit partir pour faire une Hiſtoire Philoſophique de l'homme.

Mais Harvey en faiſant des expériences ſur l'être qui vient d'être engendré, n'en a point fait ſur l'acte même de la génération : auſſi quand il a quitté le ſcalpel, il n'a plus créé que des ſyſtêmes : ce Médecin prétend que le fœtus ſe trouve en abrégé dans les ovaires de la femelle, qui communiquent avec la matrice par les trompes de Fallope, que le ſperme du mâle ſert tout au plus à détacher l'œuf & à le porter dans la matrice où il s'organiſe ; & ainſi l'homme ne devient pas pere en donnant naiſſance au fruit, mais ſeulement en le faiſant tomber de l'arbre où l'a placé la Nature.

Comme avec un peu d'eſprit & beaucoup d'érudition, on trouve tout

chez les Anciens, on leur a fait honneur même de ce système des ovaires; on le trouve, dit-on, dans un conte d'Hérodote, qui rapporte que le sable d'Egypte avoit produit des poissons (*a*) : & dans un passage d'Hyppocrate, qui compare un fœtus de six jours à un œuf crud dont on a ôté la coquille (*b*). Cette opinion est bien plus évidemment consignée dans un texte de Macrobe, où cet Auteur dit, que l'œuf est le résultat de la semence & le principe de la géné-

(*a*) *Herod. lib.* 2. Il est vrai qu'il ajoute que ces poissons naquirent des œufs que les meres avoient laissés dans le sable au temps du débordement du Nil. — Ainsi ces œufs furent, sans doute, fécondés par les rayons du soleil.

(*b*) *Tom. I, pag.* 135. *de naturâ pueri, ex.* 4.

ration (*a*). — Mais ſûrement Harvey avoit trouvé ſon ſyſtême en diſſéquant des biches, plutôt qu'en liſant les Saturnales.

Ce qui ſûrement n'eſt ni dans Macrobe, ni dans Hyppocrate, ni dans Hérodote, c'eſt l'explication qu'Harvey donne du ſyſtême des ovaires. Ce Médecin interprète tout le myſtère de la génération avec des comparaiſons de rhéteur. — Comment le mâle féconde-t-il la femelle ? comme l'aimant en touchant le fer lui communique le magnétiſme. — Quel rapport y a-t-il entre le fœtus & la matrice ? Celui qui eſt entre le cerveau & les idées. La matrice conçoit le fœtus, comme le cerveau les idées qui viennent s'y arran-

(*a*) *Saturnal. Macrob. lib.* 7. *cap.* 16.

ger; il faut avouer que la lecture d'Harvey feroit bien plus utile pour former des Poëtes que des Naturaliftes.

Environ quarante ans après Harvey, Malpighi, meilleur obfervateur que lui, s'avifa de répéter fes expériences fur un œuf qui n'avoit point été couvé : le Médecin Anglois s'étoit imaginé que rien ne fe formoit les deux premiers jours de l'incubation, & que le troifieme, le fœtus s'annonçoit par l'organifation du cœur : l'Italien, au contraire, apperçut dans le point animé de l'œuf qui n'avoit point été couvé, la membrane de l'amnios où nageoit le fœtus, d'où il conclud avec raifon que le fœtus exiftoit en entier dans l'œuf avant l'incubation (*a*). L'Anatomifte

(*a*) Ce fait avoit déja été obfervé par un

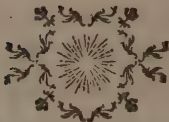
ſuivit le développement de ſon poulet, depuis cet inſtant juſqu'au vingt-unieme jour qu'il caſſa ſa coquille; & il acheva de ſe convaincre qu'Harvey avoit vû dans ſon œuf ſes propres idées, & non la marche de la Nature.

Tous les Anatomiſtes du dix-ſeptieme ſiècle qui étudioient la génération des animaux, commençoient toujours par être de l'avis d'Harvey ſur la production de tous les êtres organiſés, par les œufs : quelques-uns allerent même plus loin, & crurent appercevoir les enveloppes du fœtus dans les ovaires des femelles. L'Evêque Stenon, grand oncle de Winſlow, prétendit le premier, malgré Van-

---

Joſeph de Aromatariis. — *Voyez* Préface des Obſerv. de l'Hollandois Schrader ſur le Livre d'Harvey.

hoorn, à la gloire de cette découverte : le Médecin Anglois Graaf la diſputa à Stenon, & enſuite le fameux Swamerdam à Graaf : il s'eſt trouvé après de grandes querelles ſur cette nouvelle dent d'or de Siléſie qu'elle n'exiſtoit point, & que les Phyſiciens, qui ſe conteſtoient l'honneur d'avoir vû les premiers les œufs des ovaires, n'y avoient rien vû.



Germes préexiſtants de Vallisnieri, &c.

LE Chevalier Vallisnieri eſt un des Naturaliſtes qui a fait les meilleures expériences ſur la production des animaux ; il réſulte de ſes obſervations combinées avec celles de Malpighi, ſon maître en Anatomie, que les prétendus œufs qu'on découvre dans les teſticules des femelles, ne ſont que des véhicules ou réſervoirs d'une liqueur deſtinée à contribuer à la génération. Cependant comme il étoit prévenu pour le ſyſtême d'Harvey, il s'imagina que l'œuf qu'il n'avoit jamais pu trouver dans la multitude infinie d'animaux qu'il avoit diſſéqués, ſe trouveroit un jour, & il mourut en le cherchant.

Vallisnieri est un des grand Apôtres des germes préexistants ; il suppose que l'ovaire de la premire femme (qui cependant n'en avoit point), contenoit des œufs qui renfermoient d'autres êtres organisés avec leurs ovaires, jusqu'au terme de la destruction de l'espèce humaine : cette quantité prodigieuse de générations contenues, par un ordre toujours décroissant dans l'œuf d'une femme, n'effrayoit point l'imagination du Naturaliste ; il aimoit à voir les mondes, comme des boëtes d'enfant, renfermées les unes dans les autres : cette idée hardie étoit prouvée aux Poëtes par *l'Essai sur l'Homme* de Pope, & le calcul de l'infini sembloit le démontrer aux Géomètres.

Cependant comme le système des germes préexistants menoit indirectement à conclure qu'une vierge pou-

voit enfanter ; les Phyſiciens allarmés de l'abſurdité de ce corollaire, corrigerent leur paradoxe par un autre. Ils prétendirent que tous les hommes furent renfermés, il eſt vrai, dans l'ovaire de la premiere femme; mais qu'ils étoient ſans vie, & que le ſperme du mâle eſt toujours néceſſaire pour vivifier ces froides ſtatues : cette idée conſolante pour les hommes, réjouit beaucoup les deux ſexes ; & les peres ſe trouverent flattés d'avoir au moins quelque part à la production de leurs enfants.

Malgré cette ingénieuſe modification, l'œuf qui renferme le genre humain étoit ſur le point de ſe caſſer, lorſque des Anatomiſtes, qui avoient de bons microſcopes & une plus belle imagination encore, firent naître une nouvelle branche au ſyſtême de la préexiſtence des germes :

ils virent ou crurent voir des animaux ſpermatiques dans la ſemence du mâle ; alors on abandonna les œufs de la femelle, & le monde Philoſophique parut tourner ſur un axe nouveau.



Animalcules ſpermatiques de Leuwenhoeck & d'Harſoeker.

C'EST Leuwenhoeck & Harſoeker qui opérerent cette grande révolution dans l'Anatomie : ces Phyſiciens examinant à la lentille d'un microſcope le ſperme humain, y découvrirent une multitude d'animalcules qui nageoient en toutes ſortes de directions ; comme ils aimoient beaucoup à calculer, ou du moins qu'ils avoient le coup-d'œil très-géométrique, ils compterent un jour cinquante mille de ces embryons dans une goutte de ſemence de coq, qui n'égaloit pas en groſſeur un grain de ſable : d'autres Anatomiſtes répétérent ces expériences ſur d'autres ani-

maux, & le microſcope fit preſque toujours voir dans chaque goutte de ſperme un océan habité par des milliers de poiſſons.

Comme le microſcope de la prévention groſſit beaucoup plus les objets que le meilleur microſcope des Artiſtes, un nommé Dalempatius écrivit dans une Diſſertation, envoyée à Bayle, qu'il avoit reconnu dans la ſemence de l'homme de petites anguilles qui frappoient de la queue le fluide où elles nageoient; & que dans le temps qu'il examinoit avec admiration ce phénomène, un de ces animalcules ſe défit de ſa peau comme le ſerpent, & ſe métamorphoſa en homme, de maniere que l'Obſervateur apperçut diſtinctement ſes jambes, ſes bras, ſa tête & ſa poitrine; ſeulement ſon enveloppe reſta derriere ſon col, & lui ſervit

de capuchon (*a*). Au reſte, puiſqu'en divers ſiècles des hommes éclairés ont vû dans l'air des ſoldats de feu qui ſe livroient bataille; on peut pardonner à de jeunes Phyſiciens, de voir dans le monde infiniment petit du microſcope, des anguilles, des chryſalides & des capucins.

Lenwenhoeck, qui n'étoit pas jeune quand il faiſoit ſes calculs microſcopiques, a peut-être renchéri ſur Dalempatius: il a prétendu démêler dans les animalcules des ſpermes, le caractère des êtres de chaque eſpèce; un jour il ſortit de ſon cabinet, avec le même enthouſiaſme

---

[*a*] *Voyez* Nouv. de la République des Lettres, ann. 1699, pag. 552. & Aſtruc, *de Lue Vener. lib.* 8, *cap.* 43.

qui fit ſortir Archimède tout nud de ſon bain, lorſqu'il eut réſolu le problême de la couronne; il appella ſes voiſins & leur fit remarquer dans la ſemence d'un bélier, de jeunes brebis qui marchoient en troupe & ſuivoient avec timidité leur conducteur. — Que devoit répondre un homme tel que Locke, à un voiſin de Leuwenhoeck, qui après l'expérience lui auroit dit : *J'ai vû?* — Rien : mais faire un nouveau Chapitre ſur la foibleſſe de l'eſprit humain.

Un prodige, je crois, encore plus grand que les découvertes de Leuwenhoeck & de Dalempatius, c'eſt la connoiſſance réfléchie que les Anciens ont eu des animalcules ſpermatiques ſans le ſecours du microſcope : on ne peut nier que cette idée ne ſe trouve clairement dans les œuvres de Platon & d'Hyppocrate,

L'oracle de la Médecine dit expreſſément que *la ſemence des animaux eſt pleine d'animalcules qui ſe développent* (*a*) : & le diſciple de Socrate a écrit dans ſon Timée, qu'on *ſémoit dans l'utérus comme dans un champ, des animaux que leur petiteſſe déroboit à la vue (b)*. Quoi ! ne ferions-nous que glaner d'après les Anciens, ſoit lorſque nous moiſſonnons des erreurs, ſoit lorſque nous recueillons des vérités.

Quelques Anatomiſtes croyant deviner la Nature auſſi aiſément qu'ils uniſſoient Harvey & Leuwenhoeck, firent un ſyſtême mixte des œufs & des animalcules : ils ſuppoſerent que la petite anguille du ſperme s'é-

---

(*a*) *Lib.* 1. *de Diœta. Sect.* 17.

(*b*) *Platon Tim. tom.* 3. *pag.* 91.

lançoit impétueusement dans l'ovaire, & là trouvant un œuf propre à la loger, le perçoit & y prenoit son premier accroissement, jusqu'à ce que son poids la fît tomber avec sa chrysalide dans la matrice : ces Anatomistes ont été bien étonnés dans la suite, quand le Pline de la France leur a prouvé qu'il n'y avoit dans l'acte de la génération, ni œufs, ni anguilles.



Germe

Jaune d'Œuf du Baron de Haller.

L'OPINION des animalcules, comme celle des œufs ; eſt une branche du ſyſtême des germes préexiſtants : il eſt vrai que la femme des diſciples d'Harvey n'a plus le privilège de renfermer dans ſon ovaire tout le genre humain ; c'eſt l'homme de Leuwenhoeck qui contient dans ſa ſemence toute ſa poſtérité ; mais ſi un monde entier préexiſte dans un germe, qu'importe au fonds que ce germe ſoit un amas d'œufs ou un troupeau d'anguilles.

Un des derniers défenſeurs des germes préexiſtants & des plus éclairés ſans doute, eſt le Baron de Haller, le Philoſophe qui peut-être

a le mieux étudié l'économie animale, & porté le flambeau de l'expérience dans toutes le parties de l'Hiſtoire Naturelle :

Si Pergama dextrâ
Defendi poſſent, etiam hac defenſa fuiſſent.

On ne ſçauroit conteſter que cet illuſtre Phyſicien n'ait fourni pour ſon ſyſtême le fait le plus déciſif qu'on ait encore produit en faveur de la préexiſtence des germes à la fécondation : il s'agit du jaune de l'œuf, qui compoſe un tout organique avec les inteſtins de l'embryon : or ce jaune ſe voit dans les œufs qui n'ont pas été fécondés : le germe du fœtus préexiſte donc à la fécondation (*a*) :

(*a*) Voici comment M. Bonnet, dans ſa *Contemplation de la Nature*, expoſe cette découverte : » Une membrane tapiſſe inté-

Cette idée paroît portée jusqu'à la démonstration dans les beaux Mé-

---

» rieurement le jaune de l'œuf, & cette
» membrane qui n'est que la continuation
» de celle qui revêt l'intestin grêle du pou-
» let est commune à l'estomac, au pharinx,
» à la bouche, à la peau & à l'épiderme :
» une autre membrane revêt extérieu-
» rement le jaune, & cette membrane
» n'est que la continuation de celle qui re-
» couvre l'intestin. Elle s'unit au mésentere
» & au péritoine ; les artères & les veines
» qui rampent dans le jaune, tirent leur
» origine des artères & des veines mésenté-
» riques de l'embryon. Le sang qui circule
» dans le jaune, reçoit du cœur le principe
» de son mouvement : le jaune est donc es-
» sentiellement une dépendance des intestins
» de l'embryon, & ne compose avec lui
» qu'un même tout organique ; mais puisque
» le jaune existe dans les œufs qui n'ont pas
» été fécondés, il s'ensuit nécessairement
» que le germe préexiste à la fécondation. «
— *Contempl. de la Nat. tom. I. pag. 165.*

moires du Baron de Haller, ſur la formation du cœur dans le Poulet (*a*); chef-d'œuvre de travail & de ſagacité, dont les Anciens ne nous ont point laiſſé de modèle, & qu'on ne peut comparer dans les productions

---

(*a*) *Voyez* ſur-tout la derniere édition de Lauſanne, qui eſt en 2 vol. *in*-12. — L'Auteur, en donnant ſa Phyſiologie, a dans la ſuite lié enſemble toutes les parties de ſon ſyſtême : il faut voir dans cet Ouvrage important quelles couleurs brillantes, il donne au paradoxe de l'évolution. — *Elem. Phyſiol. tom. VIII. lib. XXIX. pag.* 143. — Comment il applique ſes principes ſur l'œuf générateur aux animaux vivipares. *Ibid. pag.* 154. — Comment s'opère l'évolution dans les androgynes. *Ibid. pag.* 155. — Dans les polypes *Ibid. pag.* 158. — Dans les animaux ſans ſexe, &c. *Ibid. p.* 164. — Avec une belle imagination, on interprète tout dans la Nature, même ce qui n'exiſte pas.

modernes qu'à l'Hiſtoire des Polypes.

Il faut voir dans les Œuvres de M. Bonnet (*a*), avec quel art ce Philoſophe a défendu la découverte du Baron de Haller, l'enthouſiaſme Métaphyſique qu'il met à ſon analyſe, & ſur-tout l'adreſſe avec laquelle il fait ſervir ce fait à expliquer la génération de tous les êtres organiſés : il ſemble, à l'entendre, que le jaune d'un œuf non fécondé ſoit, comme la gravitation, une des clefs de la Nature.

L'opinion de la préexiſtence des germes eſt, je le ſçais, une des plus belles idées qu'ait enfanté l'eſprit de

(*a*) *Voyez ſur-tout* ſa Contemplation, ſes Conſidérations ſur les corps organiſés & ſa Palingénéſie.

ſpéculation ; elle doit plaire aux diſciples des Grew , des Cudworth & des Mallebranche ; mais de brillantes rêveries importent peu au progrès des ſciences , & le monde ne s'organiſe pas avec des principes de Métaphyſique (*a*).

De grands Phyſiciens ont tiré des expériences de Haller des conſéquences bien oppoſées à celles qu'en dé-

---

(*a*) J'ai moi-même panché long-temps vers le ſyſtême des germes préexiſtants : j'étois alors bien moins initié que je ne le ſuis dans les myſtères de la Nature : tout ce qui étonnoit mon eſprit , avoit droit à ma croyance ; j'étois toujours tenté de croire une opinion vraie , parce qu'elle étoit ſublime.

On eſt pour Platon à vingt ans :
On ne lit que Locke à quarante.

duit ce célèbre Naturaliſte : ils ont dit que l'union du jaune & du poulet pouvoit être l'effet d'une greffe, analogue à celle qui change la forme des végétaux.

Ils ont prétendu que quand même le poulet préexiſteroit dans la poule, il ne s'enſuivroit pas néceſſairement que le cheval préexiſtât dans la jument, ou l'enfant dans la femme ; parce que les êtres vivipares peuvent à toute force ne pas s'organiſer comme les êtres ovipares.

Ils ont ajouté, que de la préexiſtence du poulet à la fécondation, il ne falloit pas conclure que le germe préexiſtât à l'animal générateur ; il faut appuyer les hypothèſes ſur des faits, & non les faits ſur des hypothèſes.

Dissémination & Emboîtement.

Il y a deux moyens d'expliquer le principe de la préexistence ; ou bien les germes de tous les êtres sont répandus par-tout, & s'organisent quand ils rencontrent des matrices qui leur conviennent ; ou bien ils sont tous emboîtés les uns dans les autres, & ils se développent successivement : mais le Philosophe, qui décide par l'évidence, ne trouve pas même un certain nombre de probabilités dans ces deux hypothèses.

Le systême de la dissémination est d'abord si singulier, que dans ce siècle même où les paradoxes les plus extraordinaires ont leurs enthousiastes, celui-ci a trouvé très-peu de partisans ; on a de la peine à croire

comment ces germes résident indifféremment dans les solides les plus denses, & dans les fluides les plus rares; [par exemple] dans le diamant, & dans le feu solaire : on ne peut se figurer comment ils subsistent inaltérables au milieu des mixtes qui se dissolvent sans cesse. On demande par quelle voie ils pénètrent dans les testicules, & s'il est vrai qu'on puisse respirer des germes d'hommes?

Cependant, quelle que soit cette opinion, ses partisans ont peut-être moins d'absurdités à dévorer que ceux de l'emboîtement. » Un glo-» bule de lumiere, a dit un de ses » plus ingénieux défenseurs (*a*), en-» tre par milliards dans l'œil d'un

(*a*) M. Bonnet, Considérat. sur les Corps organisés, Tom. I.

» animal, vingt-ſept millions de » fois plus petit que le ciron. Mais » l'eſprit humain perce encore au-» delà de ce globule de lumiere; il » en voit ſortir un autre univers, » qui a ſon ſoleil, ſes planètes; ſes » végétaux, ſes animaux, & parmi » ces derniers un animalcule, qui eſt » à ce nouveau monde ce que l'être » microſcopique, dont on vient de » parler, eſt au monde que nous ha-» bitons (*a*). « Tous ces calculs, ce débordement de concepts Métaphyſi-

---

(*a*) Hartſoeker lui-même concluoit l'abſurdité de l'emboîtement, des calculs effrayants qu'on faiſoit pour l'établir; ce Phyſicien, en effet, en examinant ce ſyſtême par rapport aux plantes, avoit trouvé que la premiere graine ſeroit à la plus petite qui paroîtroit la derniere année du ſoixantieme ſiècle, comme l'unité ſuivie de trente mille zéros eſt à l'unité.

ques, ces ordres d'infiniment petits, renfermés les uns dans les autres, peuvent plaire à l'imagination, mais révoltent trop étrangement la raiſon. La matiere n'eſt phyſiquement diviſible à l'infini que pour les fabricateurs de romans Ontologiques, & non pour le Philoſophe de la Nature.

Si tout le genre humain étoit renfermé dans les teſticules du premier homme, ou dans les ovaires de la premiere femme, comment rendre raiſon des alternatives de reſſemblance des enfants avec leurs peres ou leurs meres? Si le fœtus eſt l'animalcule ſpermatique de Prométhée, pourquoi en ſe développant reſſemble-t-il à Pandore? S'il n'eſt que l'œuf de Pandore, pourquoi a-t-il la figure de Prométhée?

Voici une objection bien plus in-

ſoluble : Pandore avoit dans ſon ovaire des œufs mâles & des œufs femelles, ou bien Prométhée renfermoit dans ſa ſemence des vers des deux ſexes : or comment concevoir qu'il y eût à la fois dans le même réſervoir des êtres qui puſſent ſe développer à l'infini, & d'autres qui ne puſſent ſe développer qu'une fois. Suppoſe-t-on aiſément des œufs mâles & des vers femelles qui n'auront qu'une génération, tandis que des vers mâles & des œufs femelles auront une poſtérité qui ne pourra s'anéantir ?

Le ſyſtême de l'emboîtement avec ſes deux branches des œufs & des vers, rend-il raiſon des variétés de l'eſpèce humaine ? Je voudrois bien ſçavoir ſi dans l'ovaire de Pandore, ou dans les teſticules de Prométhée, il y avoit le germe d'une beauté de

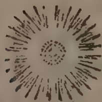
Géorgie & d'un nègre du Zanguebar, d'un Américain imberbe & d'une Hottentote avec ſon chaſte tablier, d'un nain de la Laponie & d'un géant des Terres Magellaniques?

L'Anatomie fournit contre l'emboîtement d'autres preuves qu'il eſt inutile d'expoſer (*a*); mais on peut

---

(*a*) Il eſt certain qu'il ſe forme dans les corps des êtres organiſés, des vaiſſeaux qui ne tirent point leur origine du développement de quelques parties : ſi on fait la ligature & qu'on coupe le canal pancréatique d'un chien vivant, il s'engendre un autre canal qui ſort du pancréas, & va ſe rendre dans l'eſtomac ou dans le duodenum : de plus, ſi quelques plaies pénètrent dans la ſubſtance de quelques muſcles, il s'engendre de nouveaux vaiſſeaux ſanguins, qui s'anaſtomoſant avec les anciens vaiſſeaux, portent la nourriture aux parties : dans ces deux cas, il ſe fait dans les corps une nouvelle génération.

juger par la foule des difficultés que fait naître le ſyſtême qui a paru le plus vraiſemblable au grand nombre des Naturaliſtes, des abſurdités qui règnent dans les autres. On diroit que la Nature nous a condamnés à ignorer toujours le grand ſecret de la génération ; & qu'elle ne nous éclaire, de temps en temps, que par de fauſſes lueurs, pires que notre ignorance.



Créations continuelles.

DES Phyſiciens ſcrupuleux & puſillanimes ont cru déchirer le voile de la Nature, en ſuppoſant qu'elle créoit à chaque inſtant par un acte particulier de ſa puiſſance les êtres organiſés; mais depuis Deſcartes il n'eſt plus permis en Philoſophie d'expliquer tout par l'opération de la premiere cauſe. Comment admettre une ſerie infinie de créations, puiſqu'une ſeule eſt un myſtère incompréhenſible à la raiſon? Les Inquiſiteurs eux-mêmes, qui forcerent Galilée à croire que le ſoleil tournoit autour de la terre, n'auroient point ajouté cet article au ſymbole d'erreurs qu'ils firent ſigner à ce Philoſophe.

Systéme du hasard.

UNE opinion aussi insensée, sans doute, mais bien plus téméraire est celle qui fait le hasard arbitre de la génération des êtres organisés : cette idée naquit comme la précédente de l'impuissance d'expliquer par la raison les phénomènes de la Nature : ainsi il y a un point où le dévot & l'athée se trouvent réunis ; le Physicien qui se place entr'eux deux, est le seul qui ne soit pas absurde.

Qu'est-ce qu'une génération fortuite ? Explique-t-on par le hasard les loix constantes de la ressemblance dans les générations ? Pourquoi l'assemblage bisarre des atômes organiques ne donne-t-il pas naissance à chaque instant à de nouvelles

eſpèces ? pourquoi ne voyons-nous pas réaliſer la fable des Centaures, des Sphinx & des Hyppogryphes ?

Au reſte, je ſçais qu'on a calomnié ſur le ſyſtême du haſard la mémoire de pluſieurs hommes célèbres : comme il eſt bien plus aiſé d'impoſer un nom odieux de ſecte que de réfuter un ſyſtême, on a appellé Spinoſiſtes des Philoſophes qui expliquoient la génération avec les loix mécaniques du mouvement ; on a fait des athées de quelques Phyſiciens, qui n'étoient peut-être qu'inconſéquens.



Force végétative de Needham.

On pourroit mettre à la suite de ces hommes célèbres, Needham, un des héros de l'Epigenèse (*a*), à qui on doit la découverte des animalcules des infusions, & qui a côtoyé avec le plus de succès la région des infiniment petits du microscope.

(*a*) On donne ce nom au systême de ceux qui admettent une génération équivoque, & qui ne croyent pas le concours du pere & de la mere essentiel à la formation du fœtus. — *Extiteruut*, dit le Baron de Haller, *clarissimi viri qui utique absque parentibus per æquivocam generationem nova animalia produci, neque una omnia viscera, omnes animalis partes existere sed per Epigenesim nobilissimas particulas primum inde sensim & alias formari.* — *Element. Physiolog. tom.* 8. *lib.* 29. *fol.* 107.

Ce Naturaliste prit différentes phioles pleines de jus de mouton, de sang & d'autres substances animales, il les scella hermétiquement pour en éloigner tout œuf & tout insecte, & les tint sur des cendres chaudes, afin de faire périr tout être organisé qui pourroit y pénétrer; cependant au bout de quelque temps, il vit les vases fourmiller d'animalcules, dont tous les mouvements indiquoient la spontanéité & la vie: cette expérience répétée sur d'autres infusions qui n'étoient ni échauffées, ni renfermées, produisit le même résultat.

La farine de bled niellé lui parut, toutes les fois qu'il l'humectoit, fourmiller d'êtres vivants & organisés, qui n'avoient point de mouvement progressif, il est vrai, mais qui se contournoient sur eux-mêmes en

forme de vis, conſervant leurs oſcillations juſqu'à ce que le fluide où ils nageoient fût évaporé : d'abord trompé par leur figure, il les prit pour des anguilles ; enſuite il les rangea avec plus de fondement dans la claſſe des zoophytes.

Des infuſions de bled pilé produiſirent encore à l'Obſervateur des zoophytes, qui en ſe développant firent naître des animalcules : ces êtres microſcopiques ſe raſſemblerent au fond du vaſe, y perdirent tout mouvement, & enſuite ſe changèrent en nouveaux zoophites, qui ſe métamorphoſèrent quelque temps après en animalcules d'une plus petite eſpèce : l'opération fut réitérée, juſqu'à ce que les zoophytes & les animalcules en ſe dégradant par degrés, parvinrent à une petiteſſe qui les rendit inacceſſibles au microſcope.

Enfin le Naturaliſte, entraîné par le fil de ſes expériences, obſerva la liqueur ſéminale de l'homme & des animaux ; & il y retrouva les mêmes zoophytes qu'il avoit découverts dans ſes premieres infuſions ; la rapidité ſeule mit quelque différence entre leurs métamorphoſes.

Needham partit de toutes ces obſervations pour conclure que le principe de la génération devoit être conſidéré comme une force végétative qui réſidoit dans chaque particule, & qui ſe réſolvoit en deux forces contraires, celle de réſiſtance & celle d'expanſion (*a*). Il raiſonna beaucoup ſur cette nouvelle clef de la Nature, mais elle ne lui ſervit à

(*a*) *Voyez* Nouvelles Obſerv. Microſcop. par Needham. Préface, pag. xj.

ouvrir aucune porte dans la Physique. On se permit de plaisanter sur ses syllogismes, mais on admira ses expériences.

Qu'est-ce qu'une force végétative ? sinon une forme plastique de Cudworth, une qualité résulte des anciens, un être de raison ?

Cette force inconnue, qui organise par des voies inconnues la matiere, dont nous connoissons fort peu les propriétés, est-elle propre à répandre un grand jour dans les abymes inaccessibles de l'Ontologie ?

Est-il probable que cette force végétative, comme le fait entendre son Inventeur, ne produise ses effets que par degrés, & que le tout harmonique du corps humain ne se forme que pieces par pieces ? Par exemple, comment le cœur du fœtus peut-il s'organiser avant le cerveau ? Si ce

fait eſt vrai, pourquoi conteſter à Pline l'hiſtoire des peuples Acéphales ou des hommes ſans tête?

On pourroit conteſter juſqu'à la juſteſſe des expériences de Needham; Muſchembroeck prétend que des vaſes, même fermés avec ſoin, n'empêchent pas que des êtres microſcopiques n'y viennent dépoſer leurs œufs *(a)*. De plus, la chaleur d'un feu modéré ne ſuffit pas pour détruire l'organiſation; il y a des inſectes qui ſupportent ſans périr celle de l'eau bouillante (*b*). Un ſage Naturaliſte parle même d'une Fille qui n'étoit pas incommodée d'une chaleur qui faiſoit monter à cent quinze degrés le thermomètre

---

(*a*) Introd. pag. 64.

(*b*) Duhamel, Hiſt. d'une Inſecte de l'Angoumois, &c.

de Réaumur (*a*) ; quoique celle de l'eau bouillante ne le faſſe monter qu'à quatre-vingt-dix. Enfin Lyonnet, l'homme de la terre qui après Réaumur a le mieux connu les Inſectes, prétend qu'il n'y en a aucuns dont on puiſſe démontrer la naiſſance équivoque : tous ces faits, ſans détruire invinciblement le ſyſtême de Needham, juſtifient du moins le ſcepticiſme des ennemis de l'Epigenèſe.

(*a*) Ibid. pag. 260.



Force

Force essentielle de Wolff.

IL n'y a pas loin de la force végétative de Needham à la force essentielle de Wolff; aussi on a combattu le Philosophe Allemand, avec les mêmes armes que l'Irlandois. On a plaisanté sur la qualité oculte, qui est la base du systême de Wolff, & le Baron de Haller lui a contesté le résultat de ses expériences (*a*).

Il sera toujours très-difficile d'expliquer comment une force végétative, qui n'a d'autre propriété que de dilater les corps, suit un ordre constant dans les générations :

(*a*) *Elementa Phisiolog. tom. VIII. lib. XXIX. pag.* 113.

comment elle met toujours ſans ſe tromper chaque membre à ſa place, & comment elle ne fait pas naître un Albinos d'une Géorgienne, & une aigle d'une tortue.

Wolff étoit un des hommes les plus ſçavants de ſon ſiecle; mais il imaginoit beaucoup, & il obſervoit fort peu : il mettoit ſouvent les mots à la place des choſes; il a compoſé près de quarante volumes *in-quarto*, qui ne valent pas quarante Vers de Lucrèce, & qui n'iront pas, comme ces derniers, à la poſtérité.



Perceptions élémentaires de Maupertuis.

UNE des opinions les plus hardies qu'ait enfanté l'imagination Philosophique, eſt celle des perceptions élémentaires (*a*). Maupertuis, le pere de ce ſyſtême, établit d'abord que l'intelligence eſt eſſentielle à la matiere; il voit clairement cette

(*a*) *Voyez* le Syſtême de la Nature, imprimé dans les Œuvres de Maupertuis, édit. de Lyon, tom. 2. pag. 139. Cet Ouvrage parut d'abord ſous la forme d'une Thèſe, ſoutenue à Erlangen par un Docteur Allemand; & fit beaucoup de bruit, comme en fera toujours *tout ſyſtême de la Nature*, où l'on défigurera la Nature par ſes ſyſtêmes.

propriété dans les animaux, & par analogie il la suppose dans tous les êtres : quand on lui objecte que l'organisation met des limites éternelles entre un éléphant & un grain de sable, il répond que l'organisation n'est autre chose qu'un arrangement de parties, & que dans ce sens général il n'y a point d'être qui ne soit organisé.

Le Philosophe de Saint-Malo part de ce principe, pour soutenir que les éléments propres à chaque corps se trouvant en quantité suffisante, & à des distances d'où ils peuvent exercer leur action, viennent s'unir les uns aux autres pour réparer sans cesse les pertes de l'univers.

Les éléments intelligents nâgent dans le fluide séminal du pere & de la mere ; mais comme chacun est

extrait d'une partie ſemblable à celle qu'il doit former, il conſerve un ſouvenir de ſon ancien état & tend à le reprendre; de-là la conſervation des eſpèces & le phénomène des reſſemblances.

S'il ſe fait des réunions biſarres d'éléments ſurnuméraires, voilà des monſtres par excès : ſi quelques éléments oublient de s'unir, voilà des monſtres par défaut.

S'ils partent de différentes eſpèces entre leſquelles cependant il y ait encore quelques rapports, ils font naître des métis.

Pour les éléments, qui n'ont qu'un ſouvenir confus de leur ancienne ſituation, ils peuvent donner lieu aux générations équivoques ; ainſi les éléments qui auront perdu la mémoire pourront donner naiſſance aux anguilles des infuſions de Neehdam.

C'eſt un ſpectacle très-plaiſant de voir comment tout s'arrange dans la Nature avec les perceptions élémentaires : cette idée féconde eſt une baguette qui ſert à Maupertuis pour faire des monſtres & des demi-dieux, des déſerts & des jardins d'Armide.

Mais d'abord ce ſyſtême n'explique pas comment les éléments primitifs purent acquérir de la mémoire.

De plus, qu'eſt-ce qu'un élément qui eſt extrait d'un autre ? Un élément par ſa nature n'eſt-il pas un être ſimple & inaltérable ?

Les conſéquences qu'on peut tirer de l'hypothèſe de Maupertuis, ſuffiſent pour la battre en ruine ; il eſt certain que ſuivant l'idée du Philoſophe, le monde n'eſt plus qu'un amas de perceptions élémentaires,

d'où il résulte une perception unique qui est l'ame du grand être ; voilà donc le monde un grand animal, comme l'a dit Zénon, comme l'a pensé Spinosa, & comme sûrement ne le disoit, ni ne le pensoit Maupertuis.

Le systême des perceptions élémentaires est une des idées les plus folles qu'aye fait naître le cerveau exalté d'un Philosophe : il est bien singulier que le Lucien moderne, qui s'est permis tant de plaisanteries sur l'Académicien qui a applatti le pôle, n'aye rien dit sur son systême de la Nature : cependant l'élément séminal qui oublie son origine, afin de faire un monstte, méritoit une place dans la Diatribe du Docteur Akakia, autant que l'idée de borner les preuves de l'existence de Dieu à une formule d'Algèbre :

celle de changer les aſtres en meules de moulin, & celle de conſeiller aux hommes à imagination de s'exalter pour devenir Prophètes.



Tact ſourd & obtus, de M. Diderot.

UN Philoſophe bien ſupérieur par ſes lumieres à Maupertuis, & qui quoique vivant a déja toute ſa célébrité, a tenté de rectifier ſon ſyſtême, ce qui vaut encore mieux que d'en plaiſanter l'Auteur ; il ſubſtitue à l'intelligence des éléments une ſenſibilité infiniment inférieure à celle que la Nature a donnée aux animaux les plus ſtupides, & les plus voiſins de la matiere morte. Cette ſenſibilité eſt une eſpèce de tact ſourd & obtus, qui eſt l'origine de l'activité des molécules organiques : comme il n'y a pour chacune d'elles qu'une ſituation commode, elle la erchche ſans ceſſe par une inquiétude

automate, comme un animal s'agite dans le ſommeil, lorſque l'uſage de preſque toutes ſes facultés eſt ſuſpendue, juſqu'à ce qu'il ait trouvé la diſpoſition la plus propre au repos (*a*). Cette idée eſt ingénieuſe, ſans doute; mais il faut la mettre à côté des rêves ſublimes de Platon.

Je demande à l'Auteur de l'Interprétation de la Nature, ce que c'eſt qu'une matiere morte; & ſi le mot

---

(*a*) Interprétation de la Nature, Paragr. LI. *De l'impulſion d'une Senſation.* — L'Auteur dans ce chapitre définit l'animal, un ſyſtême de différentes molécules organiques, qui par l'impulſion d'une ſenſation, ſemblable à un toucher ſourd & obtus, que celui qui a créé la matiere en général leur a donné, ſe ſont combinées juſqu'à ce que chacune ait rencontré la place la plus convenable à ſa figure & à ſon repos.

de vie, pour le Philoſophe, n'eſt pas ſynonime a celui d'exiſtence ?

Un tact ſourd & obtus, n'eſt-il pas une ſenſation ? & quelle différence y a-t-il entre une ſenſation & une perception ?

L'inquiétude automate de la molécule organique vaut bien en Phyſique la mémoire de l'élément, excepté qu'elle n'explique pas auſſi ingénieuſement la formation des monſtres & le phénomène des reſſemblances.



Molécules organiques du Comte de Buffon.

ENFIN, le Pline de la France écrivit ſon Hiſtoire Naturelle, & ceux qui connoiſſoient ſon génie, crurent qu'il alloit entr'ouvrir au moins un coin du voile de la Nature; mais la lecture de ſon Traité de la Génération les déſabuſa bientôt; ils y virent des expériences fines plutôt que des preuves, des vues hardies & non un ſcepticiſme éclairé, de l'eſprit enfin à la place de la vérité.

Cependant M. de Buffon débutoit par rompre deux anneaux de la grande chaîne du préjugé; les Phyſiciens du ſiècle dernier s'étoient partagés entre le ſyſtême des œufs &

celui des animalcules ſpermatiques : notre Obſervateur démontra aux uns que l'œuf dans les animaux vivipares étoit un être de raiſon ; & aux autres que le ver du ſperme, s'il exiſtoit, ne pouvoit être le fœtus.

Cet Ecrivain ingénieux, après avoir renverſé les hypothèſes de ceux qui l'avoient précédé, établit la ſienne : il ſuppoſe qu'il y a dans un être une infinité de molécules organiques ſemblables ; parce que chaque partie contient un germe de la même eſpèce : ainſi un individu eſt un tout uniformément organiſé, qu'on peut conſidérer comme un aſſemblage de germes ou d'autres petits individus : ces molécules, toujours vivantes & toujours actives, compoſent une matiere commune à l'animal & au végétal : leur mouvement peut être arrêté par les particules inorganiques

des mixtes ; mais dès qu'elles parviennent à ſe dégager, elles produiſent par leur réunion ce que nous nommons un être organiſé.

Cette matiere répandue par-tout comme les germes préexiſtants dans le ſyſtême de la diſſémination, ſert à développer tout ce qui vit & végète ſur le grand théâtre de la Nature.

Le ſuperflu de cette matiere organique eſt renvoyé de chaque partie du corps, de l'un à l'autre ſexe, dans les organes de la génération qui leur ſervent de réſervoir.

A la fin du quart-d'heure voluptueux, quand Ovide & Corinne ſatisfaits ne ſont plus liés que par cette douce ſenſibilité qui ſurvit à la jouiſſance ; leurs molécules organiques qui ſe trouvent réunies s'arrangent dans un moule intérieur par

une attraction particuliere, & Corinne devient mere.

Si les molécules fournies par Ovide sont plus nombreuses ou plus actives que celle de son amante, l'embryon est mâle ; sinon il est du sexe de Corinne.

Si la maitresse d'Ovide recevoit dans ses bras un autre Romain plus robuste ou plus voluptueux, les molécules organiques du nouvel amant l'emportant en activité, l'enfant qui en résulteroit ressembleroit à son pere, & la trahison de Corinne seroit découverte.

Si par une suite de cette dépravation que le luxe & la satiété entraînent, Corinne se livroit à un de ces hommes disgraciés de la Nature, qui ne suppléent à la privation de quelques membres que par la vigueur de leur tempérament ; plusieurs moules man-

quant au pere, & ne pouvant être repréſentés en petit dans le fœtus, l'enfant viendroit au monde mal organiſé, & Corinne ſeroit punie de ſoñ crime par la naiſſance d'un monſtre.

Quelquefois les molécules, diſſéminées par-tout, ne trouvent point de matrice convenable ; alors elles forment ces eſpèces de zoophytes qu'on connoît ſous le nom des animalcules des infuſions,

Il y a des corps dont le méchaniſme eſt très-compoſé, & qui par conſéquent ne renferment qu'un petit nombre de parties ſimilaires ; alors ils doivent ſe reproduire avec peine & moins ſe multiplier. C'eſt ce qu'on remarque dans l'homme & dans les quadrupèdes, dont la population eſt preſque dans le rapport de l'unité à l'infini, ſi on la

compare avec celle de quelques animaux qui forment un tout plus homogène, tels que les huîtres & les pucerons.

Les corps organisés les plus simples, sont ceux dont toutes les parties sont formées de molécules organiques : ce sont aussi ceux qui se reproduisent le plus aisément : un polype est un assemblage de petits polypes : aussi l'acier qui coupe un de ces insectes, ne fait qu'en multiplier les individus.

M. de Buffon paroît expliquer tous les phénomènes de la génération avec les molécules organiques; mais Harvey & Leuwenhoeck, qu'il réfute, les expliquoient aussi avec leurs œufs & leurs vers spermatiques : ainsi cet appareil imposant ne prouve pas la marche de la Nature; mais seulement la sagacité du Naturaliste.

Le ſyſtême de M. de Buffon étoit celui d'Empédocles, de Plotin & d'Anaxagore (*a*). Cependant il n'a point fait fortune chez les Anciens, & on ne voit pas que ſes premiers Auteurs ayent joui même de la gloire vulgaire de faire ſecte.

Qu'eſt-ce que le moule intérieur de M. de Buffon ? Eſt-ce aux deſtructeurs des natures plaſtiques, à mettre des mots à la place des principes, & à interpréter par des qualités ocultes les myſtères de la Nature ?

Une molécule organique qui n'eſt ni animal, ni végétal, & qui pro-

---

(*a*) *Voyez* les preuves de cette aſſertion dans les Recherches ſur l'origine des Découvertes, &c. par M. Dutems, tom. 1. pag. 97.

duit des animaux & des végétaux ; eſt-elle bien claire à l'eſprit de l'initié, quand même il auroit toute la ſagacité de l'Hyerophante ?

Le Baron de Haller & d'autres Naturaliſtes célèbres, ont renverſé avec des armes victorieuſes l'édifice de M. de Buffon (*a*) : ils ont oppoſé des raiſons à ſes ſophiſmes, & des expériences à ſes expériences : cependant comme on admire plus la Phyſiologie Latine qu'on ne la lit, le procès entre ſon Auteur & le Pline de la France, n'a pû encore être jugé.

On a demandé à M. de Buffon comment ſes molécules organiques, qu'il ſuppoſe inaltérables, peuvent

(*a*) Voyez ſur-tout *Elementa Phyſiologiæ*, *tom.* 8. *lib.* XXIX. *pag.* 118.

être moulées dans ſon moule intérieur ? Si ſes éléments ſe modifient, ils ne ſont plus éléments ; s'ils reſtent inaltérables, ils ne peuvent concourir à la formation des corps organiſés.

Comment, ſuivant ces principes, des individus qui naiſſent du mêlange de deux eſpèces, ont-ils des organes qui ne ſe trouvent ni dans le pere ni dans la mere ? Par exemple, pourquoi l'abeille-ouvriere eſt-elle ſans ſexe, & ne reſſemble-t-elle ni au bourdon, ni a la reine-abeille ? le phénomène des fourmis qui ſont ſans aîles, tandis que leurs peres & leurs meres ſont aîlés, eſt bien plus inexplicable encore dans le ſyſtême des molécules

L'Inventeur des moules réſoudra-t-il, avec ſes principes, le problême du fœtus mâle qui naît avec deux

mains, tandis que ſon pere eſt né manchot (*a*); & celui de ces Hottentots qui naiſſent avec l'organe complet de la génération, quoique preſque tous les peres, par principe de religion, ſe faſſent couper un teſticule (*b*).

Voilà donc des aîles, des mains & des organes de la génération que la Nature a formés ſans le ſecours des moules! Pourquoi donc les autres parties en auroient-elles beſoin? Il faut que le moule intérieur produiſe tout, ou qu'il n'exiſte pas; qu'il ſoit le ſeul être générateur, ou bien un être de raiſon.

(*a*) Fait reconnu même des anciens: *A mancis integri generantur*, dit Ariſtote. *Hiſt. Anim. lib. 7. cap. 6.*

(*b*) *Voyez* Kolbe, Deſcript. du Cap. de Bonne-Eſpérance, pag. 273.

Le ſyſtême de M. de Buffon a pour baſe la reſſemblance des enfants à leurs peres, & on peut nier tout-à-fait cette reſſemblance ; ſi on lit avec attention les Ouvrages des plus célèbres Naturaliſtes (*a*), on ſe convaincra que depuis que le genre humain exiſte, il n'y a jamais eu deux hommes qui par la ſtructure intérieure & extérieure de leur corps ſe ſoient parfaitement reſſemblés ; on a dépoſé dans les Mémoires des Académies mille deſcriptions des artères de la tête, & il y a une variété ſinguliere dans tous les deſſeins. Cette variété ſemble même une des loix que s'eſt preſcrite la Nature : elle

---

(*a*) *Voyez ſur-tout* la Préface que le Baron de Haller a miſe à la tête de la Traduction Allemande de l'Hiſtoire Naturelle.

a réſervé ſa ſimplicité pour ſes plans, & prodigué la richeſſe & la magnificence dans les détails.

Voici encore un côté foible par lequel s'écroule l'édifice de notre ingénieux Naturaliſte ; quand même on ſuppoſeroit que les molécules organiques ſe rendent en effet de toutes les parties du corps dans la liqueur ſéminale ; je voudrois bien ſçavoir par quel méchaniſme s'exécute leur arrangement ; ne doivent-elles pas nager ſans ordre dans le fluide qui leur tient lieu de réſervoir ? Pourquoi donc l'univers n'eſt-il pas rempli de monſtres, dont les uns auront un œil ſur la main, d'autres le nez ſur l'épine du dos, &c. Si on ſuppoſe une puiſſance particuliere qui arrange avec intelligence ces molécules, il valoit tout autant ne pas créer les moules inté-

rieurs ; il faut que l'édifice ſoit l'effet de la combinaiſon aveugle des matériaux, ou qu'il ſoit tout entier l'ouvrage d'un Architecte.

Cependant un moule eſt une choſe ſi commode pour ceux qui veulent fondre d'un ſeul jet la ſtatue de la Nature, que M. Bonnet, un des grands adverſaires de l'Epigenèſe, s'en ſert auſſi pour expliquer le myſtère de la génération ; ce Naturaliſte qui n'oſe pas décider que l'hypothèſe de la diſſémination ſoit une erreur, quoiqu'il regarde celle de l'emboîtement comme une vérité (*a*), après avoir réfuté le ſyſtême de M.

(*a*) *Voyez* les aveux qu'il fait de ſon incertitude ; *Conſidérat. ſur les Corps organ.* Paſſim & *Palingénéſie Philoſoph. tom.* I. *pag.* 101.

de

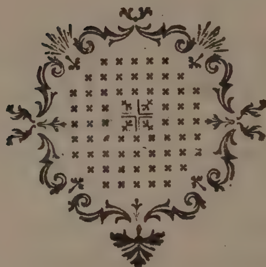
de Buffon, tente de le concilier avec ſes idées en concentrant le moule organique dans les parties génitales (*a*). Idée ingénieuſe, ſans doute; mais avec de l'eſprit on ne fait que le roman de la Nature.

Ce qui caractériſe les ouvrages ſublimes de l'être générateur, eſt l'uniformité de ſes opérations : il n'établit pas deux loix pour gouverner les machines animales; ainſi le moule organique eſt par-tout ou nulle part.

Au reſte, l'Auteur des molécules auſſi bien que l'Ecrivain ingénieux qui a voulu en étayer l'édifice, ont tous les deux rendu des ſervices importans à la Phyſique & à l'Hiſtoire

(*a*) Conſidérat. ſur les Corps organiſ. *Paſſim.*

Naturelle ; & ce n'eſt qu'aux admirateurs de leurs perſonnes qu'il eſt permis de critiquer leurs ouvrages.



Cerveaux microſcopiques du Médecin le Camus.

C'EST ſans doute dans l'attelier des moules intérieurs que le Médecin le Camus forgea ſes cerveaux microſcopiques (*a*) ; ce Phyſicien partant du principe que la Nature n'a qu'une loi pour la formation de tous les êtres organiſés, ſuppoſe que le cerveau n'eſt qu'un germe animo-végétal, qui renferme le principe générateur des animaux de la même eſpèce. La ſemence, dit-il, eſt compoſée de cerveaux mi-

(*a*) Ce ſyſtême eſt développé dans des Mémoires ſur divers ſujets de Médecine, qui ont paru en 1760.

croſcopiques, émanés du grand cerveau de l'individu; ainſi mon entendement eſt un magaſin de graines qui ſe féconderont pour donner naiſſance à ma poſtérité; & il n'eſt plus beſoin des allégories de la Mythologie pour expliquer comment Pallas naquit du cerveau de Jupiter.

Il n'y a que deux moyens d'interpréter ce ſyſtême: ou bien le cerveau générateur eſt compoſé de petits embryons qui attendent une matrice pour ſe développer, & alors je ne vois guères pourquoi les femmes ſont autre choſe que des cerveaux; ou bien la matrice elle-même fait un corps à la tête que la ſemence de l'homme a fourni; & cette idée eſt auſſi abſurde que celle qui attribueroit à la coque d'un œuf la naiſſance d'un poulet:

— ne dégradons pas, même par de justes plaisanteries, les ouvrages d'un Médecin dont nous respectons la mémoire.



Apprentiſſage de la Nature de M. Robinet.

SI jamais il y eut ſur la génération un ſyſtême extraordinaire, & cependant peu aiſé à réfuter, c'eſt celui que M. Robinet a conſigné dans le Livre intitulé : *Conſidérations Philoſophiques ſur la gradation naturelle des formes de l'Etre, ou Eſſai de la Nature, qui apprend à faire l'homme* (*a*). Après la lecture

(*a*) L'idée de ce titre & peut-être du ſyſtême entier, eſt tiré d'un texte de Pline où il appelle le lizeron, petite fleur qui a beaucoup d'analogie avec le lys, l'apprentiſſage de la Nature, qui apprend à faire un lys. *Tyrocinium Naturæ lilium formare diſcentis.*

de cet Ouvrage, on croit avoir fait un long rêve, & cependant on eſt long-temps à déterminer en quoi ce rêve eſt diſtingué du réveil.

Le principe qui ſert de baſe au ſyſtême, eſt une vérité éternelle: c'eſt que la Nature n'eſt qu'un ſeul acte, que cet acte comprend les phénomènes paſſés, préſents & futurs, & que ſa permanence fait la durée des choſes; d'où il ſuit que tous les êtres ont été formés d'après un ſeul deſſein primitif, dont ils ſont des variations graduées à l'infini: c'eſt d'après ce prototype que la Nature travaille pour former par degrés l'homme qui eſt à la tête de l'échelle animale, & ce travail eſt appellé par notre Philoſophe ſon apprentiſſage.

La premiere ébauche de la forme humaine ſe trouve dans les foſſiles: Par exemple, il y a des pierres qui

ont la figure d'un cœur (*a*), & d'autres qui imitent le cerveau (*b*); Plusieurs ont la forme du pied (*c*), de l'œil (*d*) & de l'oreille (*e*);

(*a*) Ce sont celles que les Naturalistes ont désigné sous le nom de Lithocardites, de Bucardites, & d'Antropocardites : D'Argenville, *Conchyl. pag.* 312. *Planche XXVI.* représente quatorze pierres différentes qui ont la figure d'un cœur. M. Robinet n'étoit pas instruit de ce fait : il auroit sans doute été l'objet d'un nouveau Chapitre de ses Considérations.

(*b*) Ce sont les Encéphalloïdes.

(*c*) Il parle d'une espèce d'Antropodite où l'on reconnoît nos petits os, nos veines & nos rotules : imitation qui a fait prendre à quelques personnes ce pied pour celui d'un homme, changé en pierre par la tête de Méduse.

(*d*) Tel est le Leucophthalme de Pline le Naturaliste.

(*e*) Ce sont les Olites. Il y a aussi une

d'autres deſſinent au naturel le ſein d'une belle femme (*a*) ; & ce qui eſt encore plus merveilleux, il y a des *Priapolites*, qui repréſentent l'organe de la génération dans l'homme ; des *Hyſtera petra*, qui imitent celui de la femme, & des *Hyſterolithes*, qui faiſant voir les deux ſexes réunis, deviennent le type des hermaphrodites.

Il eſt donc clair, ſuivant ce ſyſtême, que la Nature en formant une *Olite*, une *Encéphalloïde*, ou une *pierre mamillaire*, s'eſt eſſayé à produire l'oreille muſicale de Pergoleſe, le cerveau générateur de Newton,

---

petite huître, ridée, ovale, qu'on pourroit prendre pour une pierre auriculaire.

(*a*) Il a fait graver une de ces pierres mamillaires.

ou ce ſein allant, venant, arrondi par l'Amour, qui ſervit autrefois de modèle à la Vénus de Médicis.

Ce qui eſt encore plus clair, car M. Robinet le dit, c'eſt qu'un caillou oriental eſt l'ébauche d'un enfant en maillot, parce que ſa marbrure en renferme l'image (*a*); qu'une Agathe qui repréſente la tête d'un Nègre, peut bien avoir ſervi de moule à la tête d'un Caffre (*b*); & qu'un rocher de Malthe, connu des Chevaliers ſous le nom de *Moine pendu* (*c*), eſt probablement le type d'un Cordelier mourant au gibet.

(*a*) C'eſt le *Puer infaſciis*. *Voyez* l'Ouvrage que j'analyſe, pag. 34. — C'eſt ici qu'il faut citer, encore peut-être ne me croira-t-on pas.

(*b*) Ibid. pag. 35.

(*c*) Ibid. pag. 36.

On ne réuſſit jamais dans ſon premier apprentiſſage; auſſi la Nature, qui s'eſt eſſayée aſſez groſſièrement dans les foſſiles à faire l'homme, va le mouler avec bien plus d'adreſſe dans les plantes.

On découvre, dit M. Robinet, une analogie merveilleuſe entre l'homme & les végétaux : l'homme a un corps & des membres, & l'arbre un tronc & des branches; l'écorce de l'arbre eſt compoſée de trois membranes, auſſi-bien que notre peau : la ſève tient lieu de ſang à la plante; ſes fibres ligneuſes lui ſervent de veines lactées, & ſes feuilles ſont les poumons : on découvre dans les parties ſexuelles des végétaux un rapport ſingulier avec nos organes de la génération. Enfin, la plante vit, reſpire & tranſpire ; elle dort, & elle veille ;

elle eſt malade, & elle ſe porte bien : voilà bien des appanages de l'humanité ; ſi elle en avoit davantage, elle ſeroit un homme (*a*).

(*a*) Comme l'idée de l'analogie entre l'homme & les végétaux eſt au fond très-vraie, je me fais un plaiſir d'analyſer ce Chapitre 36. des Conſidér. Il ſervira de nouvelle preuve à un Article du tom. II. de la Philoſophie de la Nature.

Les parties ſexuelles des plantes ne s'éloignent pas beaucoup pour la forme des parties naturelles de l'homme & de la femme ; les étamines, parties mâles des plantes, portent des gouſſes ſpermatiques analogues aux teſticules ; & le Pyſtile a ſa baſe, ſes conduits & ſon ſommet, qui repréſentent la matrice, les trompes & la vulve d'une femme.

Le fœtus plante, a des filets ombilicaux, des lobes qui lui ſervent de placenta & des enveloppes, qui répondent à notre *chorion* & à notre *amnios*.

Au reſte, la Nature de temps en temps donne une idée de ſes talents méchaniques, en perfectionnant le

---

Il y a dans le corps humain deux fluides généraux, le ſang & la lymphe; il y a dans les plantes deux fluides, la ſève & une liqueur viſqueuſe analogue à la lymphe.

La plante pompe par ſes racines & par les pores de ſes feuilles, un ſuc qui eſt porté dans des utricules qui lui ſervent d'eſtomach; là il fermente & ſe digère; il ſe rend enſuite dans des organes excrétoires, où s'évacuent les matieres peu propres à s'aſſimiler avec la ſubſtance.

Les maladies des plantes ont beaucoup de rapport avec les nôtres: elles ſont ſujettes aux puſtules, aux engorgements, aux abſcès, à l'inflammation, à la fièvre, à la gangrène, &c. Au reſte, cette analogie ſemble portée à la démonſtration dans l'Anatomie des Plantes de Grew, & dans le Traité de l'Ame des Plantes du Docteur Dedu.

type humain dans les plantes : on a trouvé dans la Forêt d'Aldorff, un champignon portant un groupe de ſix hommes (*a*). Ailleurs on a trouvé deux femmes nues, repréſentées par un navet & une mandragore (*b*).

Notre portrait eſt encore plus parlant dans les animaux que dans les plantes : on voit un ſerpent des Indes Orientales (*c*), qui porte un maſque de tête humaine ſur ſon dos, & des carpes anthropomorphes, qui peuvent rendre vraiſemblable la fable des Syrènes.

Plus on monte de degrés dans l'échelle, & plus les imperfections diſparoiſſent ; l'homme marin, atteſté par tant de Voyageurs, ne diffère,

---

(*a*) Conſidérat. &c. pag. 59.

(*b*) Ibid. pag. 58. & 60.

(*c*) C'eſt le *Cobra di Capello.*

dit-on, de nous que par l'élément qu'il habite, par ſes écailles & par ſa ſtupidité (*a*).

L'ourang-outang qui vit dans les bois, qui ne manque pas d'eſprit, & qui eſt ſans écailles, remplit l'intervalle qui eſt entre le triton & l'homme.

Enfin, la Nature après s'être amuſé à créer des hommes difformes, tels que les Nègres de Manille avec leurs queues & les Hottentotes avec leurs tabliers, & des hommes fort laids, tels que les Lapons & les Kalmoukes; avant de caſſer ſon moule a produit les Perſans & les Géorgiennes, les plus beaux individus de l'eſpèce humaine; ces

(*a*) Ici M. Robinet ne fait guères que copier M. Telliamed; c'eſt au Public à juger de leur double autorité.

chef-d'œuvres dont on ne trouve guères dans notre Europe les images que dans les belles Statues de l'Antiquité ; la Vénus de Médicis, l'Apollon du Belvedere & l'Antinoüs.

Tel eſt le ſyſtême de l'Auteur, du Livre de la Nature : comme il eſt appuyé tantôt ſur des faits & tantôt ſur des ſophiſmes, il eſt à certains égards un chef-d'œuvre de délire & un chef-d'œuvre de raiſon.

Il eſt évident qu'il y a un rapport ſingulier entre tous les êtres ; qu'ils vont tous en ſe dégradant par nuances inſenſibles, & que s'il eſt une propriété qui leur ſoit commune à tous, c'eſt la faculté de vivre.

Mais que d'abſurdes corollaires oſe-t-on tirer de ces axiomes, & quel rôle ſubalterne fait-on jouer à la Nature !

Peut-on ſuppoſer que l'être géné-

rateur fait ſon apprentiſſage ſur la ſcène du monde, comme un élève de Pigal dans l'attelier de ce Sculpteur ? La Nature ne fait rien d'ébauché ; pourquoi lui prêter nos petits eſſais, nos moules & notre impuiſſance ?

La Nature en faiſant des priapolites & des mandragores, a voulu faire des priapolites & des mandragores, & ne s'eſt point eſſayée à faire l'homme.

Pourquoi l'homme ſeroit-il le premier objet du travail de l'être générateur ? eſt-il ſon chef-d'œuvre ? Sçait-on ſi dans cette multitude de planètes qui font leur révolution autour de notre ſoleil & des étoiles fixes, il n'y a point d'intelligence ſupérieure à la nôtre ? Sans nous égarer dans cette immenſité des mondes, avons-nous ſeulement

parcouru toute la ſurface de ce grain de ſable qu'on nomme la Terre ; & connoiſſons-nous les habitants des Terres Auſtrales ?

Si la Nature a eu beſoin d'un prototype pour créer l'homme, je ne vois pas pourquoi il ne lui en auroit pas fallu auſſi pour créer les mondes ; car il eſt probable qu'une Planète, telle que Saturne, n'eſt pas un des modèles ſur leſquels l'homme a été travaillé ; & s'il y a ſeulement deux prototypes néceſſaires, le ſyſtême de notre Philoſophe eſt renverſé.

Il ſera toujours infiniment abſurde de chercher le moule de l'eſpèce humaine dans une conque de Vénus & dans un priapolite.

Il ſera infiniment abſurde de ſuppoſer que cette conque & ce priapolite, qui ne ſont ni d'autres foſſi-

les, ni d'autres coquillages, ſont le type d'une jouiſſance.

Il ſera infiniment abſurde de compoſer un homme avec des cailloux, des pierres mamillaires, des agathes, des raves & des mandragores; parce qu'il y a des foſſiles qui repréſentent un cerveau, un pied & des mammelles; des pierres précieuſes ſur leſquelles des têtes ſont deſſinées, & des plantes qui ſont taillées en homme.

Milord Shaftesbury a compoſé un Livre, pour prouver que la vérité étoit inacceſſible au ridicule; & je ſerois tenté de croire que dès qu'on peut rire d'un ſyſtême, on eſt en droit de le rejetter: la raillerie entres les mains de Lucien, peut être une pierre de touche pour diſtinguer les opinions des hommes des vérités immortelles de la Nature.

Mouvement générateur d'un Anonyme.

Il m'eſt tombé entre les mains une Diſſertation Phyſique ſur la génération, traduite du Latin, & imprimée il y a ſept ans (*a*) ; où l'Auteur

(*a*) Il eſt bon de marquer la date préciſe de l'impreſſion, car le ſtyle pourroit faire croire à quelques Biographes que l'Auteur a été contemporain de Rabelais : voici quelques phraſes de la Dédicace au Roi de Pruſſe.

» Ainſi que nous ne pouvons nous em-
» pêcher aujourd'hui, malgré notre atta-
» chement à la vie, de déſirer d'être les
» contemporains des Céſars, lorſque nous
» liſons leur vie, de même, &c. Or ſi
» c'eſt un vœu ſage & ſenſé que nous for-
» mons en déſirant avoir exiſté dans le ſiècle
» des Céſars, pour leur donner des marques

s'écarte des routes vulgaires, & bâtit un ſyſtême qui peut prêter à la critique, mais non à la plaiſanterie.

La génération, dit notre Anonyme, n'eſt qu'une combinaiſon du mouvement, & ſi la ſemence devient féconde, c'eſt parce qu'elle fermente dans les teſticules de l'homme & dans l'ovaire de la femme : le mouvement en faiſant cir-

---

» de notre amour : certes, Sire, vous le » ſentez, & il ne peut y avoir qu'un eſprit » bas & rampant, qui ne ſent ni la bonté, » ni les hauts faits, qui ne forme pas ces » deſirs. Si les ſiècles futurs, enviant notre » bonheur, deſirent avoir vécu avec nous, » je dois être exempt de blâme quand je » parois aſſez hardi pour vous offrir cet » eſſai de talents ordinaires, &c. «

Aſſurément ce n'eſt pas dans ce ſtyle que Trajan a été loué par Pline, Louis XIV par Buſſi-Rabutin, & Frédéric lui-même par M. de Voltaire.

culer les humeurs, devient la baſe des tempéraments ; lui ſeul entretient l'activité de nos organes ; lui ſeul, en agitant nos faiſceaux fibrillaires, enfante nos paſſions, & il ne nous manque que le ſecret de le perpétuer dans nos frêles machines, pour acquérir l'immortalité.

Avec ce mouvement générateur, notre Philoſophe explique tout : une modification particuliere du mouvement dans les organes de la génération produit un mâle plutôt qu'une femelle ; une autre fait un manchot, & une troiſieme fait un embryon à deux têtes.

Il en eſt de la génération ainſi qne de la Chymie : comme la variété des matieres qu'on met dans les fourneaux, fait varier les produits qui réſultent de la ſéparation de leurs principes ; de même, la variété des

ſemences fait varier les produits de la génération.

De toutes les hypothèſes que la Philoſophie ancienne & moderne a fait naître pour jetter quelques lumieres dans la nuit de notre berceau ; celle-ci auroit pû , je ne dis pas conduire le plus ſûrement à la vérité, mais du moins ſatisfaire le plus l'eſprit humain.

Mais il auroit fallu que l'Auteur de ce ſyſtême ne l'eût pas conçu d'une maniere vague , & qu'il ne l'eût pas exprimé encore plus vaguement qu'il ne l'a conçu.

Il auroit fallu qu'il eût appuyé ſes principes ſur des expériences : car les faits ſont preſque la ſeule Logique de l'Hiſtoire Naturelle.

Il auroit fallu , ſur - tout , qu'en admettant une cauſe méchanique de la génération , il eût concilié ſon hypothèſe avec l'idée du ſuprême Or-

donnateur de la grande machine de l'univers.

Au lieu de tout cela, l'Anonyme s'amuſe à parler de l'ovaire de la femme, qui n'a point d'ovaire ; à aſſurer que Paſiphaé a pu faire naître le Minotaure, & à prouver qu'une Vierge peut concevoir & enfanter ſans miracle.

Il viendra peut-être dans la ſuite quelqu'homme de génie qui partant de ce principe du mouvement générateur, fera mouvoir le monde phyſique ſur un autre pivot : la même idée qui meurt dans un cerveau ſtérile, germe quelquefois avec ſuccès dans une tête mieux organiſée : une pomme tombe d'un arbre dans un jardin de Londres, le peuple de Phyſiciens n'y voit que la chûte d'un fruit ; Newton y apperçoit le principe admirable de la gravitation.

ORONDAL

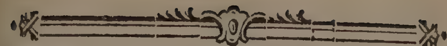
ORONDAL,

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ;

ÉCRITE

SUR LES MÉMOIRES

DE ZOROASTRE.



PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

Je ne ſçaurois mieux terminer l'hiſtoire des erreurs humaines ſur la génération, que par la rêverie d'un des plus anciens défenſeurs de l'Epigenèſe ; il s'agit d'un petit écrit fait ſur les Mémoires de Zoroaſtre, un des premiers légiſlateurs de l'Orient : ce n'eſt point l'Ouvrage que nous avons de ce Philoſophe ſous le nom d'Oracles (*a*), ni ſon fameux Zend, un des évan-

---

(*a*) *Oracula verſibus exametris græcè cura ſervati Gallæi, in-4. Amſtelodami* 1689.

giles de l'Asie, ni le Sadder qui en est l'abrégé ; je parle ici d'une bagatelle échappée à ce grand homme dans le temps qu'il s'ennuyoit dans son Serrail de Bactra, comme tout Roi Philosophe doit s'ennuyer quand il a un Serrail.

Un Roi de la Bactriane, successeur de Zoroastre, qui avoit aussi un Serrail, & qui n'étoit pas Philosophe comme le sublime Auteur du Zend, trouva cette Histoire dans les Archives de la Couronne, & la rédigea telle qu'elle est ici ; je ne garantirai point la vérité, mais seulement la fidélité de sa traduction : le Parsis de qui je la tiens a eu la complaisance de la rendre en françois mot pour mot, & c'est

ſur cette Verſion qui j'ai fait l'écrit qu'on va lire ; ſeulement j'ai pris la liberté d'en retrancher les alluſions fréquentes aux attributs d'Oromaze & d'Arimane, les allégories trop recherchées, & tout ce fatras de langage myſtique & théurgique, que les Orientaux prennent ſouvent pour du ſtyle ſublime : j'ai tâché de faire parler Zoroaſtre & ſon Rédacteur, comme ils auroient parlé eux-mêmes s'ils avoient vécu dans ce ſiècle de lumiere & de raiſon ; & ſi une traduction de ce genre n'eſt pas de nature à ſe faire citer, elle l'eſt du moins à ſe faire lire.

Les Notes, qui ſont au-deſſous du Texte, ſerviront à éclaircir divers points d'Hiſtoire Naturelle,

& à concilier la Physique ancienne avec la nôtre : elles sont toutes de moi, & je l'annonce avec empressement, afin qu'on ne fasse pas honneur de mes erreurs à Zoroastre.





ORONDAL.



PORTE I (*a*).

Hymne antérieure à Zoroastre.

„Je te salue, ô Roi de la Nature;
„toi, qui as jetté dans l'étendue
„des millions de sphères étincelan-
„tes, pour former l'architecture de

(*a*) Ceux qui ont lû le Docteur Hyde, sçavent que les Orientaux nomment *Porte*, ce que nous appellons *Chapitre*.

» la machine qui embrasse tous les » êtres ; toi, qui as ordonné aux » mondes de graviter les uns sur les » autres, & qui fait résulter des loix » éternelles du mouvement, l'équi- » libre & le repos de l'univers.

» On dit que dans cette petite » fourmilliere qu'on nomme la terre, » il y a des taupes qui ne sçavent » pas si tu es, & des tigres qui vou- » droient que tu ne fus pas : je ne te » demande pas leur anéantissement, » car je suis comme eux un être or- » ganisé ; mais je te remercie de » n'avoir pas permis que je devinsse » ou aveugle ou ingrat.

» Je me suis servi de l'intelli- » gence dont tu m'as doué, pour » t'étudier dans les merveilles du » globe que j'habite ; les facultés » que je tiens de toi m'ont conduit » à la nature, & la nature m'a ra- » mené vers toi.

» J'ai cru appercevoir qu'avec le
» ſeul feu élémentaire tu as com-
» poſé tous les êtres que je décou-
» vre, ſoit par mes yeux, ſoit par
» mon entendement ; & je t'adore
» ſous l'emblême de ce feu, dont
» la pureté me peint ton eſſence &
» que j'entretiens depuis tant d'an-
» nées pour me tracer une foible
» image de ton éternité.

» Et toi, ô ma fille, adore auſſi
» cet être ſuprême qui t'a miſe dans
» mes bras ; mais ne répète point
» l'Hymne que j'ai chanté : tu ne
» connois point Dieu comme ar-
» chitecte de ces millions de globes
» qui roulent dans l'eſpace : que
» t'importe que tous les êtres gra-
» vitent les uns ſur les autres ? que
» te fait même l'éternité de leur
» Auteur, à toi, qui n'es pas à
» portée de la comprendre ; à toi,

» dont l'existence est bornée à un » instant qui s'écoule ; à toi, qui » dois plus au souverain de la Na- » ture, en qualité d'être sensible, » qu'en qualité d'être raisonnable?

» Que ta priere ne soit que l'ef- » fusion de ta reconnoissance ; elle » ne doit point être l'ouvrage d'une » Philosophie, que tu as peu exer- » cée : Dieu la désire simple com- » me ton ame ; elle sera plus su- » blime que la mienne.

» Tu es dans le printemps de » l'âge, & ton cœur seul doit parler » à la divinité : quand l'hiver sera » sur ta tête, tu feras parler à la » fois le cœur & l'intelligence ; il » faut bien, quand une partie de » nous-même est glacée, que l'autre » supplée à sa foiblesse.

» Remercie l'être bienfaisant par » excellence, de t'avoir fait naître

» dans une isle déserte, où tu n'as
» à subir ni les chagrins de l'obéis-
» sance, ni les fatigues du com-
» mandement; où tu vivras tran-
» quille & fortunée, à l'abri des er-
» reurs & des terreurs humaines,
» loin des esprits foibles & des per-
» sécuteurs, du spectacle flétrissant
» des esclaves & des caprices des-
» tructeurs du vulgaire des rois.

» Il faut le remercier de ce que
» tu habites le plus beau climat de la
» terre, n'ayant point de marécages
» à dessécher, & de plantes para-
» sites ou venimeuses à détruire :
» sans être obligée de captiver la mer
» par des digues, de disputer quel-
» ques vils aliments aux bêtes fé-
» roces, & de faire au péril de ta
» vie la conquête de la nature.

» Tu dois le remercier encore de
» ce que tu as la paix avec ton ame

» & avec tous les êtres qui t'environ-
» nent ; tandis que par-tout où les
» hommes ſont raſſemblés, le feu
» de la guerre embrâſe juſqu'à l'air
» qu'on reſpire, & fait tarir la ſource
» des générations.

» O ma fille, combien Dieu te
» deviendroit cher, ſi dans le ſi-
» lence de cette ſolitude, ton ame
» émue pouvoit interroger quel-
» qu'autre que ton pere ; ſi ce ſein
» qui s'ouvre aux deſirs pouvoit pal-
» piter ſous des yeux qui en accélé-
» raſſent le développement ! le ciel
» qui te protège exécutera peut-être
» un jour ce prodige : il te doit du
» moins de te laiſſer le calme de
» l'ignorance, s'il te refuſe les tranſ-
» ports de la volupté. «





PORTE II.

Du lieu de la Scène & des Acteurs.

TEL étoit l'hymne que le respectable Orondal chantoit à l'être suprême : il avoit le visage tourné du côté de l'Orient, & la main étendue sur un autel de gazon où brûloit le feu pur & léger de l'Alcohol (*a*), feu qui se conservoit depuis quinze ans, & qu'il avoit allumé.

(*a*) Les Chymistes donnent le nom d'*Alcohol* à l'esprit de vin rectifié au dernier degré : c'est le seul corps de la nature entiérement inflammable ; les premieres ex-

Orondal n'avoit encore que cent vingt ans : au feu de ses yeux, à la vigueur de sa démarche, & encore plus à celle de sa raison, on l'auroit cru dans l'automne de l'âge ; ce

---

périences que fit sur ce sujet Boerhaave, déconcerterent toute la Physique moderne, qui cependant ne marchant qu'à l'appui des faits, ne sembloit pas aisé à déconcerter : on fut très-surpris d'apprendre que ce liquide enflammé n'exhaloit aucune fumée, ne noircissoit pas les corps qu'on exposoit sur sa surface, & se consumoit entiérement sans déposer de cendres : on le fut encore plus d'entendre assurer qu'un charbon ardent plongé dans l'alcohol, loin de l'allumer, l'éteignoit lui-même : les uns nierent les faits ; d'autres les répéterent, & accuserent la Nature de se contredire : il n'y eut qu'un petit nombre de Sages qui avouerent que Boerhaave étoit un grand homme, & qu'ils ne connoissoient pas parfaitement la marche de la Nature.

qui paroîtra un prodige aux rois mes contemporains qui ſont déja vieux à cent ans (*a*) ; mais auſſi pourquoi ont-ils un trône & un ſerrail ?

Zima fille d'Orondal, tous les jours, au lever & au coucher du ſoleil, verſoit dans un vaſe de por-

---

(*a*) J'ai voulu en partant de ce fait & d'un texte de Salomon, qui fixe la vieilleſſe de l'homme à quatre-vingts ans, calculer l'époque où cette Hiſtoire fut écrite par Zoroaſtre : mais comme la ſolution de mon problême m'a conduit quelques trois mille ans avant le temps où les Hiſtoriens placent le règne de ce fameux Roi de la Bactriane, je ne veux pas faire part au Public de mon calcul : je n'irai point pour un Conte, quelque philoſophique qu'il ſoit, me brouiller avec les Chronologiſtes ; & ſous prétexte que Zoroaſtre n'a jamais menti, brûler les Livres d'Uſſérius, du Chevalier Masham & du Pere Pétau.

phyre la liqueur odoriférante qui ſervoit d'aliment au feu ſacré : c'étoit une beauté piquante, qui uniſſoit la fraîcheur de quinze ans à l'ingégénuité de dix : ſes charmes ſont au-deſſus de mon pinceau : les génies bienfaiſants créés par Brama l'auroient priſe pour une habitante du ciel, ſi elle n'eût pas vécu dans une iſle déſerte ; & elle auroit eu un culte, ſi elle avoit pu avoir des adorateurs.

Zima étoit donc parfaitement belle ; ce qui n'eſt pas rare en Aſie : mais de plus elle n'en ſçavoit rien ; ce qui eſt un peu moins commun dans nos grandes villes où les jeunes filles apprennent bientôt ce ſecret, non de leurs rivales, mais de leurs amants, de leur cœur & de leurs miroirs.

Au reſte, Zima dans ſon deſert

avoit toutes les jouiſſances, excepté celle qui donne du prix aux autres : d'abord elle habitoit le plus beau climat de l'Aſie, une terre où les fruits & les fleurs naiſſoient ſans culture, & qui eût été le berceau du genre humain, ſi le genre humain pouvoit avoir un berceau.

Cette iſle éloignée de Bactra de plus de deux cents cinquante paraſanges (*a*), n'avoit aucune terre

(*a*) La *Paraſange* de la Perſe, ſuivant les Commentateurs qui ont le mieux défriché les Landes de l'Antiquité, renfermoit trente ſtades de la Grèce, & il faut huit ſtades pour former un mille d'Italie. Il s'enſuit que l'iſle d'Orondal étoit ſituée à environ neuf cents trente-ſept milles, c'eſt-à-dire à plus de trois cents douze lieues de Bactra : j'ai cherché dans Ptolémée, dans Cluvier, & dans tous nos Géographes des traces de cette iſle ; mais ſoit que la mer ſe

dans ſon voiſinage ; ſeule au ſein de l'Océan, elle ſembloit ſéparée de toute la Nature.

Il n'y avoit autour d'elle aucun port où le plus foible vaiſſeau pût mouiller ; environnée de toutes parts de rochers eſcarpés, elle paroiſſoit au navigateur le repaire des aigles & des vautours, plutôt que la demeure d'un Philoſophe.

Cette iſle, malgré le préjugé, renfermoit la plupart des biens qui

---

ſoit retirée dans certains parages ; ſoit que le globe ait ſubi quelque grande révolution, ſoit enfin qu'il n'y ait eu qu'un foible intervalle entre la naiſſance de cette iſle & ſon anéantiſſement : je n'ai pu aſſeoir ſur ce ſujet que de foibles conjectures, ce qui me fait beaucoup de peine, ſoit à cauſe de mon amour pour la Géographie, ſoit à cauſe de mon reſpect pour la mémoire de Zoroaſtre.

peuvent faire chérir l'exiſtence ; & ſi l'amour avoit pu s'y introduire, l'homme y auroit été auſſi fortuné que Brama l'eſt dans la ſphère du feu, d'où il gouverne les mondes.

Cependant les rochers dont l'iſle étoit ceinte, ne receloient point dans leur ſein des mines d'or ; puiſque ſes habitants jouiſſoient de la nature, ils n'avoient pas beſoin de l'acheter.

On n'y trouvoit auſſi ni perles ni diamants, qu'en auroit fait Zima ? Belle, jeune & à demi nue, elle ſe paroit de ſes charmes : tous les brillants de l'Aſie n'auroient pu que lui nuire, puiſqu'ils n'étoient point elle.

A la place de tous ces riens futiles, on y voyoit des berceaux flexibles de grenades, qui parfumoient au loin l'air qu'on reſpiroit;

des bosquets touffus de lilas qui ne recevoient que ce demi-jour si favorable à la volupté, & des bassins exposés au soleil levant d'où l'onde s'échappoit en cascades colorées, & venoit rafraîchir l'émail des fleurs autour de la grotte où Zima goûtoit les douceurs du sommeil.....

Je vois déja à ce tableau s'échauffer l'imagination de mes femmes : ce soir quand renfermé seul avec Zirphé, mes mains presseront l'albâtre de son sein, que nos bouches seront unies & nos ames confondues, elle ne manquera pas de me dire : ô mon bien-aimé, volons vers l'isle d'Orondal ; dérobe-moi au tourment d'avoir des rivales ; viens dans ce sanctuaire de la Divinité, jouir du ciel & de mon cœur ; que t'importe la Bactriane ? ne retrouveras-tu pas dans la tendresse de Zirphé, ton

trône, ton ſerrail & l'univers ?

Ah ! Zirphé, que me demandes-tu ? — cette iſle dont je t'entretiens a été engloutie par un tremblement de terre, arrivé il y a trois cents quinze ans (a). — Tu ſoupires ! conſole-

---

(*a*) Il eſt probable que cette iſle dut ſa naiſſance comme ſa deſtruction à un tremblement de terre, occaſionné par l'éruption d'un volcan caché ſous les eaux : les faſtes de la Phyſique renferment ſur ce ſujet pluſieurs faits auſſi extraordinaires que la naiſſance de l'iſle d'Orondal ; Pline le Naturaliſte parle d'une iſle d Hyera formée de maſſes ferrugineuſes & de terres lancées du fond de la mer Séneque prétend que de ſon temps l'iſle de Santorin parut tout d'un coup à la vue des Navigateurs ; & en 1720, un volcan produiſit une iſle nouvelle auprès de celle de Tercere. Voyez *Tranſact. Philoſoph. abr. tom. VI. part. 2. pag.* 154. — Ces faits doivent nous apprendre que toutes les fois que les Anciens ont écrit quelque

toi : tant que tu respireras, tu n'auras point de rivales ; tu posséderas sans partage ma main & mon cœur ; & ce palais sera pour toi l'isle d'Orondal.

---

chose d'extraordinaire, ils n'ont pas écrit une absurdité : admirons leurs connoissances naturelles, respectons leurs histoires & lisons leurs romans.





PORTE III.

Comme le ſein & les deſirs de Zima ſe développent.

CEPENDANT Zima, reine dans ſon iſle, ne voyoit ſon pere que pour l'aimer, ne s'adreſſoit à Dieu que pour le bénir, & ne connoiſſoit la nature que pour goûter ſes bienfaits; elle ſembloit devoir être heureuſe, elle ne l'étoit pas; il lui manquoit une jouiſſance, ſans laquelle toutes les autres ne ſont rien.

Une fille de quinze ans, qui habite ſous un beau ciel & qui eſt oiſive, s'ennuie bientôt de n'avoir à parler qu'à Dieu, à ſon pere, & à

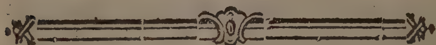
ſes arbres : Zima erroit donc dans ſon iſle, triſte, ſans en ſoupçonner la cauſe, & cherchant avec inquiétude le plaiſir qu'elle ne connoiſſoit pas.

Lorſqu'elle venoit faire ſa priere au ſoleil levant, les rayons de cet aſtre faiſoient fermenter dans ſes veines un feu qui l'étonnoit : ſi elle ſe baignoit, l'impreſſion de l'onde faiſoit frémir en elle délicieuſement toutes les fibres du toucher : voyoit-elle deux oiſeaux ſe careſſer ? elle preſſentoit le plaiſir dont ils étoient enivrés, & ſe doutoit bien qu'il étoit d'une nature différente de celui qu'elle goûtoit dans les froids embraſſemens d'Orondal.

L'aſpect de ſon ſein l'entretenoit ſur-tout dans ſes rêveries ; elle avoit vu ſes deux roſes long temps renfermées dans leur germe, & ſon œil curieux

curieux mesuroit chaque jour la marche graduée de son développement, jusqu'à ce qu'elles furent entiérement épanouies : elle ne tarda pas à s'appercevoir que ce sein d'albâtre avoit un mouvement alternatif, & palpitoit, lorsqu'elle se laissoit aller à ses vagues desirs de félilicité : ce rapport secret entre l'ame & une gorge naissante, devoit paroître sans doute un singulier phénomène à Zima, puisque de nos jours il fait déraisonner tant de Philosophes.





PORTE IV.

Confidence d'une Fille à ſon Pere, qui n'eſt pas dans nos mœurs.

Il étoit minuit, la nature entiere étoit dans le ſilence, & la lumiere incertaine de la lune ne pénétroit que foiblement dans la grotte d'Orondal; cependant Zima & ſon pere ne dormoient pas; Zima tourmentée de ſes quinze ans, & Orondal d'un problême d'algèbre qu'il n'avoit pu réſoudre : la jeune Inſulaire rompant la premiere le ſilence : Mon pere, dit-elle, les hommes dont vous dites que le continent eſt peuplé reſſemblent-ils à vous ou à moi?

— Mais, ma fille .... ce ſont des hommes, & nous, nous en ſommes auſſi. — Si je ſuis un homme, reprit Zima, certainement vous ne l'êtes pas : je vois une barbe blanche deſcendre en ondoyant ſur votre poitrine, & mon menton n'eſt pas ombragé du plus léger duvet ; ma gorge captive fait effort contre le tiſſu léger qui l'enveloppe, & vous .... je crois que vous n'en avez point : lorſque je m'incline ſur le bord d'une fontaine, il me ſemble toujours que votre viſage eſt moins attrayant que l'image fugitive que j'apperçois dans l'onde : non, nous ne ſommes point formés ſur le même modèle ; & mon pere me trompe, ou il eſt trompé par la nature.

Une pareille confidence étoit plus embarraſſante pour Orondal, que

tous ſes problêmes d'algèbre ; il auroit bien déſiré que ſa fille n'eût jamais l'idée d'un bonheur qu'elle ne pouvoit goûter ; m is il étoit vrai, & il avoit inſtruit Zima à l'être : il réſolut donc de lui répondre, ſans lui donner des lumieres trop cruelles & ſans la tromper : Zima, Zima, dit ce ſage vieillard, tu vas remplir d'amertume & ta vie & la mienne : n'importe ; j'ai cherché pendant cent ans la vérité, & je n'irai point la trahir ſur le bord de ma tombe : tâche de t'endormir ; demain, au lever de l'aurore, je te montrerai un monument qui te ſera cher, malgré les larmes qu'il te fera répandre : alors un grand ſecret te ſera dévoilé.

L'attente d'un grand ſecret n'étoit pas un moyen bien propre à endor-

mir Zima ; auſſi s'agita-t-elle le reſte de la nuit ; & au point du jour les roſes de ſon teint parurent fanées pour la premiere fois.





PORTE V.

Zima découvre qu'elle a un ſecond pere.

LES rayons du ſoleil levant commençoient à peine à colorer le pic des montagnes, lorſque Zima & ſon pere ſortirent de leur grotte, & s'avancerent en ſilence vers le bord de la mer : après trois heures de marche, ils arriverent dans un bois touffu où l'aſpect lugubre des cyprès, l'abſence de la lumiere, & le ſilence de la nature inſpiroient une certaine horreur religieuſe ; vers le milieu étoit un obéliſque, qui avoit pour baſe un tombeau entr'ouvert : Orondal arrivé au pied

du monument, prend une urne qui y étoit enfermée, la baiſe les larmes aux yeux, & la montrant à Zima qui s'attendriſſoit ſans en ſçavoir la cauſe : O, ma fille, lui dit-il, cette cendre que j'offre à tes yeux, a été un être vivant tel que toi. — Zima frémit, ſon ame n'étoit pas encore ouverte à l'idée de deſtruction. — Orondal continua, Cette cendre m'eſt bien chere : c'eſt celle de l'objet reſpectacle qui t'a donné la vie. — Quoi, dit Zima avec ingénuité, la nature m'a donc donné deux peres ; car vous l'êtes ; vos bienfaits & le plaiſir que j'éprouve en vous ſerrant dans mes bras m'en aſſurent. — Oui, ma fille, je ſuis ton pere ; mais je ne ſuis pas le ſeul qui ait droit à ta reconnoiſſance : plus un être eſt ſimple, moins la nature fait de

frais à ſa production ; ce grain que tu foules aux pieds ſuffit pour faire naître un arbre ; le puceron que ton doigt écraſe, a peut-être lui ſeul donné la vie à vingt mille pucerons (*a*) ; mais la machine humaine

---

(*a*) L'infatigable Réaumur, le hardi Leuwenhoeck, & l'Auteur juſtement célèbre de la *Palingénéſie Philoſophique*, ont confirmé par leurs expériences le ſyſtême de Zoroaſtre : en effet, qu'on prenne un puceron au moment où il ſort du ſein de ſa mere, & qu'on l'enferme dans un bocal, il ne tardera pas à faire des petits : la poſtérité de cet inſecte vierge en fera enſuite d'autres ſans s'accoupler, & dans l'eſpace de trois mois la race du premier puceron ſera parvenue juſqu'à la neuvième génération, ſans que la nature ait eu beſoin du concours des deux ſexes : il eſt probable cependant que le puceron engendre avec une ſorte de volupté : mais com-

eſt ſi compliquée, qu'il faut toujours le concours de deux êtres

---

bien ces plaiſirs ſolitaires ſont foibles au prix des nôtres !

Leuwenhoeck a, dit-on, obſervé un animalcule dont la génération eſt encore plus ſinguliere que celle du puceron ; il ne vit que trente heures, ou pour mieux dire il eſt immortel ; car ſa mort n'eſt qu'un ſommeil d'un moment, après quoi il ſe diviſe en huit parties, qui ſont huit autres animalcules : ceux-ci trente heures après en produiſent chacun huit autres, ce qui forme

Dans la premiere multiplication,	8
ſeconde,	240
troiſième,	1920
quatrième,	15360
cinquième,	122880
ſixième,	983040
ſeptième,	7864320

Ainſi en moins de neuf jours voilà un ſeul

pour en produire un troisième. — Zima versa quelques larmes, puis saisissant l'urne : O mon second pere, s'écria-t-elle, pourquoi n'ai-je jamais pu épancher mon ame dans ton sein ? combien je t'aurois aimé ! car tu me ressemblois sans doute encore plus que le vieillard respectable qui m'amene à ta tombe : ce petit cyprès ne diffère point de l'arbre élevé qui l'ombrage ; il faut bien que je sois ton image ; peut-être tiens-je de toi ma figure, & ma raison d'Orondal. — Zima s'arrêta pour rêver ; ensuite jettant sur l'urne des regards pleins de feu,

---

insecte qui en engendre près de huit millions : ô Nature, combien de principes de vie tu renfermes dans ton sein ! & il y a sur ce globe de malheureux sectaires qui prêchent la doctrine de l'anéantissement.

O Nature, dit-elle, puis-je eſpérer qu'un jour tu ranimeras cette cendre ? Peut-être, dit Orondal : & ce peut-être la fit rêver encore.





PORTE VI.

Hiſtoire d'Orondal.

CEPENDANT Orondal s'apperçut que ſa fille à chaque inſtant étoit plus émue ; & craignant que ſa ſenſibilité ne lui fût fatale, il l'arracha de ce ſéjour funèbre, & prit avec elle le chemin de la grotte : durant la route Zima porta de nouveaux coups à la Philoſophie d'Orondal : Pourquoi, dit-elle, ſommes-nous ſeuls dans ces climats, n'ayant donné l'être à perſonne, & trahiſſant l'eſpoir de la Nature ? — Ma fille, tous les âges ne ſont pas également favorables à la fécondité : vois ce cédre à moitié deſſéché, il a épuiſé

tous ſes ſucs générateurs, & jamais il ne naîtra de lui des rejettons qui lui reſſemblent : je ſuis ce cédre, & ſans ma chere Zima, j'entrerois tout entier dans la tombe. — Pardon, mon pere ; mais achevez de m'éclairer : ſuis-je le ſeul être à qui vous ayez donné le jour ? — Non ; tu es le ſoixante & douzième enfant que j'ai fait naître : famille nombreuſe, ſans doute ; mais que le ſouffle deſtructeur du deſpotiſme a deſſéchée. Orondal ſoupira alors & ſes yeux parurent humides ; Zima les eſſuya avec un baiſer, & le vieillard voyant qu'il ne lui étoit pas poſſible d'avoir des ſecrets pour ſa fille, s'aſſit avec elle ſur le bord d'une anſe que la mer formoit à une lieue de ſa demeure, & lui parla ainſi.

Cette iſle ne m'a point fait naître ;

& j'ai vu le jour dans le vaſte continent, dont cette mer nous ſépare; mon pere, qui avoit élevé ſon ſouverain, étoit devenu ſon miniſtre; & en qualité de ſon premier eſclave, jouiſſoit du droit d'opprimer : il déplut au nain de ſon maître qui l'amuſoit par ſes ſaillies, & le roi lui fit trancher la tête : le bouffon qui ſe jouoit de tout, par une biſarrerie digne de lui me fit donner ſa place, & je ſortis de l'échaffaud le viſage encore tout couvert du ſang de mon pere, pour m'aſſeoir au pied du trône : j'avoit alors trente ans, on ne me connoiſſoit à la cour que ſous le titre de Philoſophe; mais il avoit paru très-plaiſant au petit monſtre de Bactra de voir comment s'y prendroit un être libre pour aduler un maître, & l'éleve de la nature pour com-

commander à des hommes : je vis le piege, & je n'y tombai pas ; le prince étoit un homme féroce, qui faisoit périr ou rendoit semblables à lui tous ceux qui pouvoient l'approcher ; il fallut que je fisse ma cour au tigre, pour sortir sans périr de son repaire : parvenu à la faveur, j'obtins enfin un exil honnête : je secouai alors la poussiere de mes pieds, & cessant d'être ministre d'un despote je redevins homme (*a*).

(*a*) Il y a dans ce récit bien des choses que Zima n'étoit pas à portée d'entendre, sans avoir eu des connoissances antérieures ; mais il patoît qu'Orondal l'avoit instruit de tout, excepté de la différence des sexes, de l'amour & des mystères de la génération. — Ce Sage ne sçavoit pas que dans ces matieres une fille de quinze ans, ren-

Un être qui te ressembloit, Zima, & qui étoit à-peu-près de mon âge, m'accompagna dans ma retraite : cet être qu'on appelle une femme, s'unit à moi pour en produire d'autres ; & tranquille avec mes Livres, mon cabinet de Physique & mes enfants, j'oubliai Bactra & l'univers.

Cependant l'Asie se renversa sur elle-même, les souverains subjuguerent leurs voisins pour être subjugués à leur tour : le trône de la Bactriane, sur-tout, n'ayant de force ni contre les conquérants, ni contre les usurpateurs, fut envahi tour à tour par des barbares & par des rebelles ; ce mouvement terrible

---

fermée dans une isle déserte avec un homme, a bientôt deviné la Nature.

des empires qui ſe détruiſoient, ne parvint pas juſqu'à moi : la tempête étoit autour des trônes, & le port dans les deſerts.

J'avois cent cinq ans lorſqu'on m'amena dans ma retraite le dernier rejetton de la race de nos rois, échappé par un bonheur ineſpéré au déſaſtre de ſa famille : c'étoit un enfant de ſept ans, d'une figure intéreſſante, qui portoit ſur ſon viſage l'empreinte de ſes malheurs & l'eſpérance de les réparer un jour : on l'avoit nommé Zoroaſtre ; je l'élevai avec mes enfants, & lui imprimai une marque ineffaçable ſur la poitrine, afin que dans la ſuite les vengeurs de nos rois puſſent le reconnoître.

Dans un état ſoumis au pouvoir abſolu il n'y a point de danger à être obſcur, mais il y en a à être

juste ; l'usurpateur du trône de la Bactriane soupçonna bientôt que j'avois dérobé à sa fureur une victime ; sur ce simple soupçon, il jura d'exterminer toute ma famille : à l'approche des satellites du tyran, je me renfermai avec ma femme & Zoroastre endormi dans le tombeau de mon pere (*a*) : mais ma maison fut brûlée, & soixante & onze enfants que j'avois égorgés sur ses décombres : la même nuit je portai l'enfant royal à un républicain, qui m'en répondit sur sa tête ; & m'étant traîné sur le bord de la mer, je m'embarquai sur un vaisseau qui faisoit

(*a*) Voilà l'histoire de l'Orphelin de Tchao ! comme toutes les nations se copient les unes les autres ! où est l'histoire originale ? est-ce à la Chine, est-ce dans la Bactriane ?

voile pour la découverte d'un nouveau monde (*a*).

(*a*) Ce font de plaifantes gens que ces Philofophiftes ! ils prétendent que perfonne avant Colomb n'a pu découvrir le Nouveau-Monde ; cependant, fi vous en exceptez nos Voyages autour du Globe, il eft prouvé que les Anciens ont fait fur l'Océan des routes auffi hardies que nos plus célèbres Navigateurs : je n'en voudrois pour preuve que ce fameux périple d'Hamon, dont le Préfident de Montefquieu a fi bien démontré l'autenticité. Quelques Hiftoriens refpectables ont même penfé que l'ifle Atlantique de Platon & la Thulé de Sénèque, pouvoient être l'Amérique : il eft vrai que Bochart le nie, par la raifon, dit-il, qu'un tel trajet ne pouvoit fe faire fans le fecours de la bouffole. *Geograph. Sacr. part. 2. lib. 1. cap. 35 & 38.* — Mais d'abord qui nous a dit que les Phéniciens n'avoient pas la bouffole ? Les Chinois s'en fervoient de temps immémo-

Le projet hardi du Navigateur ne réuſſit qu'en partie ; une tempête ayant fait échouer le vaiſſeau ſur les rochers qui bordent notre iſle : je me ſauvai à la nage avec ma femme, à l'aide d'un coffre d'une très-grande ſurface qui renfermoit des inſtruments de Phyſique (*a*) ; & j'abordai dans un nouveau monde, ſans doute, puiſqu'étant ſans habitants, le crime n'avoit pu s'y introduire.

---

rial, lorſque Marc Paul l'introduiſit en Europe : de plus, n'y a-t-il dans la Nature aucun ſecret qui puiſſe ſuppléer à l'uſage de l'aimant ? Nous faiſons le monde bien jeune, c'eſt que notre raiſon l'eſt encore.

(*a*) Si on fait ici des objections, on en trouvera la réponſe ci-après, *Porte XII*, ſoit dans le texte, ſoit dans la note.

Le lendemain de notre naufrage, ma chere Zima, tu vis le jour; c'étoit avant le terme prefcrit par la nature : auffi ta naiffance coûta la vie à ta mere. Je lui ai érigé le foible monument où je viens de te conduire ; mais depuis quinze ans je fuis toujours venu feul l'arrofer de mes larmes : je me flattois fans ceffe que quelque homme digne de toi aborderoit dans cette ifle, & déroberoit mon nom à l'opprobre de l'anéantiffement : je ne penfois pas que mon fecret me feroit fitôt arraché, & que tu dûs connoître ta mere, avant l'inftant où tu pouvois la remplacer.

Cette confidence d'Orondal fut pour l'ame de Zima l'aurore d'un nouveau jour. Dès-lors un nouvel ordre de devoirs fe développa à fes yeux : elle s'occupa moins de ce qui

manquoit à ſon bonheur, que du ſoin d'augmenter celui de ſon pere; & l'inſtinct ſecret de la nature qui l'appelloit à l'amour, ſe tut quelques moments pour laiſſer parler la reconnoiſſance.

Cependant la nuit agitée que Zima avoit paſſée, les fatigues de la marche, & les divers ſaiſiſſements que ſon ame avoit ſubis, avoit détendu les reſſorts de ſa foible machine: ſes genoux ſe déroberent ſous elle; ſon œil ſe ferma, & elle s'endormit.

Et toi, Zirphé, dérobe-toi aux regards inquiets de tes rivales, & viens veiller avec ton bien-aimé; j'ai cependant un reproche à te faire; tu t'es attendrie au récit des malheurs d'Orondal; ſçais-tu que je ſuis jaloux de ta ſenſibilité: ſuis-je Orondal, pour que ton ame paſſe ainſi toute

entiere dans tes regards ? Viens que je te puniſſe d'avoir un cœur pour d'autres que pour moi : viens. . . . je t'en dirai davantage quand je t'aurai embraſſée.





PORTE VII.

La population de l'isle s'accroît d'un homme.

Pendant que Zima dormoit, Orondal alla sur le bord de la mer recueillir son ame, & interroger la nature. Déja sa pensée sublime planoit au dessus de la terre, lorsque des cris perçants partis du sein des rochers attirerent ses regards vers l'entrée du golfe; il vit un jeune homme, couvert de sang & d'écume, qui luttoit contre les vagues pour franchir les rochers & aborder au rivage: Orondal dont la tête seule, malgré l'hiver de l'âge étoit encore dans sa vigueur, incapable de sauver

ver cet infortuné, lui tendit les bras en ſigne d'amitié ; enfin, les flots ſe laiſſerent dompter, & l'intrépide nageur vint à terre : le Philoſophe l'accueillit avec cette ſenſibilité douce & généreuſe que la nature a donnée à tous les êtres bien organiſés, & qui vit encore dans le cœur de l'homme, lorſque tout eſt mort chez lui ; il le mena dans ſa grotte pour l'y faire rafraîchir, & de-là ſous un berceau de palmiers, peu éloigné de l'endroit où il avoit dépoſé ſes inſtruments de Phyſique & ſes curioſités d'Hiſtoire Naturelle : car l'inconnu avoit beſoin de repos ; & comment à ſon âge, auroit-il dormi auprès de Zima dans la grotte du Philoſophe ?

Orondal, pendant que l'inconnu embraſſoit ſes genoux, tournoit ſes yeux baignés de larmes du côté de

l'Orient : Grand Dieu ! s'écrioit-il, s'il étoit digne de toi .... Si Zima qui te repréſente ſur la terre.... Fais trois heureux, je meurs ſatisfait.... mais s'il apporte du commerce des hommes, les vices qui les dégradent ; s'il vient empoiſonner l'air pur que je reſpire ; ſi ces regards pleins de feu ne partent que d'une ame cadavéreuſe .... ne punis que moi, & que l'ingrat que j'embraſſe, ſoit le ſeul habitant de ces deſerts !





PORTE VIII.

Petit entretien d'Orondal & d'un Inconnu qui a trois peres.

L'INCONNU.

QUOI ? tu n'es point un antropophage ?

ORONDAL.

Jeune homme, vois l'hiver ſur ma tête, & l'été dans mon entendement ; crois-tu qu'à l'âge de cent vingt ans, je me ſuffirois à moi-même dans ces deſerts, ſi je m'étois accoutumé à dévorer des hommes ? crois-tu qu'on vieilliſſe au milieu

des outrages faits à la nature & au ſein des remords ?

L'INCONNU.

Etre reſpectable, tu es donc un Dieu !

ORONDAL.

Jeune enthouſiaſte, tu raiſonnes comme tu ſens, & tu ſens avec la plus grande vivacité : vois le délire de ton imagination ardente ; en un inſtant tu as réuni les deux idées les plus contradictoires ; tu as fait de moi un dieu & un antropophage.

Moi, un Dieu ! & je ſuis près de ma tombe ; & le plus petit des inſectes rend mon exiſtence malheureuſe ; & mon cœur glacé ſe ferme à toutes les jouiſſances ; ce blaſphême abſurde n'eſt utile qu'à

l'adulateur : eh ! qu'as-tu besoin de me flatter ? ne suis-je pas plus foible que toi ?

Dieu remplit l'univers, & le féconde par sa présence ; il prescrit aux mondes la route qu'ils doivent suivre autour de la sphère de feu qu'il habite ; & moi, le dernier des êtres intelligents ; je raisonne bien ou mal dans un point de l'espace, je jette quelques conjectures sur l'origine des choses, & d'une main tremblante j'entr'ouvre de temps en temps le rideau derriere lequel se cache la nature.

L'INCONNU.

La nature ! — Voilà un beau mot ; il présente une idée sublime ; mais ce n'est peut-être qu'un mot : du moins je l'ai consultée souvent, &

jamais elle n'a daigné me faire part de ses oracles.

Orondal.

Eh ! qui es-tu pour avoir le droit d'interroger la nature ?

L'Inconnu.

Hélas ! je l'ignore encore.

Orondal.

Tu soupires. — Jeune homme, ne crains point d'épancher ton ame dans mon sein : réponds-moi, quel est ton nom ?

L'Inconnu.

Je suis malheureux : voilà mon nom ; je n'en ai pas d'autre.

Orondal.

Je respecte ton secret & ta dou-

leur : quelque jour ton amitié ſera moins défiante. — Revenons à la Nature.

L'INCONNU.

Cruel ! tu ne peux prononcer ce nom ſans me rappeller mes malheurs : être obſcur, jetté ſur la terre pour éprouver des ſenſations douloureuſes, je n'y ai jamais été lié par les nœuds ſacrés de la nature : trois hommes tour à tour ſe ſont dits mes peres ; l'un que je ne vis jamais, a, dit-on, été empoiſonné dans ſon palais ; l'autre qui m'a nourri un jour, a été brûlé dans ſa cabane ; le dernier qui a partagé mon naufrage, vient d'avoir la mer pour ſépulture. — Quelle lumiere me guidera dans ce cahos d'évènements terribles ? Un homme peut-il avoir trois peres ?

que ſignifie le mot de pere ? & qu'eſt-ce que la Nature ?

ORONDAL (*à part.*)

Ce cœur tout entier à Zima s'étonne de s'attendrir pour un étranger. . . .

(*à l'Inconnu.*)

La machine humaine, quelque compliquée qu'elle ſoit, ne peut s'organiſer que par la volonté d'un ſeul pere : tu as donné ce titre à trois hommes, & peut-être il n'y en a aucun qui ait droit de le porter ; mais viens à moi, je veux être ton bienfaiteur ; & ſi je réuſſis à te rendre heureux, je mériterai ſeul d'être ton pere : quant à la Nature, je t'expoſerai mes doutes ſur ſon eſſence, & je t'apprendrai à replier ton ame ſur elle-même pour

la forcer à te répondre ; car il eſt peut-être auſſi difficile de l'interroger que de devenir ſon interprète.





PORTE IX.

Zima devine qu'elle pourra devenir mere.

Le jeune homme étoit dans l'extaſe : il ſe croyoit tranſporté dans un de ces mondes qu'habitent les intelligences de feu, dont Brama fait ſes miniſtres ; Orondal l'embraſſa, promit de venir le retrouver le lendemain au point du jour, & reprit le chemin de la mer ; inquiet du ſommeil forcé de ſa fille, & brûlant de faire ſon bonheur ; mais réſolu de le lui cacher juſqu'à ce qu'il connût celui qui devoit en être l'inſtrument.

Il étoit à peine à cent pas de la grotte, que Zima accourut avec

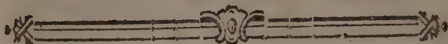
tranſport, & s'élançant dans ſes bras : Ah ! mon pere, s'écria-t-elle, Brama nous a exaucés, je remplirai les vœux de la nature ; & vous n'entrerez pas tout entier dans la tombe. — Comment, Ma fille ? — Mon ame étoit trop agitée pour dormir long-temps : j'ai été vous chercher ſur les bords de la mer : j'ai vu, ... pardonnez-moi ; j'en ſuis encore tout émue : j'ai vu ſur le ſable l'empreinte des pas d'un homme nouvellement abordé dans ces déſerts. — Mais ces pas ſont ceux de votre pere. — Oh ! point du tout ; je les ai long-temps examinés : d'abord ce ne ſont pas les miens, parce que j'ai les pieds infiniment plus petits : pour les vôtres je ne les ai point confondus avec ceux de l'inconnu ; vos pieds ont fait dans ce ſable humide une trace

profonde, & les ſiens en effleurent à peine la ſuperficie ; on auroit dit que vous marchiez enſemble : inquiete & curieuſe, j'ai ſuivi l'empreinte de ces pas, ils m'ont mené à la grotte : j'ai cherché par-tout avec empreſſement ; mais je n'ai trouvé perſonne.... Mon pere, je vous ai tant entendu parler des eſprits de feu qui gouvernent les mondes ſous les ordres de Brama : l'un d'eux ſeroit-il venu viſiter un Philoſophe ? Pourquoi a-t-il diſparu ſans ſe faire voir à Zima ? Ces êtres ſupérieurs aiment-ils beaucoup les habitants de la terre ? En cas de beſoin, pourois-je m'unir à un eſprit de feu pour faire des hommes ?

Orondal étoit toujours dans le ſyſtême que pour le Philoſophe de la Nature, le menſonge n'eſt jamais bon à rien ; mais il étoit dangereux

pour Zima qu'elle fût ſitôt éclaircie; il ſe contenta donc de lui dire que la nuit n'étoit pas trop longue pour réfléchir ſur tant de queſtions, & il lui promit le lendemain de lever tous ſes doutes : Zima n'inſiſta pas davantage : & comme la lumiere du ſoleil commençoit à diſparoître, elle s'étendit ſur ſon lit de verdure, cherchant dans le ſommeil un repos qui n'étoit ni dans ſon cœur, ni dans ſon entendement.





PORTE X.

Effets de la ſympathie.

L'INCONNU, de ſon côté, ne dormoit pas ; il ſe promenoit dans la plaine rêvant aux réponſes Philoſophiques d'Orondal, & tout en rêvant il ſe trouva à l'entrée de la grotte : la lumiere pâle du crépuſcule n'étoit pas encore tout-à-fait éclipſée : il cherche des yeux le vieillard reſpectable qui avoit offert de lui tenir lieu de pere ; il voit .... comment rendre tous les traits d'un pareil tableau ? .... Zima couverte d'une gaze légère, qui deſſinoit encore ſes charmes en les voilant, paroiſſoit endormie ſur des touffes

de fleurs ; ses lèvres entr'ouvertes laissoient échapper un haleine douce & embaumée, qui le disputoit au parfum des roses ; son sein qui n'étoit encore connu que de son pere & du zéphir, palpitoit d'un mouvement égal sous la chevelure ondoyante qui lui servoit de voile ; ce qui rendoit Zima encore plus intéressante, c'étoit un sentiment de pudeur répandu sur toute sa personne, & qui l'accompagnoit jusques dans le désordre du sommeil : ce spectacle auroit créé des sens à une statue de marbre : l'inconnu ivre d'amour, & sentant toute son existence frémir de volupté, suivoit l'instinct de la nature qui l'entraînoit impétueusement aux genoux de Zima, lorsqu'Orondal se retournant le vit, s'élança au-devant de ses

pas & l'entraîna hors de la grotte : Téméraire, lui dit-il, qui t'amène dans ce ſanctuaire où l'innocence repoſe? Viens-tu abuſer de l'ingénuité d'une fille, & de la foibleſſe d'un vieillard ? Retire-toi, ſi tu reſpectes encore Orondal, Zima & la vertu.

Le départ précipité de l'inconnu n'avoit pu ſe faire ſans réveiller Zima : à peine Orondal fut-il rentré que ſa fille s'adreſſant à lui : Mon pere, dit-elle, je ne ſçais ſi Brama m'a ſéduite par des ſonges ; mais j'ai cru voir devant moi un être qui nous reſſemble : Quel feu dans ſes regards ! ce feu a auſſitôt paſſé dans mon cœur : ah ! ſi cet être charmant vouloit habiter notre iſle ! s'il y venoit, avec moi, féconder la nature....

Ma fille, je vous l'ai dit, il faut connoître la nature, avant de ſe livrer à ſes jouiſſances.

Eh bien, ſi c'eſt un des miniſtres de Brama, il me dévoilera tous ſes ſecrets : ſi ce n'eſt qu'un homme comme nous, nous les étudierons enſemble.

Inſenſée, tu déſires de devenir mere !

Je ne ſuis pas née, ſans doute, pour végéter dans ces déſerts : tous les êtres qui m'environnent croiſſent & ſe multiplient; faut-il que moi ſeule je ne naiſſe que pour mourir ?

Fille cruelle, tu oublies que ta naiſſance a coûté la vie à ta mere.

Mon pere, ce ſouvenir me déchire le cœur : je reſpecte ſa mémoire, & je me propoſe d'aller tous les jours verſer quelques larmes ſur ſa tombe; mais ne m'avez-vous pas

dit que j'étois le ſoixante & douzième enfant qu'elle avoit fait naître ? eh bien, quand j'aurai ſoixante & douze fois rendu hommage à la nature, je conſens d'entrer à jamais dans ſon ſein.





PORTE XI.

D'un Livre de trois pages, qui a coûté cent ans de travaux & d'expériences (a).

L'INCONNU dormit un peu, malgrè l'image de Zima qui étoit tracée en caractères de feu dans ſon ame : il ſe leva à la pointe du jour, & reſpectant la défenſe d'Orondal, il dirigea ſes pas du côté oppoſé à la

---

(*a*) Il ne faut pas confondre une de ces petites pages imprimées, avec ce que pouvoit contenir d'écriture une grande feuille du *Papyrus* Egyptien : j'ai conſulté mon Parſis ſur ce chapitre, & il m'a dit qu'il ne tenoit tout entier qu'une demi-page de l'original.

grotte : il ſe trouva bientôt dans un cabinet de verdure où étoient diſpoſés avec ordre une foule d'inſtruments de Phyſique & de curioſités d'Hiſtoire Naturelle ; comme il en ignoroit l'uſage, il ſe contenta d'admirer en ſilence ; bientôt appercevant un livre relié avec une ſorte de magnificence, il l'ouvrit avec tranſport & y lut pour titre : *CONJECTURES SUR LA NATURE, ouvrage commencé par Orondal la vingtième année de ſa vie :* il voulut enſuite le feuilleter, & il n'y vit d'écrites que trois pages : Quoi ! dit en lui-même l'inconnu, cet homme céleſte a employé cent ans à écrire trois pages de Conjectures ſur la Nature, & nos jeunes gens de Bactra font en deux mois de gros volumes, qu'ils intitulent du nom faſtueux de Syſtêmes. — Tâchons de nous éclairer

avec les doutes d'Orondal. . . .

. . . .

Je vois d'ici toute ma cour redoubler d'attention ; chacun s'épuiſe en conjectures ſur les conjectures d'Orondal : on ſe dit à l'oreille : Que peut nous apprendre un livre de trois pages. — Ces trois pages ſont-elles vraiment du maître de Zoroaſtre. — Voyons un peu ce code de la Nature en trois pages. — Sérieuſement vous vous flattez-donc que je vais vous lire ce chef-d'œuvre : point du tout ; vous, reines de mon cœur, vous ne l'entendriez pas, & vous en feriez l'aveu avec ingénuité : vous, mes Viſirs, ce ne ſeroit que pour me flatter que vous feindriez de l'entendre : & toi, mon grand Bramine, tu pourrois bien en comprendre quelques mots, & me faire brûler enſuite ſi tu devenois plus puiſſant que moi. —

Non, non ; je garderai pour moi le manuſcrit de Zoroaſtre : ſeulement pour vous faire connoître l'eſprit du Philoſophe, je vais vous en lire quelques morceaux détachés : écoutez-moi, & devinez le reſte.

» Hermès Triſmégiſte a dit : » Donnez-moi de là matiere & du » mouvement, & je referai le globe » que j'habite : pour moi, je ne de- » mande à Brama que du feu élé- » mentaire pour créer de nouveau la » grande machine de l'univers.

» Bon Hermès, qu'entends-tu par » ton mouvement ? eſt-il diſtingué » de ce que tu appelles matiere ? le » feu principe du mouvement n'eſt- » il pas de la matiere ? le feu n'eſt-il » pas le mouvement ?

» Prétendus Philoſophes, qui me- » ſurez la Nature ſur la petite échelle » gravée dans votre entendement,

» écoutez une de ſes loix éternelles :
» Le feu eſt le principe de tout :
» c'eſt par lui que tout naît, que tout
» ſe métamorphoſe, & que tout pa-
» roît s'anéantir. . . . .
» . . . .
» . . . .
» . . . Il vit, ce rocher que tu
» foules aux pieds comme un être
» mort, & ce ſtalactite qui végète
» dans ma grotte, & que tu traites
» de jeu de la Nature ; comme
» ſi la Nature avoit des caprices à
» l'exemple de ta raiſon ; & cet
» atôme que ton orgueil dédaigne
» & qui deviendra peut-être un
» homme (*a*).

(*a*) Je ne ſuis point, à l'exemple des Saumaiſe, des Dacier & des Caſtelvetro, enthouſiaſte de l'Auteur que je commente : j'expoſe ſes doutes, mais je ne fais point

» Le feu qui fait vivre tout, a
» tout organisé : les végétaux dont
» je me nourris, le roc sur lequel
» je me repose, l'air même que je
» respire sont organisés ; ainsi les
» êtres vivants s'assimilent avec d'au-
» tres êtres vivants, & le résultat
» est souvent un être qui ne ressem-
» ble à aucun de ses principes (*a*).

---

de système ; si je m'étends ici sur l'idée de l'Epigénèse, c'est que de très-grands hommes dans tous les cultes l'ont adoptée : c'est qu'elle se concilie très-bien avec le dogme sacré de la Providence ; c'est que si c'est une erreur, ce n'est qu'une erreur de Physique qui n'intéresse en rien ni les mœurs, ni les loix, ni les religions de la terre.

(*a*) Les combinaisons Chymiques mettent cette vérité dans tout son jour. — Il y a cependant parmi les sels & les crystalisations des corps qui conservent la configuration de leurs principes, parce qu'ils

» Le

» Le mouvement, cauſe de la généra-
» tion des êtres, eſt donc eſſentielle-
» ment inhérent à la matiere, c'eſt
» par lui qu'elle ſe développe, qu'elle
» végète, qu'elle s'animaliſe (*a*), &

ſont formés de particules homogènes ; c'eſt ainſi que l'octaëdre de l'alun eſt formé d'une infinité de petites pyramides, & que les priſmes hexagones du cryſtal de roche viennent d'une multitude de petits triangles équilatéraux.

(*a*) C'eſt dans les *Nouvelles Obſervations Microſcopiques* de Needham, qu'il faut étudier la gradation qu'obſervent les êtres en s'animaliſant ; il eſt très-curieux de voir comment une plante infuſée s'exalte en fermentant, ſe partage en globules doués de vie, ſe change en zoophytes qui ont un mouvement ſpontané, & enfin ſe métamorphoſe en anguilles. — Il eſt au reſte bien ſingulier que Zoroaſtre ſe ſoit rencontré avec Needham, ſoit qu'il ait fait avec les yeux ſes obſervations mi-

» qu'elle se décompose (*a*). J'ai vu
» autrefois toutes ces merveilles dans
» mon Laboratoire Chymique de
» Bactra : aujourd'hui confiné dans
» mon désert, je ne les vois plus
» qu'avec l'œil de l'entendement,

. . . .

---

croscopiques, soit qu'il ait inventé le microscope.

(*a*) Ce mouvement est si inhérent à la matiere, que souvent il ne le perd pas à nos yeux, lorsque la machine animale est détruite : quand un animal est froid & peu sujet à transpirer, tel que la carpe & le serpent, sa chair palpite encore long-temps après qu'il n'est plus : un cœur de grenouille, exposé au soleil sur un vase échauffé, s'agite pendant plus d'une heure après avoir été arraché : si l'on coupe d'un seul coup la tête d'un coq-d'inde, on le voit aussi pendant quelque temps se tourner, marcher & battre des aîles.

. . . .

» Plus un corps eſt petit, plus il
» s'approche de l'organiſation élé-
» mentaire ; & plus alors les parties
» qui le compoſent doivent avoir
» d'activité : le monde d'une goutte
» d'eau, qui renferme un ſi grand
» nombre d'animaux de différentes
» eſpèces, ſubit, ſans doute, plus
» de révolutions que le monde que
» nous habitons, où les empires
» ſe renverſent avec fracas les uns
» ſur les autres, où l'Europe ſe
» heurte contre l'Aſie, & où l'O-
» céan ne peut ſortir de ſes limites
» ſans anéantir la race des hommes.

» J'ai long-temps étudié l'être,
» non en lui-même, mais dans les
» livres des hommes : je m'imagi-
» nois alors que les principes élé-
» mentaires étoient auſſi variés que

» les corps qui ſont le fruit de
» leurs combinaiſons : inſenſé ! j'ai
» blaſphêmé quarante ans la vérité ;
» aujourd'hui, que faiſant divorce
» avec les hommes & leurs vains ou-
» vrages, je n'habite plus qu'avec
» Brama, mon entendement & la Na-
» ture, je m'apperçois que la même
» pâte a ſervi à la compoſition de
» tous les êtres, & que l'Ordonnateur
» ſuprême n'a varié que les levains.

» Les ouvrages de nos Artiſtes,
» petits comme notre intelligence,
» avec un grand appareil de forces
» produiſent très-peu d'effet : pour
» la Nature, il n'y a rien de plus
» ſimple que ſes plans, & de plus
» magnifique que leur exécution :
» voyez les animaux ; le feu eſt l'u-
» nique principe qui ſerve à les
» engendrer, mais en même-temps
» quelle prodigieuſe variété dans les

» formes de la génération ! le pu-
» ceron eſt ſans ſexe (*a*) ; & l'huître
» en a deux (*b*) ; le cerf ne devient
» pere que quand ſes feux ſe parta-
» gent, & le ver à ſoie rend fécond

(*a*) On peut auſſi ranger dans la claſſe des animaux ſans ſexe l'animalcule des infuſions, & un petit ver qui ronge la vigne, & que le Baron de Haller a très-bien obſervé. Voyez *Phyſiolog. Tom. VIII. pag.* 3.

(*b*) On a encore obſervé l'hermaphrodiſme dans le moule. *Johan. Mery*, *p.* 420. — Dans la limace, *Lyonnet*, *pag.* 50. & dans le buccin. *Liſter*, *Exercit. Anatom. II. pag.* 55. — Pour les hommes hermaphrodites qui fécondent & qui ſont fécondés, ils ſont poſſibles, mais juſqu'ici ils ne ſubſiſtent que dans les Romans Hiſtoriques du Baron de la Hontan, & dans les Romans Philoſophiques de l'Auteur *de la Nature*.

» un cadavre (*a*) ; l'homme crée
» ſon ſemblable au milieu des jouiſ-
» ſances les plus voluptueuſes, &
» le polype donne la vie à ſa
» race ſous le couteau qui le dé-
» chire. . . . .
. . . .
. . . .

» Fabricateurs de ſyſtêmes, pour-
» quoi rendre compliquée une ma-
» chine qui peut marcher à l'aide
» d'une roue ? Laiſſez-là votre vain
» appareil d'œufs, de molécules &
» d'animalcules ; voyez ces végétaux
» dont ſe nourrira l'amant de Zima,
» fermenter dans ſon eſtomac, acqué-

(*a*) Ceux qui ne voudront pas en croire Zoroaſtre, peuvent conſulter Swamerdam : ce Naturaliſte dit en propres termes du ver à ſoie : *Init mortuam fœminam. Bibl. Natur. pag.* 431.

» rir un mouvement plus rapide dans » ſes réſervoirs générateurs, s'élancer » comme un trait enflammé dans la » matrice qui doit la recevoir, ſe » développer enſuite par la chaleur » féconde de l'utérus; & enfin for» mer un être intelligent qui fer» mera les yeux d'Orondal, qui, » comme lui, interprètera la Na» ture, & qui le fera oublier.

» Le Philoſophiſte qui ouvre tou» tes les portes de la Nature avec » la clef des qualités occultes, veut » qu'il n'y ait point de naiſſance ſans » germes: Mais qu'eſt-ce qu'un » germe? y a-t-il quelque corps » qui ne ſoit pas déja organiſé? ou » tout eſt germe, ou il n'y en eut » jamais.

» N'exprimons pas par des mots » obſcurs les idées obſcures de notre » entendement: la Chymie a-t-elle

» besoin de germe pour composer
» du vitriol ? une infusion végétale
» est-elle le germe des anguilles ?
» mon couteau est-il le germe des
» polypes ?

» Est-il vrai même que les corps
» ne se fécondent que dans la ma-
» trice des corps homogènes : je
» connois des plantes dont les pis-
» tils ne sont pas dans la fleur, mais
» dans le pied (*a*) : quelques-unes
» qu'on multiplie en mutilant la ra-
» cine (*b*) ; & d'autres qui croissent

(*a*) S'agiroit-il ici d'une plante telle que le *Bidens* du Nouveau-Monde, dont la sève, au lieu de produire dans la fleur, produit dans le pied. Voyez *Défense des Recherch. Philosoph. sur les Américains*, *pag. 66.*

(*b*) Je trouve dans un Naturaliste moderne, que si on coupe une racine de campa-

» jusques dans le corps de l'animal
» qui les dévore (*a*) : des feuilles
» de chêne font naître l'insecte du
» kermès (*b*) ; tout le monde sçait

---

nule de l'épaisseur de trois lignes, chaque fragment mis en terre produit une plante homogène. Voyez le *Dictionn. des Arbres de la France, par M. Buc'hoz*, Art. *Campanule*

(*a*) J'avois compulsé vainement tous mes livres d'Histoire Naturelle pour justifier cette observation de Zoroastre, lorsque je lus par hasard dans le Journal de Médecine, du mois de Février 1772, le fait suivant : *Un habitant des Essarts en Poitou, rendit dans une maladie de langueur quatre cents noyaux de cérises, dont un grand nombre avoit subi un commencement de végétation, le noyau étoit ouvert & il sortoit de l'amende un germe de plusieurs lignes.*

(*a*) Ce sont des galles plutôt que des feuilles que naît le vermisseau du kermès.

» auſſi que dans le Serrail du der-
» nier Roi de la Bactriane, un fœ-
» tus humain féconda dans le bas-
» ventre d'une Indienne ; & que le
» grand Anatomiſte, en diſſéquant
» la Sultane favorite, trouva une
» tête d'enfant dans un de ces ré-
» ſervoirs que l'ignorance appelle
» un ovaire (*a*).

Voyez le *Mémoire de M. Garidel ſur l'Hiſtoire Naturelle de ce gallinſecte*. Au reſte, il eſt auſſi ſingulier qu'une excroiſſance d'arbre ſerve de matrice à un ver qu'une de ſes feuilles.

(*a*) Ce premier fait eſt cité par-tout, mais ſi peu exactement que je n'ai pû le vérifier nulle part ; pour le ſecond, il eſt encore arrivé de nos jours. Voyez les *Mémoires de l'Acad Royale des Sciences*, *ann.* 1690. *pag.* 91. — Toutes mes recherches me convainquent de plus en plus que la phyſique des Anciens n'eſt pas ſi à mépriſer ;

» Mon pere a vu, en Ethyopie, » un peuple entier qui ne vit que » de ſauterelles : vers l'âge de qua- » rante ans des inſectes aîlés s'en- » gendrent dans leur ſang, percent » leur peau & les dévorent (*a*). Quel » rapport y a-t-il entre le ſang hu- » main & la génération des ſaute- » relles ? «

Que diroient, au reſte, nos ſça-

---

que le manuſcrit de mon Parſis vaut ſans doute bien des bouquins reſpectables qu'on conſerve au Vatican, & que Zoroaſtre étoit un grand homme.

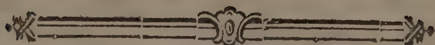
(*a*) Ce peuple ſe nomme *Acridophage*, mangeur de ſauterelles. L'Amiral Drack, qui n'étoit pas un homme crédule, en parle dans ſon Voyage autour du Monde, & M. de Buffon qui le tranſcrit, ajoûte : *Ce fait eſt très-extraordinaire, mais ne me paroît pas incroyable.* Hiſt. Natur. édit. complette in-12. tom. 6. pag. 286.

vants Ontologiſtes, ſi on leur démontroit que tous les êtres étant originairement homogènes. . . .

. . . .

Eh bien, ne le diſois-je pas? voilà mes Vizirs endormis, comme s'ils aſſiſtoient à un Divan; mon grand Bramine s'eſt éclipſé; Zirphé ſeule m'écoute avec un intérêt qui ſuppoſe qu'elle peut m'entendre. — O Zirphé, Zirphé, je ne crois pas aux prodiges.... ſi ce n'eſt à celui de ton amour; à ton âge & peut-être à tout âge, la profonde Métaphyſique doit être une ſcience de mots! Va, ce n'eſt pas Zoroaſtre, c'eſt moi que tu as écouté.





PORTE XII.

Zima agitée par la Nature, s'inquiete & a du plaisir.

PENDANT que l'inconnu étudioit la Nature dans l'ouvrage d'Orondal, Zima adoroit ſon Auteur au pied de ſon autel; mais l'image de ce jeune homme fatiguant ſans ceſſe ſa penſée, elle ne remercia ce jour-là l'Etre ſuprême qu'en l'offenſant : je me trompe, Dieu ne s'offenſe pas de l'amour, puiſque c'eſt lui qui le fait naître; & le cœur ingénu de la fille d'Orondal n'en étoit pas moins pur, puiſqu'il ſe partageoit entre Brama & ſon amant.

Mon pere, vous me quittez, dit Zima avec inquiétude ; mon cœur agité n'a jamais reſſenti plus vivement qu'à cette heure le vuide de votre abſence.... Si l'eſprit de feu venoit, & qu'il me trouvât ſeule ! je ne ſçais pourquoi je crains ſes regards.... & je ſçais encore moins pourquoi je les déſire..... Oh ! non, ſoyez tranquille, il ne viendra pas ; mon cœur en vain l'appelle ; le ſien, ſans doute, ne lui dit rien pour moi.

Cependant Orondal occupé à diſpoſer ſes inſtruments pour une expérience de Phyſique, feignoit de ne pas entendre Zima ; & Zima pour cacher ſon trouble regardoit l'autel, & agitoit l'eſſence qui ſervoit d'aliment au feu ſacré de Brama : Ma fille, dit le vieillard, il y a long-

temps que tu désires sçavoir quel est le feu humain qui approche le plus du feu élémentaire : dans une heure tes doutes seront éclaircis : un grand spectacle s'offrira à tes yeux : le nouvel habitant de l'isle sera présent, & une épreuve me fera connoître s'il est digne de toi. — Il y sera, mon pere ! — Zima alors laissa échapper le vase de porphyre, & l'autel fut inondé d'Alcohol.

Orondal trop prudent pour s'appercevoir de la distraction de sa fille, alla derriere un rideau de palmiers disposer une machine de rotation, dont les aîles étoient destinées à présenter au vent une grande surface, & il la plaça de façon qu'en touchant un fil de fer attaché à l'autel, il feroit tourner sur elle-même une glace de douze pieds de dia-

mètre (*a*), montée ſur un axe de bois de cédre, & preſſée en tout ſens par des couſſins; il arrangea enſuite, à un pouce de la glace, des tubes légers couverts de feuilles de métal, & ſuſpendus aux arbres par des cordons de ſoie; attacha ſur le tronc d'un palmier qui formoit beaucoup d'ombrage, un verre taillé en parallélogramme où étoient gravés des caractères magiques, & con-

---

(*a*) Quoi qu'en aient dit quelques détracteurs des Anciens, on a connu le verre dans les temps les plus reculés; cet ingénieux Scélérat d'Ariſtophane en parle dans ſa Farce des Nuées : il introduit ſur la ſcène Strepſiade, qui pour rendre Socrate odieux, enſeigne une nouvelle méthode de payer ſes dettes; c'eſt de placer entre le ſoleil & le billet une pierre tranſparente qui brûle la créance.

duiſit du tube divers fils de fer, ſoit au verre, ſoit à un grand vaſe de porcelaine à moitié revêtu en-dedans & en-dehors d'une feuille d'argent, & qui ſe trouvoit placé ſur les marches de l'autel : quand l'appareil fut achevé, il embraſſa Zima, ſerra ſa main ſur laquelle il répandit une larme, & alla trouver l'inconnu.

Zima abandonnée à elle-même s'aſſit au pied de l'autel. — Quel eſt donc cet être qu'on va éprouver pour juger s'il eſt digne de moi?.... Digne de moi ! Suis-je donc une intelligence ſupérieure ? Non ; ſi je l'étois, mon cœur ſeroit moins agité..... Cet inconnu eſt donc mon égal.... Cependant cette idée qui devroit me raſſurer, redouble mes craintes : mon pere m'a dit que j'étois femme, & qu'un homme ſeul

pouvoit s'unir à moi pour me rendre mere : . . . . . Si l'inconnu étoit une femme ! . . . d'où vient que mon ſein palpite, & que mon cœur bat avec violence. . . . Eh bien, ſi c'eſt une femme, ſa vue me rappellera ma mere : nous vivrons enſemble, je ſerai heureuſe... Heureuſe ! Non, un mouvement ſecret m'apprend qu'un homme ſeul peut faire ma félicité ; & malheureuſement l'inconnu ne l'eſt pas. . . . Un homme ne doit-il pas reſſembler à mon pere ; avoir ſa barbe reſpectable, ſa voix forte & ſes traits pleins de majeſté ? Pour l'inconnu, quoiqu'il ne m'ait apparu qu'un inſtant, ſes traits ſont reſtés gravés dans ma mémoire ; ſa chevelure eſt blonde comme la mienne, le duvet le plus léger ne garnit point ſon menton, & la douceur plutôt que la majeſté ſe peint dans ſes regards :

oui, c'eſt une femme; je n'en puis plus douter.... Cependant j'ai ſenti en la voyant que je l'aimois autant que mon pere.... plus que lui peut-être..... Aimerois-je avec cette violence une femme comme moi?... O Nature! Nature, ſi je dois être malheureuſe, laiſſe-moi mes doutes & ne m'éclaire jamais.





PORTE XIII.

De l'art de faire des hommes.

Il y avoit déja long-temps que l'écharpe éclatante de l'Aurore embrassoit l'Orient, lorsqu'Orondal entra sous le berceau qui renfermoit ses curiosités d'Histoire Naturelle : l'inconnu se jettant à ses pieds : Homme sublime, lui dit-il, j'ai lu ton livre ; je l'ai lu, & si jamais je rentre dans Bactra, je brûlerai ma bibliothèque.

Dis-moi qui t'a dévoilé les opérations de la Nature, soit qu'elle compose les êtres, soit qu'elle les décompose ? étois-tu au conseil de

Brama, lorſque ſon ſouffle tout-puiſſant féconda les mondes?

Ton ouvrage a tellement occupé toutes les faculté de mon entendement, qu'en le liſant j'ai ſenti l'univers entier s'éclipſer devant moi: le croiras-tu? j'ai oublié alors juſqu'à Zima, Zima qui repréſente ſi bien ce ciel que ton livre fait connoître.

Jeune homme, dit le vieillard, tu as reſpecté cette nuit ma défenſe: Zima ni toi ne ſe ſont éveillés avec des remords: ton ame eſt digne de contempler la Nature, & tes ſens d'en jouir: ſuis-moi à l'autel du ſuprême Ordonnateur des mondes, tu y verras un grand ſpectacle: Zima y ſera, mais modère tes tranſports; ſonge que ce lieu eſt le théâtre de ma puiſſance, & que ma main, toute glacée qu'elle

eſt, peut y devenir redoutable à la témérité.

Pendant la route on s'entretint du code de la Nature en trois pages : il y avoit dans ce livre un ordre admirable ; mais comme il étoit écrit pour des Philoſophes, les idées intermédiaires que l'Auteur laiſſoit à ſuppléer faiſoit croire que la chaîne des vérités ſe caſſoit à chaque inſtant : Orondal mit le jeune initié ſur la voie de deviner les myſtères de la Nature, & en déployant tous les reſſorts de ſon entendement, il n'eut pas de peine à juſtifier la logique de ſon ouvrage.

En paſſant ſous un rocher où étoient ſuſpendues quelques cryſtalliſations de figure pyramidale, l'inconnu s'arrêta, & après un moment de ſilence : Orondal, dit-il, ces

ſtalactites en ſe formant ont-elles du plaiſir ? Pourquoi non, dit le Philoſophe ; le plaiſir n'eſt-il pas fait pour tout ce qui a vie ? & quel eſt l'être qui en eſt privé ? il n'y a que le ſtupide détracteur de la Nature qui s'imagine ne voir autour de lui que des cadavres.

Le plaiſir augmente à proportion que les êtres générateurs ſont plus compoſés : il n'y a rien de plus ſimple que les concrétions lapidifiques qui arrêtent nos regards ; le mouvement lent de la chûte d'un fluide a ſuffi pour les former, auſſi n'ont-elles peut-être que le ſens du tact, & ce ſens encore eſt-il peu ouvert au plaiſir ? Il n'en eſt pas de même de l'homme ; c'eſt une machine hydraulique qui ne ſe meut qu'à l'aide d'une foule de roues, de pompes & de reſſorts, & ſes plaiſirs ſont

proportionnés au nombre de ſes facultés : je conçois que dans les mondes qui gravitent autour de la ſphère de feu où réſide Brama, il peut y avoir des êtres nés avec encore plus d'organes que nous, dont tous les pores ſeroient ouverts aux impreſſions de la volupté, & qui compteroient leurs deſirs par leurs jouiſſances.

Cependant les feux du ſoleil commençoient à embrâſer l'horiſon : l'inconnu appercevant un arbre iſolé, propoſa à Orondal de s'arrêter un moment ſous ſon ombrage. — Cette idée m'enchante, dit le vieillard ; cet arbre m'eſt cher, plus que tu ne penſes : c'eſt mon pere. — Votre pere. — Jeune homme, écoute-moi : je n'ai point cru outrager la Nature, en faiſant ſervir la cendre d'un pere à la génération des

des êtres : j'osai l'exposer au soleil renfermé dans son urne, & couverte d'un crystal léger, qui sans s'opposer au contact de l'air, arrêtoit les graines étrangeres qui auroient pu végéter sur sa surface : tous les jours j'arrosai cette cendre précieuse avec de l'eau, portée par l'alembic à son dernier degré de pureté ; enfin, les principes de vie que l'urne renfermoit se développèrent, & je vis naître une plante que la Botanique ne rangeroit dans aucune de ses classes (*a*). Cette

(*a*) On a cru pendant long-temps que tout avoit été créé, & qu'il ne pouvoit plus naître d'êtres nouveaux ; ce dogme absurde de l'ignorance dut tomber à la renaissance de la Physique : ne parlons ici que des végétaux.

En 1715, le Botaniste Marchand apperçut

plante périt & eut une postérité, dont la cendre augmenta le volume du limon générateur : au bout d'un

---

dans son Jardin une plante inconnue, qui s'éleva jusqu'à six pouces ; il la nomma *Mercurialis foliis capillaceis*. L'année suivante il en vit paroître au même endroit six autres, dont quatre ressembloient à l'ancienne, & deux autres formoient une nouvelle espèce de Mercuriale, qu'il nomma dans la langue diffuse de Tournefort, *Mercurialis foliis in varias & inæquales lacinias quasi dilaceratis* ; ces deux plantes nouvelles se multiplierent depuis dans l'espace de huit pieds de terrein, & jamais on ne put leur découvrir aucune apparence de graine. Voyez *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, *ann.* 1719.

De plus, il y a plusieurs plantes décrites par les Anciens qui se sont perdues, & que nos Linné & nos Jussieu n'ont pû retrouver.

Le climat seul suffit pour dénaturer en-

certain nombre d'années, les principes de vie acquirent plus d'activité ; la plante devint arbuste, &

---

tierement l'organisation des plantes: c'est ainsi que le tabac & le ricin, qui forment en Afrique des arbrisseaux de trente ans de vie, dans notre Europe ne sont que des herbes, que le Printemps fait naître & que l'Automne voit mourir.

Il est vrai qu'une plante peut être neuve pour nous, & ne pas l'être pour la Nature. Il y a dans l'*Hortus* de la côte de Malabar des végétaux totalement inconnus même sur la côte de Coromandel : le théâtre de la végétation n'est par conséquent plus le même dans des contrées aussi éloignées que la Laponie & la côte de Zanguebar.

Le Baron Von Linné a décrit sept ou huit mille espèces de plantes : le célèbre Sherard qui en connoissoit seize mille, a trouvé bien des incrédules : & voilà que M de Commerson, écrit de Madagascar à un de

aujourd'hui c'eſt un arbre qui le diſpute en hauteur aux plus beaux cèdres de ces déſerts (*a*). Cet arbre produit un fruit délicat dont Zima ſe nourrit, & qui s'animaliſe dans

---

nos Aſtronomes, que ſa collection, qui monte à vingt-cinq mille, n'eſt pas le quart de toutes celles qui exiſtent ſur la ſurface du globe. *Journal d'un Voyage autour du Monde, traduit de l'Anglois, par M. de Freville*, *pag.* 257.

En un mot, rien de plus magnifique que le théâtre de la Nature ; ſes décorations changent à chaque inſtant, parce que ſa baguette magique fait paſſer les êtres par toutes ſortes de métamorphoſes ; & nous, pauvres Philoſophes, nous ſommes dans le parterre calculant péniblement l'effet des machines que nous ne voyons pas.

(*a*) Et tout cela dans l'intervalle de quinze ans ! ô Zoroaſtre, tu peins quelquefois des arbres, des mœurs, & peut-être des hommes de l'autre monde !

ſes veines. Ainſi, ſuppoſé que jamais elle devienne mere, elle fera ſervir la cendre de mon pere à la production de ſa race, ou plutôt c'eſt mon pere lui-même qui revivra dans ſa nombreuſe poſtérité.

Il étoit difficile de répondre à ce paradoxe; parce qu'il n'étoit point le fruit d'une imagination exaltée: le vieillard parloit de ſang-froid, & c'étoit le jeune homme qui écoutoit avec enthouſiaſme.

Il ſe fit un quart-d'heure de ſilence; l'inconnu ſortant le premier de ſa rêverie: Orondal, dit-il, quoi! avec des végétaux, je pourrois faire un homme (*a*)?

(*a*) C'étoit un abſurde viſionnaire que ce Paracelſe, qui s'imagina qu'en mettant dans une phiole de la ſemence de l'homme & du ſang des règles d'une femme, & en

Cet homme eſt tout fait, répondit le Philoſophe ; mais le bandeau du préjugé le cache à tes regards : jeune homme, dis-moi, ne te nourris-tu pas de végétaux ?

Sans doute ; la chair des animaux n'a jamais enſanglanté mon palais ; & c'eſt parce que la Nature m'a fait ſenſible & intelligent que je ſuis frugivore.

Eh bien, ces végétaux en ſe décompoſant dans tes veines s'animaliſent, ſe convertiſſent en ta ſubſtance, deviennent toi (*a*) ; la ſe-

---

faiſant fermenter ce mêlange dans un limon plein de ſuc & de chaleur, il en naîtroit un homme ! il y a bien autant de folie à vouloir créer un être intelligent avec le flux menſtruel d'une femme, qu'avec les pierres de Deucalion.

(*a*) Les Mémoires de l'Académie de Bo-

mence que la Nature a mis en dépôt dans tes réservoirs est la quintessence de ces végétaux : tu ne peux croître sans t'en nourrir, & tu ne peux t'en nourrir sans faire des hommes.

Orondal, en analysant dans votre livre l'ouvrage de la génération, vous avez pris pour exemple l'amant de Zima. — Zima que j'ai cru née pour n'avoir que des adorateurs, souffriroit-elle un amant?

---

logne font mention d'une singuliere expérience ; si l'on pétrit long-temps de la pâte, & qu'on la mêle sans cesse avec de l'eau nouvelle, on lui fait perdre entiérement sa nature végétale ; & par la distillation on en retire les mêmes principes que des substances des animaux. — Je ne sçais pas si cette expérience a conduit les Académiciens de Bologne aux principes de Zoroastre.

Son ame ſublime s'ouvriroit-t-elle à la douce impulſion de la Nature ? & l'amour ſi profané dans les déſerts de Bactra, viendroit-il embellir ces déſerts ?

Zima !... Vous la voyez à l'autel, interrogez ſon ame, liſez votre deſtinée dans ſes regards ; mais reſpectez en elle l'ingénuité & la vertu.





PORTE XIV.

L'Electricité amene le dénouement (a).

O mes enfants ! voyez ce feu pur & léger qui brûle sur cet autel ; la Nature avec cet élément a composé

(*a*) Des Philosophistes qui se croient habitants d'un monde tout neuf, & dont l'esprit l'est du moins, ont été révoltés de ce que l'électricité jouoit un rôle dans le Livre de Zoroastre : ils en ont conclu que le manuscrit de mon Parsis étoit dépourvu d'autenticité, & peu s'en est fallu qu'ils l'ayent attribué au Parsis lui-même ; comme le pere Hardouin attribuoit l'Enéïde aux Moines du treizième siècle. — J'ai mieux aimé relire mes Anciens, que de me fâ-

tous les corps : il donne à l'air ſon élaſticité ; il remplit tout l'eſpace du vuide parfait ; il étincelle dans le diamant : il brûle dans la glace ; il produit tous les êtres, les développe, les métamorphoſe, & ſurvit à leur cendre (*a*).

---

cher contre des modernes : or voici un texte de Timée de Locres, qui prouve que de temps immémorial on a eu quelques idées ſur l'électricité. — *Il ſort de l'Ambre une matiere ſubtile, par le moyen de laquelle il attire des corps étrangers :* τὸ δὲ ἤλεκτρον ἐνκειθέντος τω πνοσματος ἀναλαμβάνει τω ὅμοιον σῶμα. *Cap. V. Paragr.* 3. — Pour un Philoſophe ſolitaire qui a des machines, il n'y a qu'un pas de-là aux autres phénomènes de l'électricité.

(*a*) Ce principe a fait naître quelquefois dans ceux qui s'en pénétroient un ſingulier enthouſiaſme ; il y a des Chymiſtes qui ſe ſont intitulés Philoſophes *par*

Ce feu n'eſt peut-être élémentaire que dans le ſoleil, & dans les étoiles fixes qui ſervent de ſoleils aux mondes des autres ſyſtêmes : par-tout ailleurs, il eſt uni avec des corps hétérogènes : les inſtruments de la Phyſique le dégagent en partie de ſes entraves ; mais il ne paroît vraiment libre qu'à l'œil de l'entendement du Philoſophe.

Voyez ce fil que ma main fait mouvoir (*a*), voyez.... Zima ne

---

la grace du Feu, comme les Rois ſe diſent Souverains *par la grace de Dieu*, & quelques Prélats Evêques *par la grace du Pape.*

(*a*) Ce fil conduiſoit ſans doute à la machine de rotation, dont il eſt parlé Porte XII, & que le vent mettoit en jeu. — Il eſt bon de voir le ſpectacle du côté des machines, après l'avoir vu du côté du parterre.

voyoit que l'inconnu, & l'inconnu ne voyoit que Zima. — Entendez du moins la voix de la Nature, dont je ſuis l'interprête. — Les jeunes gens ivres de joie & de plaiſir n'entendoient que leur ſilence. — Orondal s'apperçut que la langue de la Phyſique eſt bien foible auprès de l'idiôme muet de l'amour; & ceſſant de parler, il tenta de captiver l'attention des deux amants par de grands ſpectacles : il alla en ſilence prendre leurs mains & les approcha du tube de la machine : l'inconnu ſe flatta un moment que le vieillard alloit l'unir à ſa fille ſur l'autel de Brama : le phénomène dont il fut témoin le tira de ſon erreur; des traits de feu s'élancerent du tube à la main des amants, & ils reculerent tous deux en jettant un cri d'effroi : Orondal les

raſſura en répétant l'expérience ſur lui-même, & ils virent qu'il n'avoit voulu que leur prouver que le feu réſide dans les corps qui ſemblent le plus inacceſſibles à cet agent de la Nature.

Cependant l'inconnu revenu de ſa frayeur, reprenoit une nouvelle exiſtence dans les regards de Zima : tous les feux de l'amour étinceloient ſur ſon viſage : il s'approcha de ſon amante pour reſpiret ſon haleine ; ſon œil baiſoit ſon ſein, dont ſa bouche n'oſoit encore approcher : Orondal dans l'intervalle toucha, ſans qu'on s'en apperçût, avec un excitateur, le parallélogramme de verre qui étoit ſuſpendu au palmier qui ombrageoit l'autel, & le jeune étranger lut ces mots en caractères de feu : RESPECTE ZIMA, OU TREMBLE. — Il trembla en

effet ; & oubliant un moment qu'il aſſiſtoit à un ſpectacle de Phyſique, il demanda à Orondal s'il étoit Magicien.

Zima répondit pour ſon pere, & la magie de l'amante fit oublier celle du Philoſophe. — O intelligence céleſte, dit-elle avec ingénuité, toi, que je n'ai pu voir un inſtant ſans une douce émotion ; toi, qui es ſans doute deſcendu dans ce déſert pour faire mon bonheur, n'appréhende rien d'Orondal, il eſt mon pere.... il peut devenir le tien..... Comment déſapprouveroit-il le plaiſir que je goûte à te voir ? ce plaiſir me vient de la Nature : il ne convient pas plus aux Philoſophes de le condamner, qu'à moi d'en rougir.

L'inconnu n'avoit point encore entendu parler Zima ; les ſons en-

chanteurs de cette bouche qui ne s'ouvroit que pour dire *je t'aime*, acheverent de le tranſporter ; ce n'eſt plus du ſang, c'eſt du feu qui circule dans ſes veines ; il s'élance aux genoux de ſon amante, & liſant dans ſes regards attendris le pardon de ſon audace, il ſe releve avec tranſport pour l'embraſſer, & reſpirer ſon ame ſur ſes lèvres brûlantes de volupté : ſes pieds touchoient alors le vaſe de porcelaine plein de phlogiſtique qui étoit ſur les marches de l'autel : ſa main dans le mouvement qu'il fit pour ſe jetter au col de Zima, s'approcha d'un fil de métal qui les ſéparoit : il ſe ſentit alors frappé comme d'un coup de foudre, recula malgré lui, & tomba ſans connoiſſance aux pieds d'Orondal. Le vieillard empreſſé à le rappeller à la vie, détacha l'a-

graffe qui aſſujettiſſoit ſa robe, pour donner paſſage à l'air qui devoit le ranimer : mais quelle fut ſa ſurpriſe quand il apperçut ſur ſa poitrine un ſigne qu'il avoit lui même tracé ! — O ma fille ! s'écria-t-il, en ſe jettant dans ſes bras, cette intelligence, cet eſprit de feu, cet amant qui t'adore, c'eſt le dernier rejetton de la race de nos rois; c'eſt Zoroaſtre. — Zoroaſtre, mon pere ! — Et elle s'élanca ſur le corps du jeune homme, baignant ſon viſage de larmes que la douleur & le plaiſir à la fois lui faiſoient verſer : Zoroaſtre ne reſta pas longtemps dans ce ſommeil de mort ; ſon cœur battoit ſous la main embrâſée de Zima, & reconnoiſſant ſon amante..... Où ſuis-je ? dit-il d'une voix foible ? Zima, es-tu morte pour renaître avec moi ? Le

barbare qui m'a frappé de ſon tonnerre n'a donc plus le pouvoir de nous ſéparer ! — Jeune homme, dit Orondal, ce barbare a été ton pere ; il le ſera encore : car tu es Zoroaſtre, & je t'unis à Zima. — N'appréhende rien de la commotion que tu viens d'éprouver ; l'élément du feu que la Phyſique a ſoumis à mon pouvoir n'a jamais été entre mes mains un inſtrument de mort : je n'ai voulu que t'expoſer mes conjectures ſur l'origine des êtres.... Embraſſez-moi, mes enfants : je ſens que le plaiſir achève d'uſer les reſſorts de ma foible machine. Je ne ſurvivrai pas longtemps au bonheur de vous avoir unis : ſouvenez-vous quelquefois d'Orondal ; & en jouiſſant de la Nature, ne blaſphémez jamais con-

tre la Philoſophie qui aprend à la connoître. . . . .

Il y a long-temps que je ne parle plus, & Zirphé m'écoute encore.... ô Zirphé, ce livre, plus que tu ne penſes, eſt fait pour laiſſer dans ton ame une trace profonde ; ſçais-tu que tu deſcends de cette Zima que Zoroaſtre a tant aimée ? Je ſuis en Aſie le ſeul dépoſitaire de ce ſecret, & je l'ai renfermé trois ans pour examiner en ſilence ſi ton cœur étoit digne du mien : l'épreuve eſt faite : voilà ma main, monte avec moi ſur le trône de la Bactriane. J'anéantis ce ſerrail, & je donne la liberté à ces eſclaves qui ont eu la vanité de ſe croire un moment tes rivales..... O

Zirphé ! c'eſt avec toi ſeule que je veux étudier l'origine des choſes ; ce n'eſt que dans tes bras que je veux me pénétrer du ſyſtême de Zoroaſtre.

Fin du Tome IV.



TABLE DES CHAPITRES ET DES ARTICLES,

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table des Chapitres.

